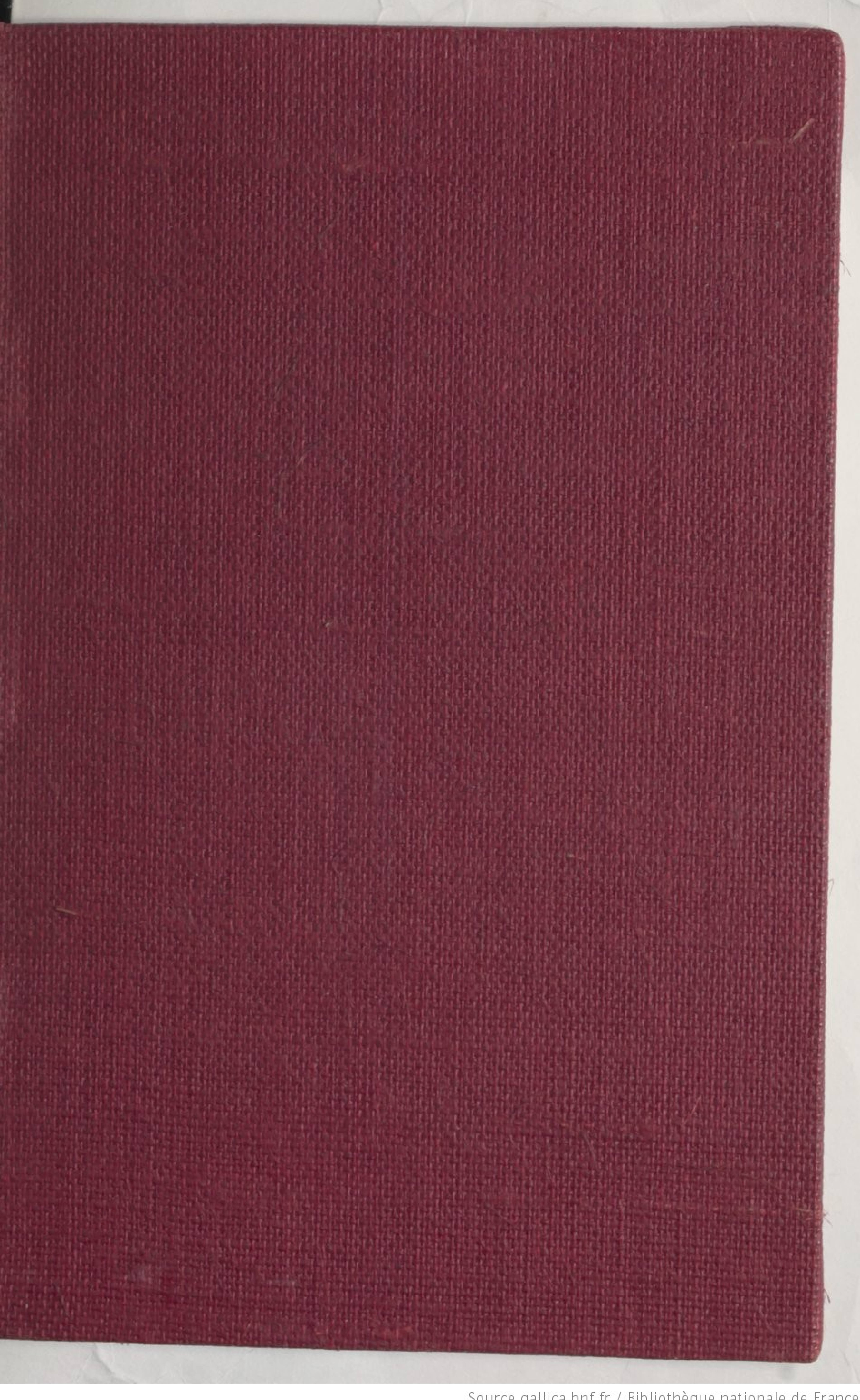
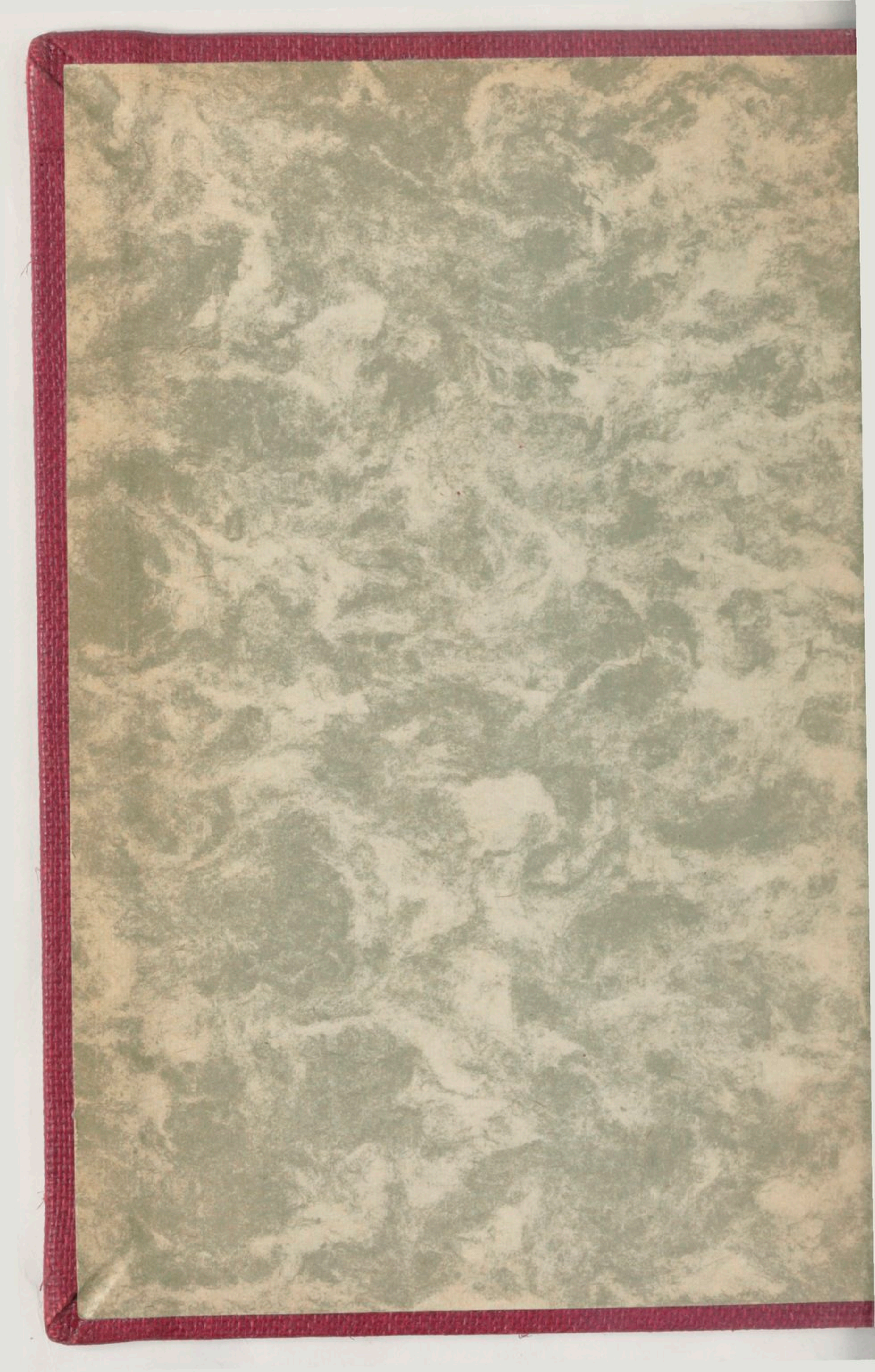
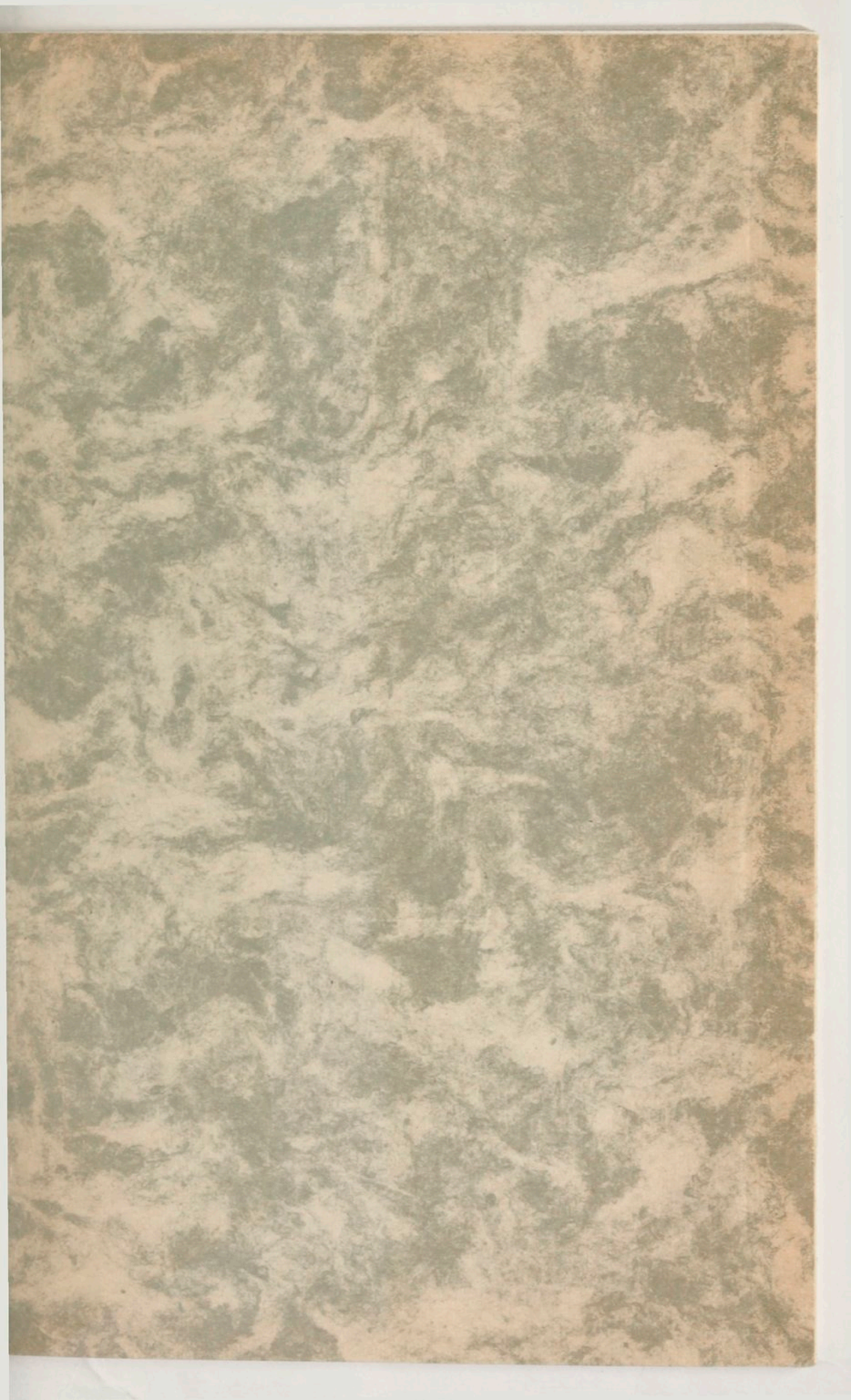


Un petit monde d'enfants, par Mme E. de Pressensé,...









UN PETIT

MONDE D'ENFANTS

PAR

MADAME E. DE PRESSENSÉ

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33.

—

1873

UN PETIT MONDE D'ENFANTS

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 6248.



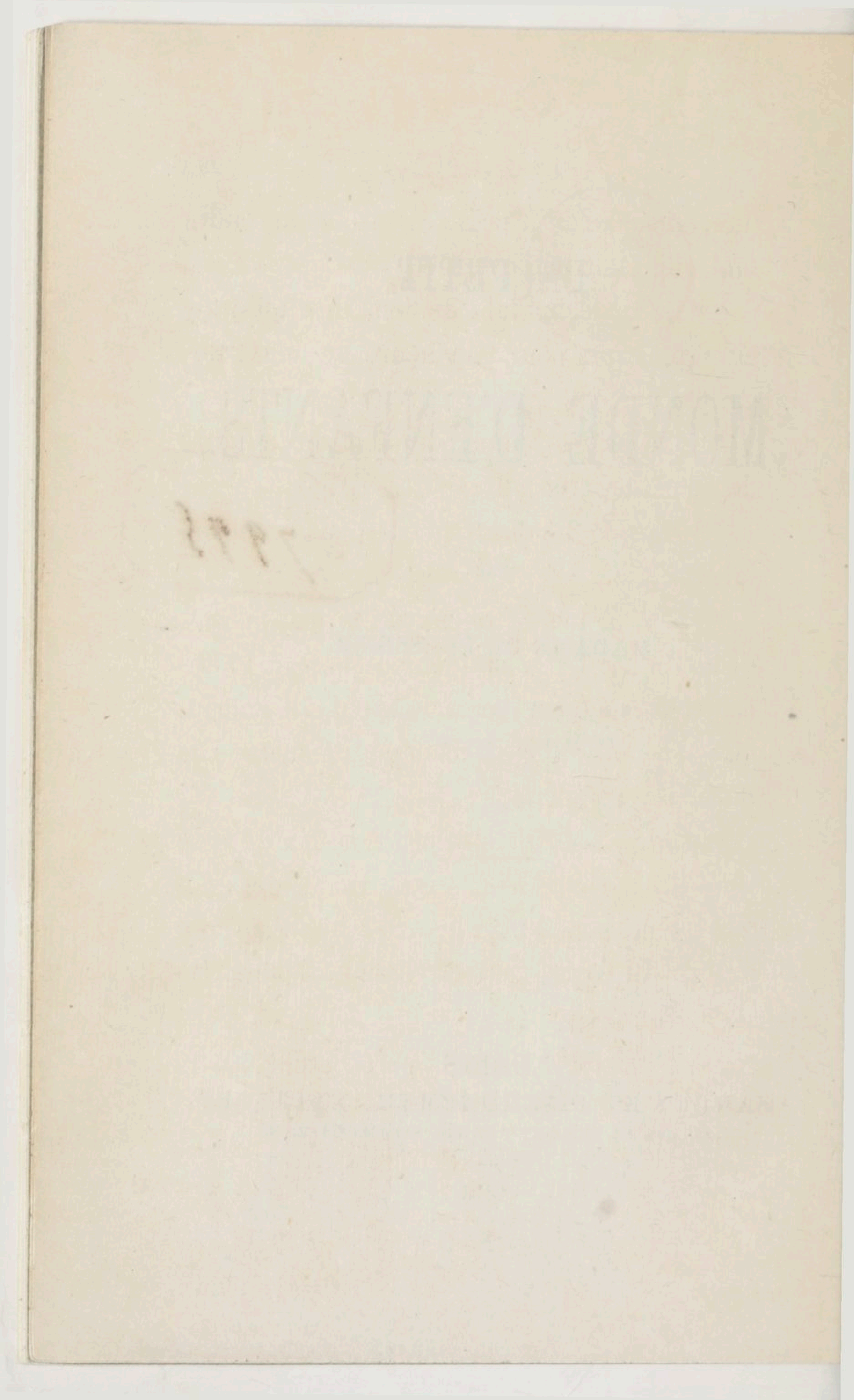
UN PETIT MONDE D'ENFANTS

PAR

MADAME DE PRESSENSÉ

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33.

1873



UN PETIT MONDE D'ENFANTS

I

MADELEINE

Quand Madeleine vint au monde elle ne fut pas reçue par des visages joyeux et des bras caressants ; sa mère seule la serra contre son cœur en pleurant, puis on l'enveloppa d'un lange grossier, et on couvrit sa tête mignonne d'un bonnet d'étoffe brune. Alors la femme qui venait de faire cette toilette d'un air un peu revêche, — car elle savait bien qu'il n'y avait pas grand profit à attendre dans cette pauvre demeure, — posa l'enfant à côté de la mère en disant :

— Voilà votre fille bien ficelée, maintenant vous n'avez plus qu'à dormir toutes deux; je reviendrai ce soir.

Et elle sortit, laissant la clef sur la porte.

Dormir!... Ah! la pauvre mère ne songeait même pas à dormir. Pendant les longues heures de cette journée elle regarda la petite créature qu'elle avait entourée de son bras et qu'elle pressait contre elle, et continua de pleurer. Elle était toute jeune, et sa figure pâle et douce était charmante à voir ainsi penchée sur ce frêle petit être qu'elle regardait avec tant d'amour, de joie et de tristesse. Hélas! il n'y avait personne près d'elle pour partager sa joie et sa tristesse, personne pour regarder avec elle la petite créature si nouvelle dans ce monde et pour lui dire que c'était un beau don de Dieu.

Quand l'enfant s'éveilla et fit entendre un cri douloureux, la pauvre mère n'avait pas même à sa portée une cuillerée d'eau sucrée pour l'apaiser. Elle le berça dans ses bras,

chanta doucement, mais ne put y réussir. Faible et épuisée comme elle l'était, elle recommença à pleurer.

— Tu n'as au monde que ta pauvre mère, disait-elle, et elle ne peut pas même te donner la goutte d'eau dont tu as besoin. Oh! mon Dieu, les enfants ne devraient pas naître pour souffrir!...

Et elle retomba sur son oreiller, n'essayant même plus de consoler la petite fille, qui continuait à crier lamentablement. Elle entendit alors la clef tourner dans la serrure, on entr'ouvrit la porte et une voix inconnue demanda la permission d'entrer.

C'était une femme âgée qui habitait la chambre voisine. Bien que la mère de Madeleine l'eût rencontrée quelquefois, elle ne lui avait jamais parlé. La vieille dame s'approcha du lit avec un regard si bienveillant que la jeune femme se sentit aussitôt moins seule au monde.

— Eh bien, quoi!... dit-elle d'une voix un

peu grondeuse mais caressante aussi, des larmes!... quand on a un beau petit enfant comme ça, joli comme un amour et qui a une bonne voix pour se faire entendre ! Est-ce qu'il n'y a pas de quoi être contente et reconnaissante envers le bon Dieu ? Mais pourquoi vous laisse-t-on toute seule? Votre mère devrait être ici aujourd'hui.

— Je n'ai plus ma mère, dit la jeune femme ; je n'ai personne au monde.

La vieille dame retint une exclamation de pitié.

— Eh bien, quand on n'a personne, il reste encore les voisins. Nous sommes ici pour nous entr'aider quand nous le pouvons. Attendez un instant. Il suffit d'une goutte d'eau sucrée pour contenter ce pauvre petit agneau ; j'ai tout ce qu'il faut.

Elle retourna dans sa chambre et revint avec un verre et une cuiller.

— Donnez-la-moi, dit-elle ; l'eau sucrée est tiède, elle lui fera du bien.

On voyait bien vite que la bonne voisine s'entendait à sa besogne : la petite n'eut pas plutôt goûté à la boisson qu'elle lui avait préparée qu'elle s'apaisa et en suça cuillerée après cuillerée avec une satisfaction évidente. La mère suivait chaque mouvement d'un regard attentif et inquiet d'abord, puis reconnaissant.

— Vous avez peur, je vois bien ça, dit la voisine ; mais vous pouvez avoir confiance en moi. Vous ne m'apprendrez pas à soigner un enfant, j'en ai eu treize. C'est une petite fille, n'est-ce pas ? elle est toute mignonne.

— Oui, c'est une fille.

— Eh bien, tant mieux. Elle vous sera plus vite une consolation. Ah ! si j'avais gardé une des miennes, je ne me plaindrais de rien. Tenez, la voilà qui s'endort. Je vais vous la donner ; vous resterez toutes deux bien tranquilles et je reviendrai si j'entends crier.

La mère et l'enfant restèrent seules de nouveau, mais le sentiment de cette solitude n'était plus si amer pour la jeune femme. Comme

elle regardait la petite créature endormie, en pensant au passé et à l'avenir, un rayon de soleil perça les nuages et tomba sur la tête de l'enfant. Alors la mère sentit qu'elle avait reçu dans ce jour une grande joie et une grande consolation.

— Non, dit-elle, en baisant la petite main qu'elle réchauffait dans la sienne, non, tu n'es pas venue seulement pour souffrir. Je t'aimerai tant que tu auras aussi un peu de bonheur.

Madame Jacques,— c'était ainsi que s'appelait la mère de la petite Madeleine,— fut bientôt sur pied, car il fallait travailler. Heureusement l'ouvrage ne manquait pas. La bonne voisine, Madame Dubois, aimait tant l'enfant à qui elle avait donné sa première cuillerée d'eau sucrée, qu'elle ne pouvait rester une demi-journée sans la voir; aussi venait-elle souvent s'établir dans la chambre de la mère, et les deux femmes cousaient ensemble pendant des heures sans échanger beaucoup de

paroles, si ce n'est quelques observations sur la gentillesse de la petite, ses progrès et ses sourires. Elles n'étaient bavardes ni l'une ni l'autre, et, sauf quelques souvenirs du passé que la plus vieille aimait à raconter, elles n'avaient d'autre sujet de conversation que leur petite Madeleine. Madame Dubois reprochait à Madame Jacques sa tristesse et lui disait qu'il fallait qu'un petit enfant entendît des voix joyeuses et vît des visages riants autour de lui. Alors la pauvre mère prenait sa fille dans ses bras et la couvrait de caresses comme pour dire qu'elle l'aimait tant que cet amour pourrait lui tenir lieu de tout. Et Madeleine riait et gazouillait, et semblait dire, elle aussi, qu'elle ne demandait rien de plus que ce qu'elle avait.

A force de travail, Madame Jacques put, pendant tout l'hiver, faire un peu de feu dans son fourneau, manger du pain, du riz et des pommes de terre presque à sa faim et payer son loyer; elle avait même acheté de l'étoffe bien chaude pour faire une petite robe, et

une paire de bas de laine. Elle-même n'avait que sa robe d'indienne et un vieux manteau tout luisant qu'elle mettait lorsqu'elle allait reporter son ouvrage; mais l'enfant n'avait pas froid, c'était l'important. La mère s'inquiétait peu du reste. Madame Dubois la rudoyait quelquefois, et lui disait qu'on ne devait pas gâter comme ça une enfant, que le bon Dieu la punirait en la lui reprenant. Elle était très-sévère pour ce qu'elle regardait comme la déraison de l'amour maternel, et faisait dans certaines occasions de très-gros yeux et une très-grosse voix pour parler de sagesse et pour dire que les enfants doivent apprendre tout petits que la vie est dure et qu'il faut souffrir; puis, en cachette, elle donnait à Madeleine le morceau de sucre qu'elle retranchait à la tasse de café qui était pourtant son seul régal.

A l'approche de l'hiver, quand la petite eut un peu plus d'une année, la bonne dame commença à économiser dans un but mysté-

rieux. Il lui fallut du temps, car ses yeux étaient mauvais, et elle ne pouvait plus travailler comme autrefois; mais quand elle eut mis de côté trois francs cinquante, elle acheta pour Madeleine, qui commençait à se tenir debout, la plus jolie petite paire de souliers mignons qu'on eût jamais vue. Ils étaient rouges et doublés de flanelle, et quand la petite les vit, elle poussa un cri de joie et ne voulut plus s'en séparer. Seulement, elle n'entendait pas qu'on les mît à ses pieds; elle voulait les tenir, les admirer, les embrasser, et, pour la première fois de sa vie, elle cria sans avoir mal et sans avoir faim, quand on lui ôta, pour la coucher, les beaux souliers rouges.

Ces souliers furent une grande joie dans la vie de la pauvre mère comme dans celle de sa petite fille. Elle parvint à persuader à cette dernière qu'il fallait les laisser à ses petits pieds, qu'ils rendaient si fermes et si adroits à marcher sur le carreau; et quand on sortit un moment, le dimanche, par un beau soleil

d'avril, Madeleine fit trois ou quatre pas sur le trottoir, en donnant la main aux deux femmes ravies.

Elle n'avait alors que dix-sept mois à peine, et pourtant elle n'oublia jamais la joie et la fierté de ce moment-là, ni les beaux petits souliers rouges. Peut-être beaucoup d'enfants qui ont eu des souliers rouges, bleus ou noirs autant qu'ils en pouvaient user, n'ont-ils aucun souvenir aussi joyeux dans leur petit cœur trop habitué aux satisfactions de ce genre.

Mais les beaux souliers rouges ne devaient servir que le dimanche; on les avait pris un peu grands, afin qu'ils pussent aller longtemps; les mettre tous les jours eût été une prodigalité insensée, et pourtant il fallait bien marcher tous les jours, et non pas seulement le dimanche. Que faire? Madame Jacques travailla une heure de plus chaque jour pendant quelques semaines, et elle acheta une paire de souliers de rencontre beaucoup moins

beaux que les rouges, mais bons et solides.

Voilà donc notre petite Madeleine propriétaire de deux paires de chaussures. Elle avait aussi une robe d'indienne violette que sa mère avait taillée dans un vieux jupon à elle, et vraiment il ne lui manquait rien, comme les deux femmes se le disaient avec satisfaction. Elle n'avait plus aucun besoin de bonnet, car ses cheveux blonds, épais et frisés, lui en tenaient lieu, et même de chapeau quand elle sortait, ce qui, du reste, arrivait rarement. Elle jouait tout le jour avec mille petits objets sans nom, car elle n'avait pas de jouets; elle allait et venait d'une chaise à l'autre dans un tout petit espace, évitant toujours, comme par un miracle de prudence, le fourneau quand il était chauffé pour faire cuire la soupe, et restant souvent de longs moments dans une tranquillité absolue à regarder les oiseaux qui voletaient autour des cheminées et sautillaient sur les toits voisins, ou les nuages qui passaient dans le petit coin du ciel que

l'on pouvait apercevoir de l'étroite fenêtre. Madame Dubois déclarait sans cesse que Madeleine n'avait pas sa pareille.

— C'est une enfant comme on n'en voit pas, disait-elle; elle est tranquille et éveillée comme une souris; elle voit tout, elle s'amuse de tout et elle est toujours de bonne humeur. Allez, vous pouvez vous dire que le bon Dieu vous a fait un beau cadeau le jour où je vous ai trouvée tout en larmes, comme si c'était un malheur qui vous arrivait. Ce serait péché de la gâter.

Madame Jacques souriait, puis ses yeux se remplissaient de larmes, et elle disait :

— Comme son père l'aimerait!

Mais elle essuyait bien vite ses yeux, car les larmes n'aident pas à faire la fine couture, et elle ne se les permettait que très-rarement, quoiqu'elle en eût toujours plein le cœur.

Un jour, Madame Jacques ne prit pas Madeleine pour aller reporter son travail. Il pleuvait à verse, et elle pria Madame Dubois

de la garder. Quand elle rentra, et que la petite courut au-devant d'elle pour l'embrasser, outre le lourd paquet qui contenait l'ouvrage de la semaine, elle en portait un autre soigneusement ficelé. Elle prit Madeleine sur ses genoux et lui fit défaire avec ses tout petits doigts le nœud de la ficelle et les enveloppes de papier gris. La petite ne savait ce que cela voulait dire et ne soufflait mot, mais elle poussait de temps en temps un gros soupir, comme si ce mystère l'eût oppressée. L'opération fut longue, car les doigts mignons n'étaient pas encore très-habiles. Enfin la dernière enveloppe tomba, et le mystère se découvrit : c'était une poupée habillée de rose. Les yeux de Madeleine s'agrandirent, et elle resta muette. Elle n'avait jamais rien vu de semblable, si ce n'est dans les vitrines des boutiques, et elle n'en savait pas même le nom; mais le cœur d'une petite fille ne peut rester indifférent devant une poupée; après l'avoir contemplée un moment, elle la

pressa dans ses bras, en faisant entendre un petit murmure plus expressif que des cris de joie. Quel beau moment pour la mère, qui attendait l'effet de cette surprise!

Mais Madame Dubois regardait cette scène d'un air sévère.

— C'est de la folie, dit-elle; on n'achète pas une poupée comme celle-là à son enfant, quand on n'a pas soi-même de chaussures. Je n'approuve pas cela. Montrez-moi vos souliers.

Madame Jacques montra avec répugnance un pied qui sortait à demi d'un vieux soulier déchiré.

— Voyez, n'est-ce pas une honte? Est-ce qu'on doit se négliger à ce point? Cette petite jouait avec un chiffon aussi bien qu'avec cette belle poupée. Combien l'avez-vous payée?

— Rien, dit Madame Jacques d'un air triomphant.

— Comment, rien?...

— Ecoutez mon histoire; cela me fait en-

core pleurer d'y penser. Quand je suis arrivée au magasin, Madame n'y était pas comme de coutume; la demoiselle qui la remplaçait m'a dit qu'elle ne venait pas depuis plusieurs jours, parce qu'elle avait eu un grand malheur.

— Mon Dieu, ai-je dit, serait-ce cette jolie petite demoiselle qui était toujours autour d'elle?...

— Oui, elle est morte d'une angine en deux jours.

— Oh! c'est affreux!... — Et comme une égoïste que je suis, je pensais à ma petite Madeleine, et je pleurais tout en faisant mon compte avec la demoiselle, quand on vint me dire que Madame voulait me parler. Elle était toute seule dans une chambre, derrière la boutique, entourée de vêtements et de jouets d'enfants; sa figure était très-pâle et ses yeux enfoncés, mais elle ne pleurait pas. Je restai à la porte, n'osant pas m'approcher d'elle.

— Comment s'appelle votre petite fille? me dit-elle.

— Madeleine, Madame.

— Je ne me trompais pas. La mienne aussi s'appelait Madeleine. Tenez, prenez cette poupée pour elle. Je l'ai vue quelquefois avec vous; elle est du même âge, et blonde aussi. Prenez-la et priez pour moi, car je suis bien malheureuse.

— Et qu'avez-vous dit? demanda Madame Dubois, voyant que la mère de Madeleine tout émue ne continuait pas son récit.

— Oh! répondit-elle, je lui ai pris les mains et nous pleurions toutes deux, et je ne sais comment cela s'est fait, mais nous nous sommes embrassées. J'avais pourtant toujours un peu peur d'elle avant; elle était si difficile pour l'ouvrage!... mais en la voyant ainsi toute désolée, j'ai tout oublié si ce n'est qu'elle avait perdu sa petite Madeleine, et que si je perdais la mienne je mourrais de chagrin.

Alors elle prit la petite fille et la serra contre elle en pleurant de nouveau comme si son cœur allait se briser.

Madeleine avait alors plus de deux ans. Elle parlait gentiment, et tout le jour on entendait des conversations animées entre elle et sa belle poupée dont elle ne voulait jamais se séparer.

Ainsi le temps passait. L'hiver était revenu pour la troisième fois depuis la naissance de Madeleine. Madame Jacques, grâce à la faveur que lui faisait la pauvre mère affligée en lui donnant un peu plus de travail qu'aux autres ouvrières, avait pu s'acheter une paire de chaussures. Elle avait reçu aussi quelques vêtements pour la petite, des bas, un jupon de laine, une robe chaude, un petit manteau; tout cela trop grand, car la petite Madeleine morte avait été une belle enfant en pleine prospérité, tandis que la petite Madeleine vivante était mignonne, mince, un peu chétive, comme une enfant qui n'a ni beaucoup d'air ni une nourriture bien fortifiante. Madame Jacques arrangea tout cela de manière à se ménager des ressources pour l'année suivante,

et la petite fille était bien vêtue et faisait plaisir à voir quand le dimanche elle sortait avec sa maman et Madame Dubois, qui l'une et l'autre savaient donner à leurs vieux vêtements rapiécés un air d'ordre et de propreté. On allait se promener jusqu'au boulevard, on s'asseyait sur un banc et Madeleine regardait avec curiosité les autres enfants qui jouaient, criaient et se bousculaient joyeusement. Sa mère, inquiète et craintive, ne lui permettait guère de se mêler à leurs jeux, tout comme elle-même ne causait jamais avec les personnes qui venaient s'asseoir sur le même banc et ne se familiarisait avec qui que ce fût. Aussi Madeleine à trois ans n'avait échangé de discours qu'avec sa poupée et regardait les enfants bruyants avec plus d'effroi que de plaisir. Une fois seulement sa mère l'avait conduite dans un jardin public, et la petite était restée saisie d'admiration devant les parterres éblouissants et les arbustes en fleurs. Ce jardin était pour elle un paradis; elle en

rêvait la nuit et, quand elle y pensait au milieu de ses jeux, elle s'arrêtait tout à coup et se mettait à en rêver tout éveillée. Alors elle disait à sa poupée :

— Te souviens-tu de ce beau jardin où nous sommes allées un jour? tu voudrais bien y retourner, n'est-ce pas? Mais c'est que, vois-tu, c'est bien loin, bien loin. Nous y irons une fois si nous sommes bien sages.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de la vie de Madeleine. Parmi les enfants qui lisent son histoire, n'en est-il pas quelques-uns qui trouvent qu'elle n'était guère heureuse, cette petite Madeleine? Une seule chambre, et bien étroite encore, froide en hiver, chaude en été, pour y dormir, pour y jouer, pour y rester tout le jour ; une mère qui travaillait sans relâche et une vieille amie qui devenait un peu revêche avec l'âge et les infirmités, dont la tendresse était un peu grondeuse, et qui, prête à soutenir envers et contre tous que Madeleine n'avait pas un dé-

faut, répétait cependant sans cesse que sa mère l'élevait très-mal ; un seul jouet d'autant plus aimé qu'elle n'en avait jamais eu d'autre, cette pauvre poupée qui maintenant n'avait plus de nez et dont la tête n'était qu'un large trou ; souvent pour tout déjeuner du pain sec ; pas de frère, pas de sœur pour jouer avec elle, pas même de petite amie qu'elle pût rencontrer de temps en temps pour s'égayer un peu.

Eh bien, Madeleine était heureuse, joyeuse comme une alouette, et vous n'auriez pu en douter si vous aviez vu sa figure épanouie et ses yeux brillants. Madeleine ne connaissait ni la bouderie ni le mécontentement. Ce qu'elle avait lui suffisait et ce qui lui manquait, elle ne s'en doutait même pas.

II

UN CHANGEMENT DANS LA VIE DE MADELEINE

Ce fut ainsi, sans avoir jamais eu de chagrin, que Madeleine entra dans sa huitième année.

Alors sa mère et Madame Dubois consultèrent ensemble sur le système d'éducation qu'il fallait adopter. Madame Dubois n'était pas d'avis qu'on l'envoyât à l'école.

— Montrez-lui vous-même à coudre et à faire le ménage, elle en saura toujours assez, disait-elle. Nous n'apprenions pas davantage de mon temps et nous étions de bonnes ouvrières et de bonnes mères de famille. Mon mari disait toujours qu'une femme n'a pas besoin de savoir autre chose que tenir son aiguille.

— Mon mari ne pensait pas ainsi, répondit la mère de Madeleine ; il disait que l'ignorance est notre grand malheur à nous autres pauvres gens, et que nous devons tout faire pour donner à nos enfants une bonne éducation. Je conduirai demain Madeleine à l'école.

— Oui, pour qu'elle y apprenne à mépriser sa mère et sa vieille grand'mère Dubois, parce qu'elles n'en sauront pas si long qu'elle. A quoi ça lui servira-t-il de lire et d'écrire ? est-ce qu'elle aura beaucoup de temps pour s'amuser à ces bêtises-là ? Non, non, moi je dis que Madeleine n'a pas besoin de ça, et que c'est une folie de lui mettre toutes sortes d'idées en tête et de l'envoyer loin de nous tout le jour.

C'était là le fin mot de la résistance de Madame Dubois. Elle ne pouvait penser aux longues journées sans Madeleine ; la présence de cette petite lui était devenue plus nécessaire que ne le lui avait jamais été celle de ses propres enfants. Sa gaieté réjouissait son

vieux cœur et sa figure souriante lui rappelait toutes les joies du passé. Il lui semblait que les heures que l'enfant passerait à l'école n'auraient pas de fin et, sans se rendre compte de son égoïsme, elle voulait la garder auprès d'elle.

Mais la mère de Madeleine tint bon et le dimanche matin, seul jour où elle se permît de quitter son travail, elle mit un bonnet blanc qu'elle avait repassé avec soin, prit par la main sa petite fille propre et bien peignée, et se dirigea, non sans un battement de cœur, vers une grande maison qu'elle avait souvent regardée en passant.

C'était une école récemment bâtie dans le voisinage. Elle était gaie et avenante, cette maison neuve avec ses deux rangées de grandes fenêtres qui laissaient pénétrer tant de jour et de lumière, avec ses deux portes toujours ouvertes pour laisser entrer et sortir un petit monde éveillé et joyeux.

— C'est l'école où je voudrais t'envoyer,

dit Madame Jacques en la regardant de loin.

— Est-ce que tu viendras toujours avec moi ? demanda Madeleine en serrant la main de sa mère.

— Je t'amènerai et je viendrai te chercher jusqu'à ce que tu sois bien habituée.

— Tu me laisseras seule ?...

— Je ne suis pas une petite fille, on ne me permettrait pas de rester avec toi.

— Oh ! non, s'écria Madeleine avec effroi, oh ! non, ne me laisse pas toute seule !...

— Attends d'avoir vu ce que c'est, répondit sa mère.

C'était dimanche, les enfants ne devaient pas être à l'école ; cependant on entendait un bourdonnement joyeux comme celui d'une ruche pleine. La maison était ouverte et les deux visiteuses montèrent les marches du perron. Tout le bruit semblait partir d'une seule salle dont la porte aussi n'était pas entièrement fermée ; elles s'approchèrent et virent un spectacle inattendu. Il y avait beaucoup

d'enfants en effet dans cette salle, mais au lieu d'être réunis et assis par rangées dans les bancs d'école, ils étaient disséminés par petits groupes de huit ou dix. Dans chaque groupe on parlait, mais les voix étaient contenues en sorte que le bruit n'était pas trop assourdissant. Madeleine ayant poussé la porte sans le vouloir, quelqu'un se retourna et on leur fit signe d'entrer; elles obéirent et restèrent debout contre le mur, regardant de tous leurs yeux et écoutant de toutes leurs oreilles.

Les enfants paraissaient heureux et attentifs; personne ne bâillait, personne ne semblait s'ennuyer. Au bout d'un moment, à un signal donné, tous quittèrent leurs places et se rangèrent dans les bancs, les plus petits devant, les plus grands derrière eux. Puis ils chantèrent tous ensemble; ensuite on leur adressa des questions, et de petites voix impatientes de répondre partaient à la fois de tous les coins de la salle.

— Qu'avez-vous appris dans la leçon d'aujourd'hui? demanda le Monsieur qui leur parlait.

— Qu'il faut aimer nos ennemis, répondirent un certain nombre d'enfants.

— Avez-vous des ennemis?

Les enfants se taisaient. Tout à coup, une voix partit du milieu des garçons :

— Oui!

— Qui a dit : Oui?

— C'est moi, dit un petit blondin joufflu.

— Toi, Jean! et qui est ton ennemi?

— C'est lui!...

Et il montrait du doigt un garçon plus grand.

— Pourquoi donc est-il ton ennemi?

— Parce qu'il m'a déchiré mon image qu'on m'avait donnée.

— Eh bien! l'aimes-tu?

Jean baissa la tête sans répondre.

— Voudrais-tu lui faire du mal?

— Non.

— Lui ferais-tu plaisir si tu le pouvais?

La tête frisée se baissa de nouveau : l'esprit de pardon n'allait pas jusque-là.

— Eh bien, mon ami, souviens-toi que lorsque quelqu'un t'a fait du mal, il faut être disposé à lui faire du bien. Dieu nous aime et nous fait du bien ; pourtant nous ne l'aimons pas, nous.

Madeleine ne perdait pas une des paroles qu'elle entendait.

Les enfants, quand l'école fut finie, commencèrent à défiler, non sans que la plupart d'entre eux fussent venus réclamer un baiser ou une poignée de main de leurs instituteurs et de leurs institutrices. Madame Jacques, la main de Madeleine dans la sienne, restait debout à la même place, si absorbée par ce qu'elle venait de voir et d'entendre qu'elle en oubliait ce qu'elle était venue faire.

— Vous venez nous amener votre petite fille ? lui dit une voix.

Elle tressaillit et répondit qu'elle voudrait bien faire recevoir sa fille à l'école.

— Quel âge a-t-elle? demanda l'institutrice. Sait-elle quelque chose?

— Rien, Madame.

— Pas même ses lettres?...

— Non, elle n'a encore rien appris...

Et Madame Jacques, croyant qu'on la blâmait, ajouta tout bas d'un air honteux :

— Je ne sais pas lire et je travaille tout le jour...

— Pauvre femme! dit l'institutrice avec compassion en regardant cette figure encore si jeune mais toute creusée déjà par la fatigue et la souffrance, vous êtes donc veuve?

— Mon mari est mort avant la naissance de ma petite fille. Il est tombé d'un échafaudage...

— Maman, dit Madeleine tout bas, ne parle pas de papa; ça te fait toujours pleurer.

L'institutrice entendit ces paroles et posa la main sur la tête blonde de l'enfant.

— Amenez-moi votre petite fille demain matin, dit-elle; nous l'inscrirons, et si elle

veut se donner de la peine, dans trois mois elle saura lire. Je crois que nous nous aimerons. A demain, ma fillette.

— Oh! maman, dit la petite avec un grand soupir quand elles furent dans la rue, comme c'était beau quand tous les enfants chantaient! Est-ce que ce n'est pas comme cela au ciel?

Pauvre petite Madeleine, ses oreilles n'étaient pas bien délicates pour qu'elle pût parler ainsi, car ce chant qui lui avait inspiré tant d'admiration laissait beaucoup à désirer; les voix étaient un peu dures et criardes; ni la mesure ni l'expression n'étaient bien observées, mais les anges du ciel sont peut-être de son avis. Qui sait s'ils ne préfèrent pas les chants de ces pauvres petits à la musique la plus étudiée et la plus parfaite?

Tout le reste de ce dimanche, Madeleine ne pensa qu'à ce qu'elle avait vu et entendu le matin. Elle le raconta à Madame Dubois, qui dit qu'il n'en était pas moins vrai que les enfants étaient toujours mieux chez eux que

partout ailleurs et que Madame Jacques se repentirait d'avoir voulu se débarrasser de sa fille. Madame Jacques, forte du sentiment de son amour maternel, ne répondait rien et n'en était pas moins bien résolue à conduire la petite le lendemain à cette source de science.

— La dame a dit que je saurai bientôt lire, répétait l'enfant.

— Eh bien! disait Madame Dubois, la belle affaire de savoir lire! est-ce que tu en vaudras mieux que nous?

— Elle en sera peut-être au moins plus heureuse, dit Madame Jacques.

— Ah bah! elle en sera plus vaniteuse, voilà tout.

On se sépara sans avoir pu arriver à une entente, et le lendemain Madame Dubois resta obstinément enfermée dans sa chambre jusqu'après le départ de la mère et de la fille.

C'était tout plaisir d'aller à l'école par cette belle matinée; Madeleine sautait et jasait tout

le long du chemin. Elle était proprement vêtue d'une robe bien rapiécée avec un tablier de cotonnade tout neuf par-dessus. Sa mère avait fait le sacrifice de ses beaux cheveux pour qu'il fût plus facile de la tenir en ordre, mais la petite figure de Madeleine n'en paraissait que plus gentille ainsi découverte, et la maîtresse d'école ne put s'empêcher de la caresser en la recevant.

— Je viendrai te chercher à midi, lui dit sa mère en l'embrassant et en dégageant sa robe de la petite main qui la serrait convulsivement, car Madeleine avait tout à coup compris qu'elle allait réellement rester seule au milieu de cette foule d'enfants bruyants et remuants, et le cœur lui manquait. Sa mère s'éloigna à la hâte pour ne pas laisser voir qu'elle avait elle-même les yeux pleins de larmes, mais elle se retourna encore pour lui faire de loin un signe d'encouragement : la porte se referma sur elle et la petite fille se trouva perdue au milieu de ce monde nou-

veau, inconnu et plein pour elle de terreurs en même temps que d'attraits.

— A vos places! dit la maîtresse d'une voix ferme.

En parlant ainsi elle prit Madeleine par la main et la fit entrer dans le banc le plus rapproché de son pupitre à elle. Le cœur de la petite était gonflé et ses lèvres tremblaient, mais elle se contint et ne laissa pas couler une larme. Quand elle put voir ce qui se passait autour d'elle, elle s'aperçut que sa voisine de gauche la regardait avec intérêt et tenait sa main tout près de la sienne, comme si elle avait voulu la caresser mais ne l'osait pas. Madeleine retira d'abord sa main, puis ayant jeté un coup d'œil à la dérobée sur le visage de la petite fille, elle se rapprocha d'elle comme si elle se fût subitement apprivoisée. C'était, il est vrai, une douce figure que celle que son regard rencontra, une figure souffrante et maladive mais dont l'expression gagnait le cœur. Madeleine la regarda à plu-

sieurs reprises et chaque fois elle se sentit plus attirée vers sa petite compagne. De l'autre côté était assise une brune aux joues rebondies qui lui donnait sans cesse des coups de pied avec ses gros souliers qu'elle balançait au bout de ses jambes remuantes.

— Sais-tu tes lettres ? demanda cette dernière à Madeleine, pendant que la maîtresse s'occupait un moment des plus grandes.

— Non, dit la petite un peu honteuse.

La grosse brunette parut ravie.

— Oh ! dit-elle, moi je sais toutes mes lettres. Je sais aussi compter jusqu'à cent, et toi ?

— Non, dit encore Madeleine en baissant la tête.

— Eh bien, moi, je ne voudrais pas être toi, dit la fillette avec dédain.

Madeleine avait bien envie de pleurer. Elle allait donc être, au milieu de toutes ces petites savantes, un sujet d'étonnement et de risée à cause de son ignorance. Elle se retourna vers

son autre voisine pour reprendre un peu de courage. Cependant la petite aux doux yeux ne lui disait rien, elle la regardait seulement à la dérobée et se détournait bien vite comme si elle eût peur d'être surprise. L'une de ses voisines était si timide, l'autre si hardie, pauvre petite Madeleine !...

— Au tableau, le premier banc! dit la maîtresse.

Aussitôt les huit petites filles du premier banc se levèrent et se réunirent dans un coin de la salle autour d'un tableau de lecture.

— Henriette, c'est toi qui donnes la leçon.

Et Madeleine vit sa voisine de droite s'armer d'une baguette et d'un air assuré se placer au centre du groupe et montrer la première lettre du tableau. Six petites voix un peu criardes répétèrent le son, six petites mains se levèrent et imitèrent le geste avec plus ou moins de grâce. Madeleine seule, étonnée, restait muette et immobile.

— Fais comme moi, lui cria Henriette.

Elle ne répondit pas. Alors la baguette, tenue par une main qui n'était ni douce ni légère, tomba sur sa petite tête et la frappa rudement. Il y eut un murmure de désapprobation dans le groupe; Madeleine recula en poussant un cri.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Madame Martel, la maîtresse d'école.

— Madame, c'est la nouvelle qui ne veut pas lire.

— Eh bien! est-ce qu'on la frappe au lieu de lui parler doucement? Je ne veux pas de coups ici. Allez à votre place, Henriette; vous ne serez plus monitrice aujourd'hui.

Madame Martel regarda Madeleine et vit qu'elle était toute pâle.

— T'a-t-elle fait mal, mon enfant?

— Pas beaucoup, Madame.

Mais en essayant d'être ferme, sa voix tremblait et elle avait bien de la peine à ne pas sangloter.

— Viens, ma pauvre petite, dit Madame Mar-

tel, je vais te montrer tes lettres moi-même et je suis sûre que tu feras de ton mieux pour apprendre vite.

Quand Madeleine retourna à sa place, elle trouva celle de ses petites voisines qu'elle aimait déjà tout en larmes. Elle lui demanda ce qu'elle avait; Lydie ne répondit pas, mais ses sanglots soulevaient sa pauvre petite poitrine.

— Elle pleure parce que je lui ai dit qu'elle est comme un chameau, dit Henriette en avançant sa méchante petite figure ; je ne puis pas la regarder sans rire et ça la fâche.

Madeleine se rendit alors compte pour la première fois de l'infirmité de sa petite compagne. Elle se rapprocha d'elle et passa son bras autour de son cou.

— Je t'aime bien, moi, lui dit-elle.

Alors Lydie essuya ses yeux et sourit.

Oh ! quel sourire que celui qui venait illuminer cette pâle figure lorsqu'une parole d'affection avait réjoui ce pauvre cœur. Il

fallait être bien dur pour ne pas aimer Lydie quand elle vous regardait en souriant ainsi.

A ce moment, là maîtresse frappa sur son pupitre pour attirer l'attention de toute la classe. Elle allait donner une leçon générale, et l'esprit de Madeleine fut bientôt si absorbé par ce qu'elle entendait de nouveau, qu'elle en oublia ses deux compagnes et tout ce qui se trouvait autour d'elle.

A midi, sa mère vint la chercher et Lydie la regarda s'en aller d'un air de regret.

— Tu ne retournes pas chez toi ? lui demanda Madeleine.

— Non, il n'y a personne.

Elle avait l'air si triste toute seule dans un coin pendant que les autres se réunissaient pour jouer et babiller ensemble, que Madeleine avait le cœur un peu serré de ne pas rester avec elle.

Après la classe du soir, elles sortirent ensemble ; Madeleine donnait la main à sa mère et la pauvre petite, s'arrêtant sur le seuil de la porte, les regardait s'en aller.

— Elle n'a peut-être pas de mère, dit Madame Jacques avec compassion.

Madeleine quitta sa main et revint auprès de Lydie pour l'embrasser.

— N'as-tu pas de maman ? lui dit-elle.

— Oh ! si, j'en ai une.

— Est-ce qu'elle ne vient pas te chercher ?

— Non, elle est au lavoir.

— Mais elle reviendra pour prendre soin de toi ?

— Oh ! oui.

Il n'y avait pas de rayon dans ses yeux quand elle dit cela.

— A demain, lui dit Madeleine en l'embrassant encore.

Elle se retourna plusieurs fois pour la regarder. Lydie restait toujours immobile, et semblait n'avoir pas le courage de se mettre en route. Qu'est-ce qui l'attendait donc à la maison, pour qu'elle eût si peu de hâte d'y retourner ? Cela fait bien mal de voir un enfant triste et seul, surtout quand cet enfant

est infirme comme l'était Lydie, et qu'il lui faudrait une double mesure d'amour; mais, sauf Madeleine, qui l'aimait déjà, personne ne semblait porter beaucoup d'intérêt à la pauvre petite.

Peu de jours après son entrée à l'école, Madame Jacques voyant que Madeleine ne redoutait plus d'y aller, et qu'elle savait son chemin, lui donna son déjeuner dans un petit panier, afin qu'elle pût y rester à midi, comme les autres. La petite fut très-fière de cette innovation. Elle montra son panier à Lydie, dont la figure rayonna.

— Tu resteras !... dit-elle comme en extase.

— Oui, maman a dit que je pouvais rester si seulement je lui promettais de ne pas jouer avec les petites filles mal élevées. Elle m'a dit de rester avec toi.

Pauvre petite Lydie! quelle joie et quel honneur pour elle, qui n'était guère accoutumée qu'à être oubliée ou traitée avec dédain!

Elle releva la tête et sourit à Madeleine.

Quand la classe fut finie, elles s'en allèrent ensemble s'asseoir dans un coin du préau; Madeleine ouvrit son petit panier et en sortit un grand morceau de pain et une petite tranche de viande soigneusement enveloppée.

— Qu'as-tu pour ton déjeuner? demanda-t-elle à Lydie, qui la regardait faire et qui n'avait, elle, pas de panier.

Lydie mit sa main dans sa poche et en retira un morceau de pain si sec, qu'il semblait difficile que la pauvre enfant pût le manger.

— Tu n'as que ça?

— Il n'y avait rien chez nous ce matin. C'est une voisine qui m'a donné ce morceau de pain.

— Tiens! dit Madeleine, et elle mit sur les genoux de Lydie la moitié de ses provisions.

Les yeux de la pauvre petite brillèrent. Elle n'avait pas mangé de viande depuis si longtemps! Mais un scrupule l'arrêta.

— Peut-être que ta maman ne voudrait pas... dit-elle.

— Oh ! maman dit toujours qu'on est bien heureux de pouvoir donner, et souvent elle porte sa soupe à une voisine malade, et elle ne mange rien. Tu vois bien qu'elle ne me gronderait pas.

Rassurée, Lydie goûta la viande d'un air de satisfaction, et les deux petites se mirent, en riant et en causant, à leur repas fraternel. Elles n'avaient plus que le reste de leur pain, lorsque Henriette arriva en courant et en sautant.

— Comment ! vous avez déjà fini, vous deux ! Voyez, moi, ce qui me reste encore. En voilà un déjeuner !... qu'en dites-vous ?

Et elle leur montrait dans son tablier un mélange de viande, de fromage blanc et de gâteaux, bien fait pour exciter l'envie.

— Ah ! mais, c'est que, moi, on me donne tout ce que je veux. Ma maman à moi est riche. Quand je rentrerai, je prendrai dans

la boutique tout ce dont j'aurai envie; on ne me dira rien. Je ne voudrais pas manger du pain sec comme vous autres.

Elle les quitta pour aller tâcher d'exciter l'envie d'autres petites filles moins bien partagées qu'elle.

Henriette était la fille d'une fruitière qui pouvait, sans se priver, lui donner non-seulement tout ce qu'il lui fallait, mais bien plus encore. La pauvre enfant n'avait jamais vu autour d'elle que des exemples d'égoïsme brutal. Quand il arrivait qu'une malheureuse mère de famille implorât de Madame Redel un secours pour ses enfants, elle répondait durement :

— Est-ce pour vous que je travaille? Chacun pour soi, dans ce monde. Si vous vous étiez donné autant de mal que moi, vous n'auriez pas besoin de mendier.

Elle recommandait toujours à Henriette de ne pas partager, et, en vérité, c'était une recommandation bien inutile, car Henriette

n'était pas généreuse de sa nature. Mieux habillée, mieux nourrie que la plupart des autres petites filles de l'école, elle se croyait infiniment supérieure à elles, et saisissait toutes les occasions de les humilier.

Henriette avait une aversion particulière pour Lydie, dont la faiblesse et l'infirmité faisaient contraste avec sa vigueur, et qui était si misérable, qu'elle apportait bien rarement autre chose qu'un morceau de pain. Jamais l'idée ne lui était venue d'offrir à la pauvre petite un peu de son superflu; elle trouvait plus simple de se moquer de sa misère. Et cependant Henriette entendait chaque jour lire les paroles de l'Evangile; elle les apprenait par cœur et les répétait d'un air dégagé, mais son cœur était fermé et elle n'en comprenait pas le sens.

— Je ne l'aime pas, dit Madeleine, quand elle se fut éloignée.

— Ni moi non plus, répondit Lydie.

Puis, se reprenant :

— Mais c'est mal de ne pas l'aimer.

— Comment, mal!... elle qui est si méchante!

— Oui, elle est bien méchante; mais tu sais qu'il faut aimer ceux qui nous font du mal, et elle me fait du mal très-souvent.

— Oui, j'ai entendu qu'on disait cela l'autre jour, dit Madeleine d'un air pensif. Mais pourquoi faut-il aimer ceux qui nous font du mal?

— C'est Jésus qui l'a dit. Est-ce que tu ne le sais pas? Nous voulons tâcher d'aimer Henriette, n'est-ce pas, Madeleine?

Madeleine sentait l'influence du doux regard de Lydie, mais elle n'était pas convaincue encore. Comment aimer ce qui était si peu aimable? Elle ne répondit pas.

Lydie était plus âgée que sa nouvelle amie. Elle avait plus de dix ans, tandis que Madeleine n'en avait pas encore huit; mais elle était si petite, si chétive, qu'on lui eût à peine donné le même âge. La pauvre enfant

avait déjà beaucoup souffert dans sa vie. Son père, qui était ivrogne et brutal, lui reprochait durement son infirmité ; elle avait peur de lui, et lorsqu'il était à la maison, ce qui n'arrivait pas souvent, elle se tenait dans un coin et tâchait de se faire oublier. Sa mère, souvent malade elle-même, et tout usée par l'excès de travail et les mauvais traitements, ne lui témoignait aucune tendresse. Elle pourvoyait à ses besoins dans la mesure où elle le pouvait, mais elle la regardait comme un fardeau. Lydie avait un grand besoin d'affection, et n'en trouvait aucune autour d'elle. Son intelligence n'était pas vive ; elle ne donnait pas beaucoup de satisfaction à ceux qui s'occupaient de l'instruire, et bien qu'elle fût douce et attentive, elle recevait rarement un éloge ou un encouragement. La souffrance physique qui ne la quittait jamais la rendait un peu triste et apathique. Il fallait avoir le loisir de l'observer de près et de la bien connaître pour

deviner un peu de ce qu'il y avait en elle.

Ce n'était qu'à l'école du dimanche que Lydie était entièrement heureuse. Là, son apathie disparaissait; elle était tout yeux et tout oreilles; et quand on lui parlait de Jésus, qui aimait les petits, les faibles, les misérables, ses yeux se remplissaient de larmes. Elle aimait aussi à entendre parler du ciel, de ce ciel qui s'ouvrirait pour elle un jour; elle avait alors une figure attentive et ravie qui faisait plaisir à voir. Mais personne ne prenait la peine de pénétrer ce qui se passait dans cette petite âme solitaire et aimante.

III

TROIS INTÉRIEURS

En sortant de l'école, quelques jours après l'entrée de Madeleine, les deux nouvelles amies cheminèrent un moment ensemble. Madame Jacques n'était pas venue chercher sa petite fille, pensant que, maintenant qu'elle savait bien le chemin, il n'y avait rien à craindre pour elle.

— Où demeures-tu? demanda Madeleine à Lydie.

— Là-bas, dans cette grande maison noire, où il y a tant de fenêtres.

— Moi, je demeure bien plus près. Vois-tu, c'est cette petite maison au coin de la rue. Notre fenêtre est la plus haute ; il y a des capucines tout autour.

— Comme c'est joli! dit Lydie avec un soupir. Nous n'avons pas de fleurs chez nous. J'aimerais bien mieux demeurer dans ta maison que dans la nôtre.

— Pourquoi?

— Oh! c'est qu'il y a tant de méchants garçons qui me crient des injures et qui se moquent de moi quand je passe, et une fois même ils m'ont jeté de la boue.

— Les méchants!... pourquoi font-ils cela? Moi, s'ils me jetaient de la boue, je leur en jetterais aussi.

— Mais il ne faut pas rendre le mal pour le mal.

— C'est drôle, ça, dit Madeleine. Tu ne voudrais pas faire du mal à ceux qui t'en font, ni à Henriette, ni à ces vilains garçons?

— Non, répondit Lydie, parce que je sais que Dieu ne le veut pas.

Madeleine resta silencieuse.

— Adieu, dit-elle enfin; maman m'attend, il faut m'en aller vite, et toi?

— Personne ne m'attend, maman travaille dehors. J'irai chez la voisine.

A ce moment, Henriette passa près d'elles en courant, les cheveux au vent, les joues rouges, les yeux étincelants. Elle mordait à belles dents dans une poire énorme, reste de son déjeuner, et elle les salua d'un éclat de rire moqueur et d'une grimace.

Lydie rentra dans la sombre maison, regardant avec effroi autour d'elle, de peur de voir les mines effrontées des gamins qui se moquaient de son infirmité et poussaient même quelquefois la cruauté jusqu'à lui donner des coups, eux si forts à elle si chétive et si faible!

Pour l'honneur de l'humanité, je dirai que les enfants capables de tant de lâcheté ne sont pas nombreux; mais il y avait dans cette grande maison mal habitée un nid de petits mauvais sujets qui n'allaient pas à l'école, ne travaillaient jamais, et dont les parents ne s'inquiétaient guère. L'ignorance et la

fainéantise sont de mauvaises conseillères.

Ils n'étaient pas là, heureusement, quand Lydie rentra. Elle traversa la cour, monta l'étroit escalier, si sombre et si sale, et chercha à tâtons la clef de la porte, bien qu'elle sût que sa mère devait l'avoir ôtée. Celle de la voisine aussi était fermée. Que faire? Retourner dans la rue?... Oh! non, car on entendait les voix redoutables des gamins, qui peut-être guettaient son retour. Elle n'avait pas d'autre parti à prendre que de rester sur l'escalier noir. Pauvre petite Lydie! elle s'assit sur la dernière marche et s'appuya contre le mur, car elle était faible et lasse. Quelques habitants de la maison passèrent tout à côté sans même la voir; un homme seulement trébucha contre elle et jura. Elle ne bougea pas, et il s'éloigna sans même savoir peut-être contre quoi il s'était heurté. Tout rentra dans le silence.

Lydie passa deux grandes heures dans l'obscurité, ainsi repliée sur elle-même; elle

pensait à beaucoup de choses : à son père, si dur pour elle; à sa mère, qui semblait ne pas l'aimer, mais qu'elle aimait, elle, de toute la force de son petit cœur altéré d'amour; à l'école, où elle était plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été ailleurs, et où pourtant on l'accusait quelquefois de mauvaise volonté et de paresse. Elle savait bien que si elle n'apprenait pas facilement comme les autres, il n'y avait pas de sa faute; mais elle ne s'étonnait pas qu'on aimât mieux les plus intelligentes.

Elle pensait aussi à cette école du dimanche qui ne revenait qu'une fois par semaine, et qui était la grande joie de sa pauvre petite vie. De là, sa pensée alla naturellement plus loin. Elle se demanda si Jésus l'aurait aimée, lui, quand il était sur la terre, et s'il aurait dit de sa voix douce : Laissez-la venir près de moi. — Elle était encore plongée dans cette rêverie, qui était devenue un demi-sommeil plein d'images vagues et à

moitié fantastiques, quand sa mère rentra chargée d'un énorme paquet de linge qu'elle venait de laver.

— Qu'est-ce que tu fais là à dormir, paresseuse, engourdie?... Allons vite, ouvre-moi la porte. Ne vois-tu pas que je suis abîmée? La clef est dans ma poche, prends-la; dépêche-toi.

Lydie, tirée brusquement de son beau rêve, prit la clef et fit ce qu'on lui commandait; mais elle était lente, et sa mère eut encore le temps de s'impatienter. Elles entrèrent enfin dans la chambre, où il faisait déjà nuit. Un misérable lit, dans un coin une paillasse pour Lydie, une vieille commode et deux chaises de paille défoncées, c'était tout l'ameublement, sauf pourtant les cordes tendues en travers, d'un mur à l'autre, pour faire sécher le linge.

— Ouf! dit la mère, en laissant tomber son lourd fardeau. Quand est-ce que tu pourras m'aider, toi, quand ce ne serait qu'en

t'ôtant de mon chemin. Ah! faut-il que j'aie peu de chance de n'avoir gardé que celle-là!

Madame Lebrun avait perdu plusieurs enfants, dont deux ou trois beaux, vigoureux et déjà élevés; il ne lui était resté que la plus chétive de tous. Cette pensée l'exaspérait, et elle ne se rendait pas compte des tortures qu'elle infligeait au cœur aimant de sa fille, quand elle lui parlait ainsi. L'habitude d'être elle-même injuriée, maltraitée, l'avait endurcie pour les autres; elle n'avait d'ailleurs aucune idée des trésors de tendresse et de la faculté de souffrir que renfermait l'âme cachée dans ce corps frêle et difforme. Si elle l'avait su, elle n'aurait pas parlé comme elle venait de le faire; car elle n'était pas méchante. Elle aimait Lydie à sa manière, et travaillait sans relâche pour lui procurer le nécessaire; mais elle n'avait jamais le temps de s'occuper de ce qui se passait en elle, de ce qu'elle pouvait penser et

sentir. Vraiment, la vie était si dure pour la pauvre femme, qu'on ne saurait s'étonner qu'elle, à son tour, fût un peu dure pour les autres.

Quand le linge fut étendu, le feu allumé, et que Lydie et sa mère eurent mangé, sans échanger une parole, la soupe réchauffée à la hâte, la petite s'étendit sur la paillasse, où elle passait souvent de longues heures sans sommeil. Mais cette fois, elle s'endormit et rêva que sa maîtresse de l'école du dimanche la prenait sur ses genoux et lui donnait un baiser.

Pendant ce temps, Madeleine était rentrée dans un intérieur bien différent. Ce n'est pas qu'il fût plus riche, mais l'ordre, le soin, la propreté lui donnaient un aspect agréable ; le lit était couvert d'un vieux morceau de perse fané, mais bien raccommodé ; il y avait de petits rideaux à la fenêtre, et chaque chose occupait sa place. Madame Jacques était même parvenue à conserver quelques débris

d'un temps plus heureux : une petite pendule et trois tasses de porcelaine ornaient la commode. Le fourneau était allumé, et la soupe y cuisait, répandant autour d'elle un fumet appétissant. Elle se hâtait de finir une camisole d'un travail très-fin et très-compliqué qu'elle devait rendre le lendemain; elle quitta pourtant son ouvrage pour embrasser sa fille, et lui fit raconter tous les événements de sa journée. Après cela, la petite mit le couvert : deux assiettes sur un bout de la petite table. Elle avait été accoutumée à faire tous ces petits arrangements avec gentillesse, et c'était plaisir de la voir mettre chaque chose à sa place avec une précision minutieuse.

Madame Dubois entra comme elle achevait; elle n'était plus la même depuis que Madeleine allait à l'école : rechignée, grondeuse, elle ne rendit même pas à la petite son baiser. Pour dire la vérité, Madeleine avait un peu peur d'elle, en la voyant de

si mauvaise humeur, et elle se réfugiait tant qu'elle pouvait auprès de sa mère, dont la douce figure pouvait bien être triste, mais jamais sévère ou repoussante.

— Vous n'êtes pas venue me voir, aujourd'hui, dit Madame Jacques.

— Non. A quoi bon? Nous sommes aussi bien seules, chacune dans notre coin; nous n'avons rien de bien gai à nous dire.

— Je serais bien allée moi-même auprès de vous; mais vous savez que j'ai un ouvrage très-pressé à finir, et le jour est meilleur dans cette chambre que dans la vôtre.

— Je ne vous demande rien, vous le savez bien. Puisque le bon Dieu m'a ôté mes enfants, c'est sans doute pour que je sois seule. Si seulement j'avais encore mes yeux, je ne dirais rien.

— Est-ce que vos yeux vous font mal?

— Non; ils ne me servent plus à rien, voilà tout. J'y vois encore pour me conduire; mais regardez mon ouvrage d'aujourd'hui, et

vous me direz ce que vous pensez de mes yeux.

Madame Jacques jeta un coup d'œil sur l'ouvrage de sa pauvre voisine; elle fut consternée de le voir si irrégulier, si mal fait.

— Qu'est-il donc arrivé? dit-elle; il y a huit jours, ce n'était pas ainsi, n'est-ce pas?

— Non, ce n'était pas ainsi, sans doute. Voilà pourtant plusieurs semaines que ma vue baisse d'une manière effrayante. Je voulais me le dissimuler, mais il n'y a plus moyen. Samedi dernier, on m'a dit qu'on ne pourrait plus me donner d'ouvrage s'il était aussi mal fait. Croyez-vous qu'on acceptera celui-ci? Non, c'est bien fini; ils me diront poliment de ne plus revenir. C'est tout simple. Qu'est-ce que ça leur fait, une pauvre vieille femme qui meurt de faim? Le bon Dieu ne peut pas tarder à me prendre, puisqu'il m'ôte les moyens de gagner mon pain; car je n'ai personne au monde qui puisse me venir en aide, et quant à aller vivre d'aumône dans

un établissement de charité, j'aimerais mille fois mieux mourir de faim!

Le jour commençait à baisser; Madame Jacques avait fini son travail; elle le secoua, le plia, regarda un moment, sans rien dire, du côté du ciel que doraient faiblement les lueurs du couchant; puis, se tournant tout à coup vers sa vieille amie :

— Vous n'irez pas dans un établissement de charité, et vous ne mourrez pas de faim, dit-elle; avec l'aide de Dieu, je vous soutiendrai par mon travail.

— Pauvre enfant! dit la vieille femme émue, vous ne pouvez pas vous charger de moi, quand vous avez à peine assez pour vous et Madeleine.

— Nous pouvons nous passer de bien des petites choses... D'ailleurs, vous mangez comme un oiseau, Madame Dubois. Quant au loyer, il est certain que je ne pourrais pas le payer; il faut venir loger ici. Nous pouvons mettre votre lit dans le coin, derrière la

porte, votre fauteuil à côté. La commode, il n'y faut pas songer ; mais je connais une personne qui vous l'achètera à un prix raisonnable. Nous saurons bien nous arranger.

— Mais il n'y aurait plus moyen de remuer dans cette petite chambre !

— Maintenant que Madeleine va à l'école, nous n'avons plus besoin de tant de place. Il ne m'en faut pas beaucoup, à moi.

Après un moment de silence, Madame Dubois reprit, les yeux pleins de larmes et la voix toute tremblante :

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous voulez faire ? Je ne vous suis rien.

— Vous avez été ma seule amie depuis que j'ai perdu mon mari. Si nous devons souffrir un peu, nous souffrirons ensemble ; ce ne sera rien de bien nouveau. N'avez-vous pas souvent partagé avec moi votre morceau de pain, quand moi je n'avais rien ?

— Et Madeleine ?

— Eh bien, Madeleine sera contente d'a-

voir sa bonne amie toujours avec elle. Embrasse Madame Dubois, Madeleine, et dis-lui que tu prendras soin d'elle.

Madame Dubois resta un moment la tête dans ses mains.

— Je ne sais, dit-elle enfin, si mes propres enfants feraient pour moi ce que vous faites. Que Dieu vous le rende !

Son cœur plein d'amertume quelques instants auparavant débordait de reconnaissance et d'émotion.

Madeleine mit sans qu'on le lui dît une troisième assiette sur la table, et la soupe qui avait été préparée pour deux servit pour trois.

Pendant que cette petite scène avait lieu dans la chambre de Madame Jacques, Henriette était rentrée chez elle longtemps après l'heure, car elle n'aimait rien tant que de courir les rues avec de petits compagnons mal élevés comme elle, qu'elle rencontrait sur son chemin.

— Allons ! te voilà enfin, dit la mère en la

voyant rentrer. Où as-tu été courir? tu es sale à faire peur! Pourquoi n'es-tu pas rentrée tout de suite?

Henriette ne se crut pas obligée de répondre. Elle n'avait pas grand respect pour sa mère qui la grondait beaucoup et criait sans cesse après elle, mais qui n'exigeait guère d'obéissance. Elle se mit donc, sans paraître l'écouter, à fureter dans la boutique, pour voir ce qu'elle pourrait prendre. Son choix se fixa sur une corbeille de prunes.

Pendant que Madame Redel avait le dos tourné pour servir une pratique, la petite en fourra plusieurs poignées dans sa poche. Comme elle y mettait la dernière, la mère se retourna tout à coup.

— Ah! cria-t-elle, je t'y prends encore, petite voleuse! Est-ce que tu ne pourrais pas m'en demander si tu as faim? Dieu merci, ce n'est pas que je regarde à quelques prunes de plus ou de moins, mais tu peux bien prendre la peine de les demander pour les

avoir. Puisque tu les as prises, attrape ça avec.

Et Madame Redel ajouta à la leçon un soufflet qui retentit sur la joue ronde d'Henriette et qu'elle reçut sans sourciller, comme un accompagnement nécessaire de sa bonne aubaine.

— Où vas-tu encore?

— Devant la porte.

— Ne t'éloigne pas. Nous allons bientôt manger la soupe.

— Elle n'aura pas faim pour la soupe, dit l'acheteuse qui avait vu le bel approvisionnement fait par Henriette aux dépens du panier de prunes.

— Ah bah ! les enfants, ça a toujours faim.

La pauvre femme qui en tenait un dans ses bras et qui savait que trois autres petits affamés l'attendaient à la maison, tira son porte-monnaie pour payer la mince provision qu'elle venait de prendre au retour de son travail.

— Les miens ne mangent pas souvent à leur faim, dit-elle en donnant son dernier sou.

Madame Redel ne répondit rien. Elle se gardait de la compassion comme d'une maladie.

— C'est bien assez de prendre soin des miens, disait-elle quelquefois. Je ne suis pas plus riche que ces gens qui viennent toujours se plaindre, mais je travaille et je donne à mes enfants tout ce qu'il leur faut. Personne ne peut m'en demander davantage.

Henriette profitait bien des leçons de sa mère. Elle mangea toutes ses prunes jusqu'à la dernière au nez de plusieurs pauvres petits qui la regardaient faire, la bouche ouverte, comme s'ils espéraient qu'il y tomberait par miracle quelque chose, mais la petite fille qui remplissait la sienne dès qu'elle était vide, supporta vaillamment jusqu'au bout leurs regards suppliants et ne leur donna rien.

Quand le père fut rentré on l'appela pour dîner. Ses frères et sa grande sœur étaient tous réunis autour de la table. Chacun but et mangea autant qu'il le put sans échanger beaucoup de paroles. C'était une famille ac-

tive et énergique, cette famille Redel. La fille aînée était déjà demoiselle de magasin ; deux garçons étaient en apprentissage, le père gagnait de son côté de bonnes journées d'ouvrier, la mère s'entendait fort bien à son petit commerce, tout chez eux était en pleine prospérité, mais il y manquait une chose sans laquelle toute la prospérité du monde ne saurait être du bonheur : l'amour. La table était abondamment servie, mais on s'y disputait souvent et les Redel n'avaient entre eux aucun de ces égards, aucune de ces attentions qui donnent du charme à la vie de famille. On n'entendait guère que le cliquetis des fourchettes et des couteaux, et des paroles telles que celles-ci :

— Tu as pris le meilleur morceau !

— Eh bien, et après ?

— Tu es un égoïste.

— Qu'est-ce que ça me fait.

— Allons, enfants, ne vous chamaillez pas toujours, disait la mère.

— Avec ça que vous n'en faites pas autant! répondait un des fils respectueux.

Et dès qu'on avait fini le repas, chacun en ayant pris la plus large part qu'il avait pu, on se dispersait pour retourner aux affaires ou aux plaisirs.

Ce soir-là Henriette se mit au lit fatiguée et de mauvaise humeur. Elle avait mal à l'estomac, ce qui n'était pas étonnant, et elle n'avait pas appris sa leçon pour le lendemain. Elle était mécontente d'elle-même et des autres, mais elle ne savait pas bien pourquoi. En s'endormant avec peine, elle pensait à ses petites compagnes et aux paroles de sa maîtresse qui lui revenaient plus distinctement qu'au moment même où elle les avait entendues sans essayer de les comprendre.

— Mère, dit-elle tout à coup à Madame Redel qui, devant se rendre de grand matin à la Halle, se mettait au lit en même temps que sa fille, Madame Martel nous a dit ce matin que nous devons tâcher de ne jamais nous

coucher sans avoir rendu service à quelqu'un.

— Bah! dit la mère en soufflant sa bougie, c'est des bêtises toutes ces belles paroles-là. Ne te mets pas en peine de ça et dors vite. Chacun pour soi et les siens dans ce monde. Je n'ai pas le temps de m'inquiéter des autres, tant mieux pour Madame Martel si elle l'a.

IV

LE DIMANCHE MATIN

— Tu viendras dimanche à l'école, avait dit au commencement de la semaine la petite Lydie à sa nouvelle compagne ; et le samedi soir en la quittant elle lui répétait encore : Tu viendras demain.

Les deux enfants se retrouvèrent au coin de la rue pour entrer ensemble. Madeleine avait son costume du dimanche et un ruban bleu dans les cheveux, ruban qui bien des fois lavé et repassé faisait depuis plus d'une année les frais de toilette de la petite fille ; Lydie au contraire semblait encore plus mal vêtue que de coutume. Pourtant la pauvre enfant avait fait ce qui était en son pouvoir ; elle s'était lavé la figure et les mains et avait brossé ses

cheveux, mais ses vêtements étaient en trop mauvais état pour qu'elle pût leur donner un air décent. Elle sentit la différence entre elle et sa compagne et soupira.

— Quel joli bouquet tu as! lui dit Madeleine. Pour qui est-il?

Lydie devint toute rouge.

— Je voudrais le donner à Mademoiselle Hélène.

Les deux enfants entrèrent dans la salle et Madeleine retrouva le spectacle qu'elle avait eu sous les yeux le dimanche précédent. Elle suivit Lydie, qui allait prendre sa place accoutumée, et s'assit près d'elle.

— Voilà Mademoiselle Hélène, lui dit tout bas celle-ci qui, si pâle d'ordinaire, devint encore une fois rose jusqu'à la racine des cheveux.

Une jeune fille venait d'entrer, modestement vêtue, mais ses yeux brillants et son sourire illuminaient tout autour d'elle : elle vint s'asseoir au milieu du petit cercle d'enfants

dont Madeleine faisait partie et le parcourut du regard, adressant à chacun une question, un sourire, quelquefois une caresse.

— Tu es toute rose aujourd'hui, dit-elle à Lydie, es-tu mieux portante, ma petite? Qui est cette nouvelle figure à côté de toi? Comment vous appelez-vous, mon enfant?

Madeleine donna son nom et son adresse et Mademoiselle Hélène l'inscrivit soigneusement sur son carnet, de même que son âge.

— Il faudra venir chaque dimanche, lui dit-elle ; je tiens beaucoup à la régularité.

La leçon commença. Les petites filles répétèrent deux ou trois versets de l'Evangile, puis Mademoiselle Hélène leur adressa quelques questions.

— Que vous a-t-on dit dimanche dernier? demanda-t-elle.

Personne ne répondit.

— Comment! vous avez toutes si peu de mémoire? Voyons, Lydie, toi qui as toujours l'air d'écouter si attentivement...

Lydie écoutait attentivement et se souvenait très-bien, mais sa grande timidité ne lui permettait jamais de répondre; aussi Mademoiselle Hélène la croyait paresseuse ou stupide, et elle se détourna d'elle pour s'adresser à une autre. Celle-ci à moitié endormie ne savait rien.

N'était-ce pas décourageant? Tout ce qu'on disait à ces enfants entrait par une oreille et sortait par l'autre. Mademoiselle Hélène allait renoncer à obtenir une réponse, quand Madeleine parla de sa petite voix ferme et claire :

— On a dit qu'il faut aimer ses ennemis.

— Je croyais que tu n'étais pas ici dimanche dernier? lui dit la jeune fille étonnée.

— J'étais venue avec maman, nous étions là-bas près de la porte.

— Voyez, dit Mademoiselle Hélène, elle est la seule qui se souvienne de ce qu'on vous a dit. Mais dites-moi, petites filles, avez-vous des ennemis?

— Oh! oui, dit une blonde aux yeux bleus, d'un air convaincu.

— Vraiment? et qui est donc ton ennemi?

— C'est ma grande sœur. Elle me gronde toujours et elle me pince quelquefois quand maman ne le voit pas, et puis elle dit toujours qu'il faut que j'aille me coucher.

— Eh bien, sais-tu ce qu'il faut faire? Il faut être si douce, si gentille, si affectueuse avec elle qu'elle ne puisse pas s'empêcher d'avoir du plaisir à te voir près d'elle. Alors elle ne t'enverra plus te coucher avant l'heure. Voulez-vous que je vous raconte une histoire, mes enfants?

Les chaises se rapprochèrent et toutes les joyeuses figures se tournèrent vers Mademoiselle Hélène.

— Il y avait une fois un petit garçon qui était bien moins heureux que vous, car il n'avait personne pour l'aimer. Son père et sa mère étaient morts et on l'avait mis dans une pension où on ne lui témoignait aucune affection. Les autres enfants lui donnaient des coups et le tourmentaient sans qu'on s'en in-

quiétât beaucoup. Quand cela arrivait, le pauvre petit allait pleurer dans un coin et disait tout bas : « Mon Dieu, fais que je puisse les aimer quand même ils sont si méchants! » — Et Dieu entendait sa prière, car il les aimait malgré leur méchanceté et il leur rendait souvent le bien pour le mal.

Les autres enfants l'appelaient poltron et poule mouillée parce qu'ils croyaient qu'il avait peur d'eux et n'osait pas leur rendre leurs malices et leurs coups, mais lui savait bien qu'il n'avait pas peur et que c'était seulement pour obéir à sa conscience qu'il agissait ainsi. Un jour un de ses camarades lui déchira méchamment un livre qu'il aimait beaucoup, parce qu'il lui venait de sa mère qui avait été si longtemps malade et qui l'avait tant aimé. Henri, c'était le nom du petit orphelin, perdit patience cette fois et se précipita sur le méchant enfant la main levée pour le frapper, mais il s'arrêta à temps.

— Non, dit-il; tu m'as fait beaucoup de

peine, mais je ne veux pas te faire de mal.

Il ramassa les débris du précieux volume et les serra dans son armoire en pensant à sa mère qui le lui avait donné et qui serait triste si elle le voyait se venger. Comme il revenait jouer dans le préau après cette victoire remportée sur lui-même, les autres enfants l'accueillirent par des huées. Ils firent un grand rond autour de lui en chantant : « Honneur au vaillant Henri qui reçoit des coups mais qui n'en donne pas ! » — Lui ne dit pas un mot et resta debout au milieu de ces petits moqueurs, les joues pâles et tout tremblant de la colère qu'il s'efforçait de contenir. Tout à coup un grand bruit se fit dans la cour.

— Gare au chien ! gare au chien ! criait-on de tous côtés.

Au même instant un gros chien se précipita furieux sur le groupe des enfants. Tous s'enfuirent en poussant des cris de terreur. Léon, le petit garçon qui avait déchiré le livre de Henri, était le dernier de tous ; le chien se

jeta sur lui et le fit tomber. Le pauvre enfan poussait des cris affreux, croyant déjà être dévoré, mais ses camarades n'en couraien que plus vite ; chacun ne pensait qu'à se mettre en sûreté. Henri seul, ayant vu Léon tomber et entendant son cri de détresse, revin sur ses pas et, jetant ses bras autour de l'animal furieux, il le força de lâcher prise, mais non sans être lui-même mordu jusqu'au sang Il était temps qu'on vînt à leur secours. Le méchant chien fut pris, muselé, enfermé Heureusement il n'était pas enragé, mais seulement irrité par un emprisonnement de plusieurs heures et par les coups de fouet que son maître lui avait donnés pour le punir d'un méfait qu'il avait commis. On pansa les deux petits garçons et on les mit à l'infirmerie. Léon ne disait rien, mais il examinait de temps en temps Henri d'un air d'étonnement profond.

— Pourquoi es-tu revenu? lui demanda-t-il enfin, quand on les eut laissés seuls.

— Pour te défendre contre le chien.

— Mais je croyais que tu étais poltron ?

— Tu vois que je ne le suis pas.

— Je t'avais pourtant déchiré ton livre...

— Oui, tu m'avais fait beaucoup de chagrin. C'est maman qui me l'avait donné et maman est morte maintenant.

— Alors pourquoi donc voulais-tu me faire du bien au lieu de me faire du mal ?

— Est-ce que tu ne sais pas que Jésus a dit : « Faites du bien à vos ennemis. »

— Ah! oui, on dit souvent cela, mais personne ne le fait.

— Alors à quoi bon le dire si on ne le fait pas ?

Il y eut un moment de silence.

— Je ne te ferai plus jamais de mal et je ne permettrai pas qu'on se moque de toi, dit Léon les larmes aux yeux.

Depuis ce jour les deux enfants s'aimèrent comme deux frères et personne dans l'école ne songea plus à accuser Henri de poltron-

nerie. On l'aimait et on le respectait, parce qu'on savait qu'il avait le courage de faire son devoir malgré les railleries et qu'il avait aussi le courage de braver le danger.

Comprenez-vous maintenant, mes enfants, ce que c'est que de rendre le bien pour le mal et d'aimer ses ennemis?

— Oui, répondirent toutes les petites voix.

— Eh bien, vous vous souviendrez de l'histoire de Henri pour tâcher de faire comme lui, n'est-ce pas?

L'école générale allait commencer, les enfants quittaient leurs groupes pour prendre place dans les bancs, Lydie tournait son bouquet dans ses petites mains, désirant ardemment l'offrir à Mademoiselle Hélène et n'en trouvant pas le courage.

— Va, ma petite, va à ta place, lui dit celle-ci sans deviner son embarras.

Elle obéit les larmes aux yeux.

Quand tout fut fini, comme les enfants se dispersaient, Madeleine lui demanda pour-

quoi elle n'avait pas donné son bouquet.

— Je n'ai pas osé, répondit-elle.

— Tiens, regarde, elle est encore là à causer avec Madame Martel. Viens le lui donner; vite, au lieu de pleurer.

Lydie se laissa entraîner par sa petite amie qui, habituée aux caresses de sa mère et à être bien accueillie de tout le monde, ne pouvait comprendre ses hésitations et sa timidité. Arrivée auprès de Mademoiselle Hélène, le courage ne lui vint pas et elle resta debout devant elle toute honteuse, la tête baissée, cachant ses fleurs dans un pli de sa robe.

— Que veux-tu, ma petite? demanda la jeune fille.

— Elle voudrait vous donner ses fleurs, dit Madeleine.

— Cela me fera grand plaisir, car il n'y a rien que j'aime autant que les fleurs, répondit Mademoiselle Hélène en les prenant et en les respirant avec délices. Donne-moi aussi un

baiser, Lydie. Je te remercie d'avoir pensé à moi.

Les yeux de Lydie brillèrent. Elle avait rarement été aussi heureuse.

— Cette enfant, dit Madame Martel en la suivant des yeux, ne me paraît pas devoir vivre. Elle a une mauvaise toux et il me semble la voir maigrir de jour en jour.

— Pauvre petite!... est-elle bien soignée chez elle?

— Je ne le crois pas. Sa mère n'est pas une mauvaise femme, mais elle est écrasée par la misère. La petite n'apporte jamais que du pain sec pour son déjeuner et elle aurait besoin d'une nourriture fortifiante. Il paraît que le père boit non-seulement son gain, mais encore souvent celui de sa femme. C'est affreux.

Hélène soupira.

— Elle me fait pitié, dit-elle, mais on ne peut pas tirer d'elle une parole. Quand je m'adresse à elle, elle me regarde avec ses yeux si doux, mais elle ne répond jamais

autrement. C'est dommage qu'elle soit si peu développée.

Elle ne se doutait guère qu'en ce moment la pauvre Lydie s'en allait heureuse pour tout le jour d'avoir pu lui donner ses fleurs, et que dans ses rêves de la nuit elle croirait encore sentir son baiser.

Les deux petites marchaient comme toujours la main dans la main, quand elles se trouvèrent, au détour d'une rue, en face d'Henriette. Celle-ci avait une robe rouge et un ruban rose dans les cheveux ; elle accompagnait sa sœur aînée, elle-même très-endimanchée et fière de sa belle toilette. Henriette regarda d'un air dédaigneux, sans leur rien dire, ses deux compagnes, l'une si modestement vêtue, l'autre en haillons.

Mais Madeleine ne se laissa point intimider.

— Pourquoi n'es-tu pas venue à l'école du dimanche ? demanda-t-elle, en allant droit à Henriette sans quitter la main de Lydie.

— Parce que ça ne me convenait pas d'y aller, Mademoiselle l'effrontée, répondit Henriette.

— Qu'est-ce que c'est donc que ces petites filles, demanda la grande sœur, et que peux-tu avoir à leur dire ?

— Elles viennent en classe avec moi.

— Eh bien, si j'étais la maîtresse tu n'irais pas dans une école où il y a des petites déguenillées comme ça, dit Mademoiselle Redel en montrant Lydie d'un air de dégoût. Je ne voudrais pas la toucher du bout du doigt...

Et elles s'éloignèrent en ricanant et en tenant leurs robes neuves des deux mains pour les empêcher de frôler les vêtements de l'enfant dont l'infirmité et la misère leur semblaient si repoussantes.

Lydie baissa la tête. Elle ne pleurait pas pour si peu ; elle était trop accoutumée aux moqueries et aux injures. Deux pas plus loin, elles rencontrèrent Madame Jacques qui venait à la rencontre de Madeleine. Celle-ci

arrêta sur la pauvre petite un regard plein de douceur et de compassion.

— Où vas-tu, ma fille ? lui demanda-t-elle.

— Chez nous, Madame.

— Ta mère y est-elle ?

— Non, je ne crois pas. Elle sort toujours le dimanche matin.

— Que vas-tu faire alors ?

— J'attendrai sur l'escalier qu'elle revienne.

— Viens chez nous... Tu joueras avec Madeleine jusqu'à ce que tu penses que ta mère est de retour.

Lydie regarda autour d'elle avec étonnement, quand elle entra dans la petite chambre si claire et si propre. Elle n'avait jamais rien vu qui lui fît une impression aussi agréable. Chez elle la chambre était plus grande, moins encombrée de meubles, mais comme tout était sombre et en désordre ! Les recoins obscurs étaient de véritables fouillis d'objets sans nom qu'on y jetait pêle-mêle. Ici au

contraire l'œil s'arrêtait sur chaque meuble avec plaisir ; tout reluisait de propreté et chaque chose occupait sa place. Les plantes qui faisaient un cadre à la fenêtre donnaient à cette pauvre mansarde un air de fête.

Madame Jacques avait vu du premier coup d'œil combien Lydie était mal soignée et elle éprouvait pour elle une profonde pitié. Elle prit de l'eau chaude et du savon et la lava avec soin, puis elle lui mit une vieille robe de Madeleine, pendant qu'elle raccommodait à la hâte la sienne. Lydie se laissait faire, étonnée, heureuse, n'osant pas remercier, mais ne refusant rien.

Les deux enfants partagèrent un repas composé de pain et de fromage blanc ; puis on sortit triomphalement de la commode la belle poupée dont le nez était cassé et dont la tête n'était plus qu'un trou, mais qui avait conservé sa chemise, sa robe et qui faisait encore assez bonne figure dans le monde. Lydie qui n'en avait jamais eu était ravie, mais elle la

contemplait sans oser la toucher. De temps en temps elle avançait sa main effilée et la caressait doucement, puis elle regardait Madame Jacques et souriait comme pour lui dire : Qu'on est bien ici !

Ah ! tout cela valait mieux que d'être assise sur l'escalier noir et de faire jurer les passants en leur barrant le chemin. Il semblait à la pauvre petite que le ciel se fût entr'ouvert pour elle.

V

L'ÉCUELLE DE SOUPE

L'hiver était venu. Il s'annonçait rude cette année-là. Le ciel était constamment gris et sombre; les denrées étaient chères; tout était triste au dedans et au dehors.

A l'école, déjà plus d'une petite figure portait les traces des privations et de la souffrance, mais aucune comme celle de Lydie. La pauvre petite n'avait pas de manteau, et le vieux corsage de laine que sa mère lui mettait sous sa robe avait tant de déchirures, qu'il ne lui donnait pas beaucoup de chaleur. Elle arrivait chaque matin ses petites mains maigres toutes violettes, la figure livide sous son vieux capuchon, et les dents claquant de froid. Madeleine, à qui sa mère

avait fait un manteau avec les meilleurs morceaux du sien, arrivait toute rose de sa course rapide, et, prenant les mains glacées de sa petite compagne dans les siennes, elle tâchait de les réchauffer, mais en vain. C'était le sang et la chaleur vitale qui manquaient.

On avait établi cette année-là, dans les sous-sols du bâtiment d'école, de grands fourneaux sur lesquels on faisait cuire d'immenses marmites de soupe pour ceux des enfants qui ne pouvaient pas retourner manger chez eux. Avec deux sous, chacun d'eux pouvait en avoir une abondante portion. Quelques parents avaient pris un abonnement au mois pour leurs enfants; d'autres leur donnaient chaque jour les deux sous. Lydie, elle, n'avait jamais rien.

C'était un joli spectacle que celui de tous ces enfants réunis par groupes de quarante dans la grande cuisine, allant chacun à son tour recevoir sa portion de nourriture chaude et restaurante, et revenant la manger à sa

place, sur le banc qui longeait le mur de trois côtés. Le premier jour, Madeleine revint toute radieuse, l'écuelle de terre noire à la main.

— Va vite chercher ta soupe, dit-elle à Lydie, qui restait immobile; si tu savais comme elle sent bon!

Mais Lydie ne bougea pas.

— Je n'ai pas de sous, dit-elle.

Madeleine eut une courte lutte à soutenir contre elle-même. Sa portion n'était pas trop grande pour son appétit, et cela lui semblait un peu dur de la partager; mais ce mouvement d'égoïsme fut bientôt vaincu.

— Tiens! dit-elle, nous mangerons une cuillerée chacune à son tour. As-tu du pain?

— Oui, dit Lydie en montrant le morceau de pain qui jusque-là ne lui avait encore jamais manqué.

— Eh bien, nous allons manger notre pain en même temps que notre soupe. Regarde quel gros morceau maman m'a donné.

— Je ne pourrais jamais manger tout ça, dit Lydie.

— Non; mais moi je pourrai bien. Tu vas voir.

Elles commencèrent leur repas, assez compliqué et un peu lent, puisqu'il fallait se passer la cuiller à chaque instant. Lydie était maintenant si habituée à tout partager avec son amie, qu'elle n'essayait même plus de refuser. Cette fois, elle ne devina pas que ce partage avait coûté à Madeleine un léger effort.

L'écuelle noire fut bientôt vide. Comme les deux petites la regardaient d'un air de regret, Henriette, qui était assise quelques pas plus loin, se leva et passa devant elles.

— Ah! bien, dit-elle de l'air méprisant qu'elle prenait toujours pour leur parler, celles-là se mettent à deux pour une portion. Faut-il qu'on soit avare chez elles! Moi, j'ai de quoi en prendre deux si je veux. Je m'en vais chercher la seconde.

Il y avait tant à faire pour servir tout ce petit monde, que Madame Martel, qui n'avait qu'une personne pour l'aider, ne pouvait suivre tout ce qui se passait autour d'elle. Cependant, quand Henriette se présenta pour réclamer une seconde portion, elle lui fit observer qu'elle avait déjà été servie.

— C'est pour une autre, Madame, répliqua promptement la petite fille; il y en a une qui n'a rien eu.

— Laquelle?

— C'est Lydie, Madame.

— Pauvre petite! Tiens, Henriette, porte-lui cela. Non, je ne veux pas prendre tes deux sous, ma fille; garde-les pour une autre fois, et porte-lui vite sa portion, car il faut vous hâter pour faire place à d'autres.

Henriette emporta promptement la soupe, et se cacha derrière les autres enfants pour la manger. Elle eut un moment d'hésitation, mais son monstrueux égoïsme l'emporta sur ce faible mouvement de conscience. Lydie

avait eu sa part... Pourquoi elle, Henriette, n'en aurait-elle pas le double des autres, et deux fois plus encore si cela lui plaisait, puisqu'elle avait de quoi payer? Ce n'était pas sa faute si Madame Martel n'avait pas voulu de son argent.

Et les choses se passèrent ainsi pendant trois jours. Madame Martel, qui avait vu sur les joues de Lydie une légère teinte rose, et qui lui avait demandé si la soupe était bonne, n'avait rien soupçonné. Henriette se hâtait de manger sa part, puis venait ensuite réclamer celle de sa compagne, qu'elle avalait dans un coin, pendant que Madame Martel, trop occupée pour s'en apercevoir au milieu de tant de mouvement et de bruit, croyait que la pauvre enfant ne manquait de rien.

Cependant, cette persistance d'Henriette à rendre service finit par l'inquiéter; car elle la connaissait assez pour savoir qu'elle était peu dans ses habitudes. Le troisième jour, donc, l'institutrice appela Lydie

auprès d'elle, avant de reprendre la classe.

— Henriette t'a donné ton écuelle de soupe? demanda-t-elle.

— Non, Madame, répondit la petite, étonnée à la seule idée qu'Henriette pût être soupçonnée de donner quelque chose.

— Comment, tu n'en as pas eu?

— Si, Madame.

— Qui te l'a donnée?

— C'est Madeleine.

— Et hier?

— C'est Madeleine aussi.

— Madeleine! Mais elle n'a eu que sa part!

— Elle m'en donne toujours la moitié.

— Est-ce possible? s'écria Madame Martel. Mais alors, Henriette, que fait-elle de ce que je lui donne pour toi? Il faut que je le sache. Henriette, viens ici!

Henriette comprenait bien qu'elle touchait à une crise, et que l'interrogatoire qu'elle allait subir tournerait à sa confusion. Elle fit

semblant de ne pas entendre. Mais ce n'était qu'une manière de gagner quelques secondes. Il fallut quitter sa place et obéir; elle s'approcha de Madame Martel d'un air à la fois honteux et hardi.

Il n'y avait pas moyen de nier. Elle prit subitement son parti.

— C'est moi qui l'ai mangée, dit-elle; je voulais la payer, vous n'avez pas voulu; ce n'est pas ma faute.

Madame Martel se détourna. Henriette lui inspirait une vraie répulsion à ce moment-là. Cependant elle se contint.

— Allez à votre place, Henriette, et restez après la classe. J'aurai quelque chose à vous dire.

Lorsque quatre heures eurent sonné, et que toutes les autres élèves furent parties, Madame Martel ordonna à Henriette de la suivre chez sa mère. Madame Redel parut très-étonnée de cette visite. Elle fit entrer la maîtresse de sa fille dans l'arrière-boutique,

et revint au comptoir pour servir une pratique.

— Qu'est-ce qu'elle me veut, Henriette ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit celle-ci d'un ton bourru.

— Tu le sais parfaitement. C'est quelque sottise que vous avez faite, Mademoiselle. Vous n'êtes bonne qu'à me tourmenter du matin jusqu'au soir. Tenez, et soyez tranquille.

Elle lui donna deux belles pommes, sans doute pour lui épargner la tentation de les prendre, et alla rejoindre Madame Martel.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Madame ? demanda la fruitière d'un air glacé; car, pour elle, une maîtresse d'école était une personne qui avait affaire aux enfants eux-mêmes, et non aux parents, envers qui elle n'avait d'autre devoir que de leur procurer quelques heures de tranquillité chaque jour. L'idée que la maîtresse d'Henriette pût avoir

des droits à son respect ou à sa reconnaissance ne lui était jamais entrée dans l'esprit. Elle ne lui offrit pas même de s'asseoir.

— Madame, dit Madame Martel avec douceur, j'ai à vous parler d'une chose qui me fait beaucoup de peine. Je ne vous ai pas encore importunée de mes plaintes sur la conduite de votre fille à l'école, bien qu'elle soit très-désobéissante et très-insolente quelquefois; mais aujourd'hui il s'agit d'une tromperie, et d'une tromperie dans laquelle elle a persisté pendant trois jours. Je crois qu'il faut que vous en soyez informée, afin de la reprendre et de veiller sur cette disposition à la maison, comme je le ferai pendant les heures où elle est sous ma direction. A mes yeux, la désobéissance et l'insolence, malgré toute la peine que ces défauts me donnent, sont encore peu de chose en comparaison du mensonge. Sans doute, vous penserez comme moi que votre fille doit sentir que vous traitez sa faute sérieusement.

— Ma foi, dit Madame Redel en s'essuyant la figure avec un coin de son tablier, je ne sais pas trop ce que vous voulez que je fasse. Quand Henriette est mauvaise, et ça lui arrive souvent, je lui donne une bonne claque, et je pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire; mais je ne vois pas trop que je puisse la battre maintenant, sans être en colère contre elle. Pourtant, je le ferai, si cela vous fait plaisir.

— Plaisir! s'écria Madame Martel, étonnée de cette manière de prendre les choses. Pouvez-vous croire que ce soit pour moi une question de plaisir? Il s'agit de corriger l'enfant d'un défaut qui peut faire le malheur de toute sa vie.

— Je n'aime pas non plus les menteries; mais il n'y a pas d'enfant qui n'en fasse quelquefois. Ils sont tous de même. Qu'est-ce qu'elle a donc fait, cette petite drôlesse?

Madame Martel raconta en peu de mots l'histoire de l'écuelle de soupe. La figure de

Madame Redel s'éclaircissait à mesure qu'elle parlait.

— Ha ! ha ! ha !... elle vous a chipé comme ça trois écuelles de soupe, la coquine. Mais je vais vous les payer, et tout sera dit. Je croyais que c'était bien pire.

— Si vous trouvez qu'un pareil trait d'égoïsme, joint à une fourberie trois fois répétée, soit si peu de chose, répliqua Madame Martel, je n'ai plus rien à dire.

— Tenez, voilà vos six sous, reprit Madame Redel, qui n'écoutait pas. Pourquoi ne pas me dire ça plus tôt? J'aurais payé tout de suite, sans me faire tirer l'oreille.

— Je vois qu'il est imposible de nous entendre, répondit Madame Martel, repoussant l'argent et faisant un mouvement vers la porte.

Mais sa charité l'emporta sur son indignation.

— Ne comprenez-vous pas, reprit-elle en se rapprochant de la fruitière, qu'il s'agit

pour moi, non pas de quelques sous, mais de votre fille elle-même ? Ne voyez-vous pas que si sa faute n'est pas punie cette fois, elle s'engagera dans une voie où son âme se perdra? Ah ! Madame Redel, je vous en prie, aidez-moi à la corriger avant qu'il soit trop tard.

Mais Madame Redel ne fit que rire de cet appel.

— Si on voulait faire tant d'histoires pour chaque mensonge d'un enfant, il faudrait y passer sa vie. Je n'ai pas tant de temps à perdre, moi ; ma soupe est sur le feu.

C'était une manière très-compréhensible de donner congé à la visiteuse.

Madame Martel, en passant dans la boutique, aperçut Henriette accroupie dans un coin et occupée à manger ses pommes. Elle ne se leva pas pour saluer sa maîtresse, mais elle lui fit une grimace quand la porte se fut refermée sur elle. Chez elle, Henriette était encore plus indisciplinée qu'ailleurs; elle se sentait sur son terrain.

— Allons! Mademoiselle, dit la mère, levez-vous au lieu de vous traîner là comme un chien. J'en apprends de belles sur vous. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de soupe, et qui est cette Lydie? Que je n'entende plus parler de choses pareilles, parce que je vous aurais bien vite mise en pension pour tout de bon, si vous m'ennuyez trop. Est-ce que ce n'est pas assez d'avoir à supporter vos sottises à la maison, sans qu'on vienne encore me rebattre les oreilles de celles que vous faites à l'école?

Madame Martel s'éloigna le cœur serré. Il y avait longtemps déjà qu'elle exerçait la profession d'institutrice, car elle n'était plus jeune, et à mesure qu'elle avançait en âge, elle en sentait mieux le sérieux et l'importance. Les jeunes âmes qui lui étaient confiées lui étaient infiniment précieuses; et elle désirait ardemment leur faire comprendre la beauté de la vérité et de l'amour et les amener à Dieu. Mais que pouvait-elle faire, si les pa-

rents ne lui venaient pas en aide à la maison? Bien peu de chose; car les impressions de l'école étaient vite effacées, et celles de la vie habituelle laissaient des traces plus profondes.

Elle ressentait tant de chagrin de la réception que lui avait faite la mère d'Henriette, qu'elle en versa des larmes, elle qui était habituée à bien des souffrances. Ce n'était pas l'impolitesse et l'ingratitude qu'elle avait rencontrées pour elle-même qui la touchaient; elle ne pensait qu'à l'enfant et à l'avenir qu'on lui préparait. Elle prit la résolution de ne pas se décourager et de faire pour Henriette tout ce qui était en son pouvoir, sans rien attendre de sa mère, puisqu'il n'y avait rien à espérer de ce côté-là, mais en mettant tout son espoir en Dieu qui lui avait confié cette petite âme.

Mais comment agir, maintenant? Pouvait-elle punir Henriette, quand sa mère avait refusé positivement de le faire? Quel moyen d'action avait-elle sur cette enfant? C'était là la grande difficulté.

VI

LES CHAGRINS DE LYDIE

Henriette avait échappé à la punition, mais elle n'en était pas moins irritée contre Lydie et contre Madeleine qu'elle regardait comme lui ayant attiré de grands désagréments. Elle avait pris une ferme résolution, c'était de leur faire payer cher l'aventure de l'écuelle de soupe. Aussi n'y avait-il pas de petite méchanceté dont les pauvres enfants ne fussent victimes. C'étaient des taches d'encre sur leurs cahiers, des aiguilles tirées de leur tricot, de la boue sur leurs vêtements et mille autres malices qui ne montraient pas beaucoup d'invention mais qui se renouvelaient chaque jour avec une persévérance étonnante. En paroles il y avait plus de ressources qu'en

actions ; ses moqueries pleuvaient sur ses ennemies, et comme les enfants se rangent facilement du côté du plus fort, Henriette, bien qu'elle ne fût pas aimée dans la classe, avait les rieuses pour elle. Il n'était pas difficile de trouver des sujets de raillerie contre la pauvre Lydie : son infirmité, sa timidité extrême, son piteux accoutrement, tout y prêtait.

Cet hiver-là sa mère lui avait donné une vieille capeline à elle et, pour s'épargner la peine de l'arranger, elle l'avait laissée telle quelle ; aussi la petite aurait pu y disparaître tout entière. Comme on en rit la première fois qu'elle arriva à l'école enfouie dans ce capuchon monstrueux, et que de sarcasmes le lendemain et les jours suivants, quand on vit que la pauvre enfant, n'osant plus entrer ainsi coiffée, l'ôtait avant de franchir la porte, de peur des éclats de rire qui avaient accueilli sa première entrée ! Hélas ! son supplice n'était pas fini quand elle avait quitté ses compagnes ; il fallait encore braver les gamins de la grande

maison noire. Une de leurs meilleures plaisanteries consistait à lui sauter dessus de quelque recoin où ils se cachaient pour l'attendre au passage, et à lui rabattre d'un revers de main le grand capuchon sur la figure, de telle manière qu'elle n'en pouvait plus sortir et se débattait comme un pauvre oiseau pris dans un filet. La vie de Lydie était une torture continuelle en dehors des heures de classe et dès qu'elle ne se sentait plus protégée par la justice de Madame Martel et par l'affection de Madeleine. Personne ne se doutait de ce que la pauvre enfant avait à souffrir : elle parlait si peu, et peut-être d'ailleurs n'aurait-elle pas su le dire, car elle n'aurait pas trouvé de paroles pour exprimer les terreurs qui la tourmentaient jour et nuit et qui changeaient le monde où elle vivait en un lieu d'épouvante où tout lui était hostile, où tout lui faisait peur.

Madeleine ne pouvait guère le deviner, elle qui avait le cœur si léger et si joyeux. Les

méchancetés d'Henriette l'indignaient, mais elle n'avait aucune peur d'elle. Elle se savait de force à lutter avec elle s'il le fallait, et la présence de Madame Martel, si juste et si douce, la pensée de l'amour de sa mère qui l'attendait au retour, lui ôtaient tout autre sentiment que celui d'une irritation passagère. Elle aimait Lydie de tout son cœur, mais elle était trop jeune pour deviner et comprendre une nature aussi différente de la sienne.

C'était un jour de décembre horriblement froid. Quand Lydie vint s'asseoir près d'elle sur le banc, Madeleine sentit qu'une partie de sa pauvre robe d'indienne était roide comme du carton.

— Qu'a-t-elle donc, ta robe? demanda-t-elle.

— Oh ! ce n'est rien, dit la petite qui toussait et tremblait de fièvre. Elle va se dégeler ici, il fait si chaud.

Et en effet, quelques moments plus tard, la robe était dégelée et l'eau en suintait.

— Qu'est-il donc arrivé? reprit Madeleine, on dirait que ta robe a été trempée dans une fontaine.

— Ils m'ont jeté de l'eau dessus quand je suis rentrée hier soir, dit la petite à voix basse.

— Qui? les méchants garçons?

— Oui.

— Oh!... dit Madeleine en serrant les poings et les dents, car ces méchants garçons dont Lydie parlait quelquefois et qu'elle n'avait jamais vus étaient l'objet de sa haine ardente.

— Il n'y avait pas de feu chez nous, continua Lydie, et ma robe n'a pas pu sécher. Maman n'a pas vu comme elle était mouillée. Je n'ose pas lui dire tout ce qu'ils me font, parce qu'elle serait trop en colère et que peut-être ils seraient encore plus méchants ensuite.

Elle fut interrompue par un de ses violents accès de toux qui l'ébranlaient tout entière.

L'attention de Madame Martel fut attirée et

elle s'aperçut de l'état dans lequel était la petite fille. Etonnée, mais croyant qu'il ne fallait l'attribuer qu'à l'incurie de sa mère, elle lui fit ôter sa robe pour la sécher, l'enveloppa d'un grand châle et la fit asseoir près du poêle.

Pendant ce temps, Madeleine roulait un projet dans sa petite tête.

Quand vint le moment du déjeuner, Madame Martel dit aux deux enfants de rester près du poêle bien chaud et leur promit de leur apporter leur soupe.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Madeleine, nous allons être toutes seules dans la classe et nous pourrons causer à nous deux.

Elles s'assirent bien serrées l'une contre l'autre.

— J'irai avec toi ce soir, continua-t-elle, et si ces méchants veulent te faire du mal... ils verront !...

— Oh ! non ; que pourrais-tu leur faire ? Ils sont si grands et si forts. Je tâcherai de passer sans qu'ils me voient.

— Tu devrais demander à ta maman de venir au-devant de toi.

— Maman est souvent encore au lavoir quand je reviens, et puis elle ne voudrait pas.

— Comment!... mais ma maman à moi ne me laisserait jamais revenir seule s'il y avait des méchants garçons comme ça dans notre rue.

— Ah! mais c'est que c'est différent, dit Lydie en fixant ses yeux tristes sur Madeleine.

— Est-ce que ta maman ne t'aime pas? demanda Madeleine à qui cette idée semblait monstrueuse.

— Oh! oui, mais elle n'a pas le temps de s'occuper de moi. Et puis, tu sais, moi, on ne peut pas m'aimer beaucoup.

— Mais si, dit Madeleine, puisque je t'aime beaucoup.

— Il n'y a que toi.

— Et Madame Martel, elle t'aime bien.

— Oh! oui, elle est bonne pour moi, mais elle ne me caresse jamais, tandis qu'elle

t'embrasse souvent, toi, et aussi la petite Juliette.

— Ah ! c'est que Juliette est si jolie.

— Oui, on aime ceux qui sont jolis, mais moi, personne ne me fait de caresses, jamais.

— Tu n'es pourtant pas très-laide, dit Madeleine en regardant attentivement la figure de sa compagne. Tu as un long nez et une grande bouche et tu n'es pas rose, mais quand tu vous regardes, on ne te trouve pas très-laide, je t'assure.

— Crois-tu? demanda Lydie évidemment contente de ce modeste éloge.

— Non, vraiment. Quand tu vous regardes et que tu souris, on te trouve presque jolie. Maman m'a dit qu'elle aime beaucoup te voir sourire.

Lydie devint rouge de plaisir, mais sa figure s'assombrit de nouveau.

— Il faut bien, dit-elle, qu'il y ait quelque chose pour qu'on ne m'aime pas. Mademoiselle Hélène...

— Eh bien, quoi?... Mademoiselle Hélène?...

— Elle t'embrasse souvent et moi jamais.

Madeleine ne répondit pas et Lydie resta un moment absorbée dans ses tristes pensées.

— Crois-tu qu'au ciel je serai comme je suis maintenant? dit-elle enfin.

— Je ne sais pas.

— Non, je ne le crois pas, puisqu'au ciel on dit que tout sera beau. Sais-tu, Madeleine... j'aimerais bien mourir...

— Mais alors, je serais bien triste.

— Ne voudrais-tu pas mourir aussi ?

— Oh ! non, je voudrais devenir grande pour aider maman qui a tant de peine.

Lydie baissa la tête d'un air désappointé.

— Je ne pourrai jamais aider personne, dit-elle tristement.

— Tu deviendras peut-être plus forte, dit Madeleine en hésitant un peu.

— Non. J'ai entendu l'autre jour une dame qui disait en me regardant : Quel malheur

pour sa mère! Cette petite ne sera jamais qu'un fardeau pour elle.

— Tu pourras travailler pourtant; tu es si adroite.

— Mais mon dos me fait tant de mal quand je couds. Non, vois-tu, Madeleine, j'ai commencé à prier tous les soirs et tous les matins pour que le bon Dieu me fasse mourir et je crois qu'il le fera. Je voudrais seulement savoir une chose.

— Laquelle ?

— Je voudrais savoir si au ciel ils pourront m'aimer quand même je suis si laide et si mal habillée ?

— Mais crois-tu que tu auras encore les mêmes habits ?

— Je ne sais pas. Je voudrais bien le demander à quelqu'un.

— Pourquoi ne le demandes-tu pas à Mademoiselle Hélène ?

— Je n'ose pas.

— Et à ta maman?

— Je lui ai demandé une fois. Elle m'a dit de me taire, voilà tout.

— Lydie, reprit Madeleine, après un moment de réflexion, tu sais bien ce cantique que nous chantons souvent à l'école du dimanche?

— Quel cantique ?

— « Je voudrais être un ange, un ange du bon Dieu. »

— Oui.

— Eh bien, tu te souviens qu'on y dit : « J'aurais une couronne, en main la harpe d'or ?... »

— Oui, mais je ne sais pas ce que c'est : une harpe.

— Ni moi ; mais une couronne, maman m'a dit que c'est un beau cercle d'or qu'on met sur la tête.

Lydie resta très-froide devant cette perspective.

— Oh! si quelqu'un voulait me dire tout ce que je voudrais savoir, soupira-t-elle, si on voulait me parler du ciel !

Madame Martel rentra avec les deux écuelles de soupe.

— Mange, ma petite, dit-elle à Lydie, cela te réchauffera ; tu es encore toute glacée.

Lydie en avala quelques cuillerées.

— Elle est bonne, n'est-ce pas? dit Madeleine qui semblait jouir avec intensité de la sienne et du privilége de la manger tranquillement dans un coin bien chaud.

— Oui, mais je n'ai pas faim. La veux-tu?

Quand la classe fut finie, les deux petites partirent ensemble. Arrivée au coin de la rue où son amie la quittait d'ordinaire, Lydie s'arrêta pour lui dire adieu.

— Non, dit Madeleine, j'irai jusque chez toi.

— Mais ta mère... elle t'attend, dit Lydie, à qui cette pensée d'être attendue avait toujours paru un bonheur suprême.

— Je courrai bien vite, après ; ce n'est pas si loin.

Le temps s'était un peu radouci et la neige

tombait par flocons serrés; elle avait déjà recouvert la terre d'un manteau blanc dans les endroits où on ne la piétinait pas en passant.

— Crois-tu qu'ils y sont? demanda Madeleine au moment d'entrer dans la cour.

— On ne les entend pas, répondit Lydie qui osait à peine respirer.

Elles avancèrent bravement et arrivèrent au milieu de la cour sans rien apercevoir de suspect. Là une boule de neige lancée par une main sûre frappa Lydie en plein dos, si fort qu'elle chancela et poussa un cri de terreur.

Madeleine se retourna comme une petite lionne. Elle ne vit que deux garçons qui les regardaient en ricanant.

— Hein! elle a touché juste, cria celui qui avait fait le coup. Comment va la bosse, ma belle petite?

— Vous êtes des méchants, cria Madeleine en s'avançant vers eux, des méchants et des lâches! Dieu vous punira.

— Oh ! oh ! en voilà une qui n'a pas mis sa langue dans sa poche, dit un des garçons en lui faisant un salut moqueur et une affreuse grimace.

Mais Madeleine n'était pas une petite fille à se laisser intimider.

— Oui, vous êtes méchants, reprit-elle, vous êtes forts et elle est petite et malade, et vous n'avez pas pitié d'elle ! Dieu vous punira, j'en suis sûre.

Le petit mauvais sujet allait lui lancer une boule de neige en plein visage quand son compagnon le retint.

— Allons-nous-en, dit-il en l'entraînant hors de la cour.

— Vas-tu devenir un cafard, toi ? lui dit l'autre. Est-ce que tu écoutes cette petite mijaurée ?

— Elle a raison, Valentin. Nous sommes lâches de faire du mal à la petite bossue. Elle ne peut pas se défendre.

— Bah ! quel mal ça lui fait-il ? Nous lui

faisons un peu peur, comme aux pierrots qui viennent picorer dans la cour. Voilà tout.

— Les petits oiseaux au moins ont des ailes pour s'envoler, et puis ça ne les fait pas souffrir comme elle. J'ai vu qu'elle avait des larmes dans les yeux.

— Elle est une poule mouillée et toi un imbécile. Va te cacher dans les jupons de ta mère et demander pardon parce que tu n'as pas été bien sage. Tu ne seras jamais qu'une fille.

Pendant que le pauvre Maurice courbait la tête sous ce trait cruel, Madeleine revenait auprès de son amie.

— Tu vois bien, lui disait-elle, qu'il ne faut pas avoir peur d'eux. Veux-tu que je monte avec toi?

— Oh! non; je n'ai plus peur maintenant. Va vite chez toi, ta mère sera inquiète.

— Eh bien, adieu, Lydie, à demain.

Non, ce ne devait pas être *à demain*. Pendant plusieurs jours, Lydie resta couchée dans

son petit lit, en proie à la fièvre, à l'insomnie, se tournant en tous sens, sans pouvoir trouver de repos et poursuivie de cauchemars qui harassaient son pauvre cerveau.

Le matin, en allant à son travail, sa mère jetait sur elle la vieille couverture qui couvrait son propre lit; elle posait sur une chaise à côté d'elle un pot de tisane et un morceau de pain qu'elle retrouvait entier le soir. C'étaient là tous les soins que recevait la pauvre enfant. Le samedi, cinquième jour de la maladie, une voisine l'ayant aperçue par la porte entr'ouverte, lui apporta une tasse de bouillon chaud pendant l'absence de sa mère et resta un moment près d'elle. C'était Madame Richard, l'une des innombrables locataires de la grande maison, qui habitait avec son fils unique une chambre au-dessus.

— Qu'est-ce qui t'a rendue si malade, ma pauvre petite? demanda-t-elle.

Lydie lui raconta comment ses vêtements avaient été mouillés, puis gelés par le froid,

et qu'elle n'avait pas pu en changer, n'en ayant pas d'autres.

— Comment avais-tu pu te mouiller ainsi? il n'a pas fait de pluie.

— C'étaient les garçons, dit Lydie.

— Quels garçons?

— Les garçons de la cour?

— Sais-tu leurs noms?

— Non, j'ai seulement entendu qu'il y en a un qui s'appelle Maurice.

— Ah! j'en étais sûre, dit la voisine d'une voix si triste que Lydie la regarda avec surprise.

Mais elle n'ajouta rien et s'éloigna après avoir bien recouvert l'enfant et lui avoir donné un baiser.

Etait-ce le bouillon? était-ce le baiser?... Lydie s'endormit d'un paisible sommeil et se réveilla au bout de quelques heures toute autre, c'est-à-dire, lui sembla-t-il, presque aussi bien qu'elle l'était jamais. Sa mère était rentrée et faisait cuire la soupe.

— Maman, dit la petite, je suis guérie.

— Tant mieux, répondit la mère brusquement.

— J'irai demain à l'école du dimanche.

— S'il ne fait pas trop froid, ça ne te fera pas de mal.

Et le lendemain, Lydie, encore toute faible et tremblante, maigrie et pâlie par ces cinq jours de fièvre à en avoir l'air d'un petit spectre, quitta sa paillasse, mit son vieux corsage de laine troué, sa robe d'indienne, son grand capuchon et partit pour son paradis, non sans être obligée de s'arrêter souvent et de s'appuyer au mur pour reprendre la force de marcher.

VII

PAS A PAS DANS LE MAUVAIS CHEMIN

Madame Richard, la voisine qui avait apporté à Lydie une tasse de bouillon, était remontée dans sa chambre le cœur bien triste. Elle n'avait plus au monde qu'un fils, un garçon de douze ans qui aurait dû être la joie et la consolation de sa pauvre mère, mais qui au contraire était son grand souci. Ce n'était pas que Maurice fût précisément méchant, mais il était si faible, si accessible à toutes les tentations, qu'il suffisait qu'il rencontrât en allant à l'école un mauvais camarade pour qu'il se laissât entraîner à passer toute sa journée en jeux et en fainéantise. A douze ans il ne savait pas encore bien lire parce qu'il n'avait jamais voulu se donner la moin-

dre peine. Ce qui chagrinait le plus sa mère, c'est qu'il mentait quelquefois pour cacher ou pour excuser ses fautes. Souvent il prétendait avoir été à l'école quand il avait vagabondé tout le jour, et elle-même ne pouvait jamais compter sur ce qu'il lui disait. Est-il un plus grand chagrin pour une mère que de ne pouvoir mettre aucune confiance dans son enfant?

Depuis quelque temps, Maurice était tombé sous l'influence d'un jeune garçon un peu plus âgé que lui qui habitait la même maison. Valentin ne recevait chez ses parents que de mauvais exemples et il en profitait amplement. Il passait toute sa vie à courir les rues, à jouer de méchants tours, à se faire craindre et détester de tous les voisins, surtout de ceux qui avaient des enfants. C'était lui qui avait monté cette persécution dont la pauvre petite Lydie était l'objet depuis qu'il habitait la maison. Il était lui-même sans pitié pour tout ce qui était faible et chétif, et il raillait impitoyablement ceux de ses cama-

rades qui montraient quelque sentiment naturel, comme par exemple la crainte d'affliger quelqu'un ou de faire du mal à une créature quelconque. Valentin était l'ennemi juré des chats, des chiens, des moineaux et des petits enfants du voisinage.

Il s'attaquait à tout ce qui était petit, faible et ne pouvait se défendre; aussi Lydie, infirme, chétive et si peu protégée, ne pouvait manquer d'être sa victime.

Voilà quel était le garçon qui était devenu l'intime associé et le compagnon habituel de Maurice, le fils d'une pauvre veuve. Ils n'étaient pas *amis*, car lorsqu'on s'associe pour faire le mal on peut être camarades, mais non pas amis.

Pendant que Lydie annonçait à sa mère qu'elle était guérie et qu'elle irait à l'école du dimanche, une petite scène avait lieu entre la mère et le fils dans la chambre qu'ils occupaient au-dessus. Maurice était rentré tard et avait, comme il le faisait souvent, mangé sa

soupe d'un air mécontent et sans regarder sa mère qui cousait près de lui.

— Maurice, lui dit tout à coup Madame Richard, tu as causé un malheur.

Maurice releva la tête et regarda sa mère d'un air un peu inquiet.

— J'ai vu aujourd'hui la petite de la voisine d'en bas. Elle est bien malade et c'est toi qui en es cause, en partie au moins.

— Ah ! c'est la petite Mayeux...

— Vous lui avez jeté de l'eau, tes camarades et toi, l'autre jour par ce grand froid ; elle n'a pas pu changer de vêtements et maintenant elle est au lit avec la fièvre.

— Bah ! elle n'en mourra pas, répondit Maurice d'un air revêche.

— Comment peux-tu te plaire à tourmenter cette pauvre petite créature ?

Il ne répondit pas.

— Ah ! mon enfant, tu ne sais pas quelle peine cela me fait de te voir si méchant ! Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— J'ai été à l'école.

— Est-ce vrai, Maurice ?

— Pourquoi n'y aurais-je pas été?

— Tu sais que tu m'as trompée bien des fois. Regarde-moi en face. Est-ce vrai?

Maurice se détourna et répondit de sa voix la plus rude :

— Je te dis que j'ai été à l'école.

Sa mère soupira. Elle ne le croyait pas.

— Nous pourrions être si heureux ensemble si tu voulais te bien conduire et être un bon fils pour moi.

— Je vais me coucher, dit Maurice se levant et s'étirant de tout son pouvoir. J'ai sommeil. Bonsoir.

Et il n'embrassa pas sa pauvre mère, qui avait des larmes dans les yeux.

Il n'était pas tranquille, cependant, et le sommeil ne vint pas tout de suite, car son cœur n'était pas encore entièrement endurci ; mais son camarade Valentin l'avait mis en garde contre les larmes de sa mère, en lui disant

que les femmes pleuraient toujours et qu'il ne fallait pas y faire attention si l'on voulait être un homme.

Et ce petit garçon de douze ans croyait être un homme en n'écoutant pas sa mère et en la faisant pleurer.

Comme il craignait qu'elle ne renouvelât la conversation, il faisait semblant de dormir, mais cela n'empêchait pas qu'il fût attentif à tous ses mouvements. Elle veilla bien des heures auprès de la petite lampe, cousant d'une main fiévreuse et de temps en temps essuyant une larme qui voulait couler malgré ses efforts pour la retenir. Le feu était éteint depuis longtemps et il faisait bien froid ; cependant les doigts agiles de la travailleuse ne se laissaient pas engourdir et l'aiguille allait, allait toujours.

Quelles étaient les pensées qui l'occupaient pendant qu'elle cousait ainsi sans relâche dans la chambre froide, entre la petite lampe fumeuse et l'enfant qu'elle croyait endormi et

qui la regardait à la dérobée? C'étaient des pensées tristes, Maurice le savait bien. Ne la voyait-il pas jour après jour s'user à ce travail opiniâtre, dans cette chambre sombre, sans que jamais une caresse ou une parole tendre vinssent lui alléger son fardeau? Quelle vie était la sienne? travail et privations, c'était tout; il n'y avait pas un rayon de joie. Maurice n'y avait jamais beaucoup réfléchi, mais à ce moment il comprit la peine qu'il faisait à sa mère et la joie qu'il pourrait lui donner si seulement il voulait lui obéir et lui montrer un peu d'affection.

Quand onze heures sonnèrent elle se leva, plia son ouvrage et, après avoir fait quelques petits arrangements dans la chambre, elle éteignit la lampe pour se déshabiller dans l'obscurité. Maurice l'entendit se mettre à genoux près de son lit et alors, le croyant profondément endormi, elle donna un libre cours à ses sanglots. Il n'entendait pas de paroles mais il savait bien qu'elle priait pour lui.

Oh! si seulement à ce moment-là il avait écouté la voix qui lui disait : Lève-toi, mets-toi à genoux à côté de ta mère, prie-la de te pardonner et de demander à Dieu avec toi qu'il te rende meilleur! Mais non, l'orgueil parla plus haut que la conscience. Maurice se tut, et sa mère se coucha sans qu'un mot de lui fût venu lui rendre le courage et l'espoir.

Quand il se réveilla le dimanche matin, sa mère était levée depuis longtemps; elle s'approcha de son lit et lui dit tendrement, mais avec tristesse.

— Maurice, n'as-tu rien à me dire?

— Non. Qu'est-ce que j'aurais à te dire?

Il parlait d'un ton sec et ennuyé. Sa mère se détourna le cœur serré. Elle avait espéré que Dieu exaucerait son ardente prière et lui ferait trouver le chemin du cœur de son enfant, de son fils unique qui était tout ce qu'elle possédait au monde, mais cette prière n'avait pas été entendue.

Maurice se leva tard et s'habilla lentement dans un morne silence. Il était irrité et mécontent sans savoir au juste pourquoi; sans doute parce qu'il avait résisté à un bon mouvement et fait ainsi un pas de plus dans le mauvais chemin. Il savait bien que le dimanche sa mère aimait que tout fût prêt de bonne heure; mais il semblait prendre à tâche ce jour-là de la retarder et de l'empêcher de rétablir l'ordre dans le petit intérieur.

— Je ne puis pas mettre ces souliers, dit-il en jetant avec humeur loin de lui une paire de chaussures que sa mère avait soigneusement nettoyées, mais dont les semelles ne tenaient plus que par un bout et qui faisaient peine à voir par la manière dont les pièces et les déchirures s'y multipliaient à l'envi. Il m'en faut d'autres!

— Tu sais, mon enfant, que je ne puis en acheter en ce moment. Dès que j'aurai pu mettre de côté l'argent nécessaire tu en auras.

— A Pâques ou à la Trinité, je pense, dit Maurice d'un air de dédain.

Sa mère ne répondit pas ; ce mot lui avait fait trop de mal. Elle lui servit sans rien dire son assiette de soupe sur un coin de table ; c'était une soupe au pain, bien chaude et nourrissante, le meilleur déjeuner qu'on pût avoir par une froide matinée d'hiver. Maurice la trouvait bonne et l'aurait volontiers mangée jusqu'à la dernière cuillerée ; mais le mauvais esprit qui l'animait l'emporta même sur son appétit ; il voulait coûte que coûte faire de la peine à sa mère. Il repoussa donc son assiette.

— Ne manges-tu pas ta soupe? demanda-t-elle.

— Non. Elle m'ennuie, cette soupe; c'est toujours la même. Pourquoi n'avons-nous pas du café?

— Tu sais qu'il est trop cher.

— Ah bah! tout le monde en a. C'est pour me contrarier que tu fais de la soupe.

— Maurice, tu oublies que je suis seule

pour suffire à tout et que je suis moins forte qu'autrefois.

Il ne répondit pas et la mère continua :

— Oh! mon pauvre enfant, si tu voulais m'écouter et te donner de la peine pour apprendre à lire et à écrire!... Tu es grand et fort; l'année prochaine tu entrerais en apprentissage et tu pourrais bientôt m'aider. Pense comme tu serais heureux quand tu m'apporterais l'argent que tu aurais gagné toi-même, et comme alors tout deviendrait facile.

Maurice balançait ses pieds sans répondre et tenait sa tête baissée pour ne pas rencontrer le regard de sa mère. Quelque chose lui disait qu'il serait en effet bien heureux de gagner de l'argent et de le lui donner, mais pour rien au monde il n'aurait voulu lui faire le plaisir d'en convenir. Il ne voulait pas la regarder non plus, car il sentait que peut-être il lui serait plus difficile de résister au muet appel de ses yeux qu'à ses paroles. Il se leva pour quitter la chambre.

— Ne vas-tu pas à l'école du dimanche? demanda Madame Richard.

— Non, répondit-il en avançant un pied, puis l'autre. Je ne veux pas y aller avec ces souliers-là. Ça prend l'eau comme une éponge.

— Mais tu vas bien courir dans la neige.

Maurice ne répondit pas, et ferma la porte sur lui avec un bruit qui fit tressaillir tous les voisins dans leurs chambres.

Madame Richard, restée seule, pleura longtemps. Elle se sentait si faible, si seule, et l'égoïsme de son enfant lui faisait tant de mal! Que n'avait-elle pas fait pour lui! Que de nuits sans sommeil, que de journées de travail fiévreux! Que de retranchements sur son strict nécessaire, à elle, pour donner à l'enfant un plaisir de plus! Hélas! elle le savait bien, elle l'avait gâté, et maintenant, elle recueillait les fruits amers de sa faiblesse.

Maurice descendit dans la cour, rendez-

vous ordinaire de ses camarades. La neige tombée la veille avait été balayée et formait un amas grisâtre dans un coin. Les moineaux affamés sautillaient jusque sur le seuil de la porte, dans l'espoir d'y trouver quelques miettes de pain; le soleil brillait, mais sans réchauffer, et les branches les plus déliées d'un arbre dont le sommet dépouillé apparaissait derrière un haut mur, se dessinaient avec une netteté parfaite contre le ciel, d'un bleu froid.

Maurice regarda les rangées d'innombrables fenêtres qui donnaient sur la cour. Tout était bien clos, personne ne songeait à mettre le nez dehors; on n'entendait ni cris ni éclats de rire; on eût dit que tous les habitants de la grande maison noire se livraient au repos du dimanche.

Cependant une petite figure, ensevelie dans un immense capuchon, parut sur le pas de la porte, et, toute frissonnante, s'y arrêta pour regarder les moineaux. Lydie avait un peu de

pain dans sa poche; elle le leur émietta, et les oisillons se mirent à voleter et à becqueter autour d'elle, tout ravis de ce festin inattendu. Elle les regardait, et cette vue la ranima un instant, car cela lui semblait bon de pouvoir faire plaisir, même à des moineaux. Maurice était debout contre le mur, tout près d'elle; mais elle ne le voyait pas.

— Pauvres petits, dit-elle en jetant ses dernières miettes, vous avez froid, vous aussi; l'hiver est dur, n'est-ce pas? Oh! quand viendra le soleil d'été qui réchauffe?

Et serrant sur sa poitrine un petit fichu bien mince que sa mère lui avait mis en guise de châle, elle descendit les deux marches du seuil et passa au milieu des oisillons, qui s'écartaient à peine devant ses petits pieds.

— Hé! dis donc, petite Mayeux, où vas-tu comme ça? lui cria Maurice, qui se montra brusquement.

La petite tressaillit en le reconnaissant

pour un de ses persécuteurs, et voulut hâter le pas; mais il lui barra le passage.

— Où vas-tu? répéta-t-il.

— A l'école du dimanche.

— Ce n'est donc pas vrai que tu es malade?

— Je l'ai été.

La figure de Maurice s'adoucit un peu en la regardant; il eut pitié d'elle en la voyant si faible et si pâle.

— Pourquoi vas-tu à l'école du dimanche? continua-t-il.

— Parce que j'aime beaucoup à y aller.

— Drôle de goût! Mais les filles sont si bêtes.

Les trois quarts sonnaient à l'horloge voisine.

— Je vais être en retard, dit Lydie, c'est à dix heures.

Elle allait se mettre en route aussi vite que le lui permettaient ses jambes tremblantes, quand un pénible accès de toux et

d'oppression la força de s'arrêter encore.

— Est-ce que tu tousses toujours ainsi? demanda Maurice.

— Non, pas autant, mais j'ai un mauvais rhume.

— Qu'est-ce qui te l'a donné?

Elle ne répondit pas.

— Ne peux-tu pas dire ce que tu penses, petite stupide? cria Maurice en lui prenant le bras. C'est nous qui te l'avons donné en te jetant de l'eau l'autre jour. Est-ce vrai, dis?

— Oui.

— Eh bien! tu me détestes, n'est-ce pas?

— Oh! non, répondit Lydie en levant sur lui des yeux pleins de douceur. Mais laissez-moi aller, ou je serai trop tard.

Il la lâcha avec un mouvement d'impatience, puis, lui courant après, il lui dit très-vite, et comme honteux de ce qu'il faisait :

— Je suis fâché de t'avoir fait du mal. Veux-tu me pardonner, petite Mayeux?

— Oui, répondit-elle en souriant, mais je m'appelle Lydie.

— Eh bien, adieu, Lydie.

Il la regarda s'éloigner et revint sur ses pas, décidé, oui, tout à fait décidé à remonter auprès de sa mère, à lui demander pardon de ses mauvaises paroles et à aller à l'école du dimanche, puisqu'il en était encore temps. La figure de Lydie, si souffrante et si douce, avait parlé à son cœur mieux qu'aucune parole qu'il eût encore entendue.

Comme il allait rentrer et obéir à ce bon mouvement, une fenêtre s'ouvrit, et la tête encore ébouriffée de Valentin y parut.

— Attends-moi, criait-il, je vais descendre, et nous sortirons ensemble.

— Non, je ne veux pas sortir aujourd'hui, répondit Maurice d'une voix déjà hésitante. Il avait peur que Valentin n'eût épié sa conversation avec Lydie, et ne se moquât de lui.

— Comment, non?... Tu es fou, je crois.

Est-ce que ce n'est pas dimanche, aujourd'hui? Nous allons nous amuser.

— Non, je vais rentrer chez nous.

— Avec ça que c'est amusant, d'être chez vous, comme tu dis. Est-ce que tu vas passer ton dimanche à dire des patenôtres avec ta mère? Bien du plaisir!

Et il referma la fenêtre.

Comme Maurice montait lentement l'escalier, partagé entre sa bonne résolution récente et la crainte d'encourir le déplaisir et les railleries de Valentin, la porte du logement qu'habitait celui-ci s'entr'ouvrit, et une main le tira dedans.

— Es-tu stupide! lui dit son camarade, avec tes idées de rester chez toi!... Nous allons nous amuser comme des rois, aujourd'hui. Regarde!...

Et il montra dans sa main ouverte plusieurs gros sous, dont la vue éblouit Maurice.

— Où as-tu pris cela? demanda celui-ci.

— C'est mon père qui me les a donnés.

Demandes-en à ta mère, toi. Nous mettrons tout ensemble pour rigoler.

— Oh ! ma mère... elle ne voudra pas m'en donner.

— Bah ! il faudra bien qu'elle le veuille. Crois-tu que le vieux ne s'est pas fait tirer l'oreille ? Va vite, et dis-lui que c'est moi qui le veux.

Madame Richard vit donc rentrer Maurice, et entendit des paroles bien différentes de celles qu'il lui aurait adressées s'il n'avait pas eu le malheur de rencontrer son camarade, — ne devrions-nous pas plutôt dire son ennemi ?

— Donne-moi quelques sous, dit-il sans oser la regarder.

— Je ne puis rien te donner, mon enfant. La semaine de travail a été mauvaise, et tu sais bien qu'il faut t'acheter des souliers.

— Etes-vous là, Madame Richard ? cria une voisine de la chambre à côté. Seriez-vous assez bonne pour venir m'aider un instant ?

— J'y vais, répondit la mère de Maurice.

Et, se tournant vers lui, elle ajouta rapidement :

— Cela m'est impossible; tu ne devrais même pas me le demander.

Elle le mit doucement hors de la chambre, et le regarda descendre l'escalier, puis elle se rendit auprès de sa voisine. Maurice, désappointé, pensait qu'il allait avoir à affronter les reproches et les moqueries de Valentin, quand il se souvint tout à coup qu'il avait aperçu sur la table, à côté de la clef de sa mère, une pièce de dix sous, et que la porte était restée entr'ouverte. Remonter à pas de loup, rentrer sans bruit, prendre la petite pièce et la glisser dans sa poche, ce fut l'affaire d'un instant. Il la montra en triomphe à son camarade, qui ouvrit de grands yeux, et tous les deux sortirent à la hâte de la maison. Quand Madame Richard s'aperçut que sa pièce de dix sous n'était plus là, il y avait longtemps que tous deux avaient disparu.

VIII

QUESTIONS ET RÉPONSES

— Oh! que je suis contente! dit Madeleine en rencontrant Lydie dans la rue, pourquoi n'es-tu pas venue à l'école depuis si longtemps?

— J'ai été malade.

Certes sa petite figure amaigrie, ses yeux cernés, ses lèvres desséchées par la fièvre auraient pu répondre pour elle, mais les enfants sont rarement observateurs.

— Je voulais aller te voir aujourd'hui, continua Madeleine, maman m'avait promis de venir avec moi. Mais puisque tu es sortie tu viendras chez nous, n'est-ce pas?

— Comme tu es pâle, Lydie, dit Mademoiselle Hélène à l'enfant ; es-tu malade?

Lydie voulut répondre, mais ses lèvres tremblèrent et elle ne put articuler un mot.

— Elle a été bien malade, dit Madeleine toujours prompte à parler, mais elle est guérie maintenant.

— Guérie! répéta Mademoiselle Hélène d'un ton de compassion, elle n'en a pas l'air.

Et elle pensa que pour la pauvre enfant il n'y aurait qu'une guérison possible, qui ne tarderait peut-être pas à venir.

Pendant une partie de la leçon elle s'occupa tout particulièrement d'elle et lui adressa des questions de la voix la plus encourageante, mais Lydie n'osait ni répondre librement, ni témoigner d'aucune manière l'affection qui remplissait son cœur.

Alors, la croyant plus que jamais stupide et froide, Mademoiselle Hélène se tourna vers celles de ses petites élèves qui semblaient mieux répondre à ses soins.

— Mademoiselle, dit tout à coup Madeleine, Lydie voudrait savoir si elle aura en-

core ses vilains habits quand elle sera au ciel.

A ces mots tous les regards se tournèrent vers la pauvre Lydie. Dans sa confusion elle baissa brusquement la tête, et son grand capuchon retomba sur sa figure qu'il cacha tout entière. Un rire général éclata. Mademoiselle Hélène l'aida à remettre à la raison son incommode coiffure.

— Pourquoi voudrais-tu savoir cela? lui demanda-t-elle.

— Elle dit, répondit Madeleine pour son amie, qu'elle ne voudrait pas être si laide et si mal habillée au ciel comme elle l'est maintenant, parce qu'alors ils ne pourraient pas l'aimer.

— Qui ils?...

— Mais ceux qui y sont, répondit Madeleine un peu embarrassée.

Les enfants continuaient à rire et à se moquer de leur pauvre petite compagne. Mademoiselle Hélène les regarda sévèrement.

— Croyez-vous, dit-elle, que le Seigneur

Jésus, quand il était sur la terre, aimait moins que les autres ceux qui étaient pauvres, infirmes et mal vêtus? Au contraire, il vivait au milieu d'eux, il les aimait mieux mille fois que les riches orgueilleux et contents d'eux-mêmes. Et maintenant il aime encore tout particulièrement ceux qui souffrent. N'es-tu pas de ceux-là, toi, ma petite Lydie?

Lydie répondit oui bien bas.

— Je ne puis pas vous parler du ciel comme si je l'avais vu, mais je sais que tout y sera lumière, beauté, harmonie et pureté. Ainsi rien de laid ni de souillé n'y trouvera place. Voulez-vous que je tâche de vous donner une idée du ciel, mes enfants? une idée bien imparfaite mais qui au moins ne peut être fausse. Quand êtes-vous le plus heureuses, dites-le-moi?

Une demi-douzaine de petites voix répondirent :

— Quand je vais me promener...

— Quand je mets ma robe neuve...

— Quand on me donne un beau cadeau...

— Quand je m'amuse bien..

Plus instruite déjà du vrai sens du mot bonheur, une autre dit :

— C'est quand je suis bien sage.

Lydie répondit tout bas, si bas, que sauf Madeleine, personne ne dut l'entendre :

— C'est quand je suis à l'école du dimanche.

Et Madeleine :

— C'est quand maman m'embrasse et me dit qu'elle est contente de moi.

— Il y a du vrai dans tout cela, reprit Hélène ; Madeleine est celle de toutes qui a le mieux répondu. Voulez-vous que je vous dise quand je crois, moi, que vous êtes le plus heureuses ? C'est quand vous avez le cœur plein d'amour pour les autres et que vous sentez que les autres vous aiment aussi. Eh bien, dans le ciel nous serons bien heureux, car nous aimerons de tout notre cœur et nous serons aimés comme nous ne pouvons jamais l'être sur la terre.

La figure de Lydie se colora un instant en entendant ces paroles, ses yeux brillèrent, et Mademoiselle Hélène se demanda avec surprise si cette petite qui ne disait rien n'était peut-être pas la seule qui la comprît.

— Eh bien, reprit-elle en la regardant comme si elle s'adressait à elle, nous pouvons déjà aimer sur la terre s'il ne dépend pas toujours de nous d'être aimés, et, vous le voyez, aimer c'est la moitié du ciel.

Cet enseignement était un peu trop élevé pour son jeune auditoire. Hélène le sentait et elle s'arrêta pour revenir à des idées plus simples, mais quelqu'un au moins l'avait comprise et le petit cœur malade et triste de Lydie était rempli de joie,

Aimer c'est la moitié du ciel!... Oh! elle pouvait aimer au moins. Elle pouvait aimer sa mère, et Mademoiselle Hélène, et Madeleine, et sa maîtresse, et toutes ses petites compagnes, Henriette inclusivement. Elle pouvait même aimer les méchants garçons

qui lui faisaient tant de mal et lui causaient de si terribles frayeurs. Oui, elle pouvait aimer beaucoup, mais pourquoi ne pouvait-elle pas le dire et le montrer? Ce serait si bon d'être aimée aussi. Involontairement elle se serra contre Madeleine, la seule qui lui eût jamais dit des paroles de tendresse.

Comme on allait sortir de l'école Hélène s'assit sur un banc et, attirant Lydie, elle la regarda un moment. Quelle chétive petite figure, quelle pâleur, quelles joues creuses, quelle tristesse aussi sur tous ces traits qui n'avaient rien du caractère de l'enfance! Comme on voyait bien que cette courte vie avait été une succession de jours sans soleil!

Hélène avait le cœur serré, mais en regardant au fond de ces yeux clairs et doux fixés sur les siens, elle ne put s'empêcher de se dire :

— « Le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

Ah! s'il n'y avait pas une autre vie, une

vie où s'épanouiront en pleine lumière ces pauvres plantes pour qui la terre n'a ni soleil ni rosée, ce serait trop cruel de les voir naître pour se flétrir, sans donner et sans recevoir aucune joie.

Hélène resta un moment absorbée dans cette pensée, puis elle se baissa et embrassa Lydie en lui disant :

— Sois tranquille, ma petite Lydie, dans le ciel on aime et on est aimé.

IX

LA PREMIÈRE LECTURE

Madame Dubois avait quitté sa chambre et était venue s'établir, avec son lit et son grand fauteuil, dans celle de Madame Jacques. Chacun dans la maison avait fait preuve de bonne volonté pour l'aider; un voisin avait transporté le lit, un autre avait acheté la commode et quelques meubles devenus inutiles et embarrassants. Le propriétaire lui-même s'était montré généreux et avait fait grâce à Madame Dubois de son terme commencé. Cependant bien des gens blâmaient Madame Jacques d'avoir pris un pareil fardeau; on la trouvait imprudente, on disait qu'elle ferait bien mieux de laisser aller la vieille dame dans quelque maison de charité où elle ne serait à charge à per-

sonne. Mais Madame Jacques croyait avoir fait son devoir en épargnant à sa vieille amie un sort qu'elle redoutait, et répondait que si le pain venait à leur manquer, il serait toujours temps de prendre un parti.

Elle redoublait d'ardeur au travail, et Madame Dubois pouvait encore lui rendre quelques petits services qui économisaient son temps. Cependant la vue de cette dernière déclinait chaque jour, et l'on voyait approcher rapidement le moment où elle ne pourrait plus rien faire qu'à tâtons. Enfin, pour comble de malheur, une attaque de paralysie vint lui ôter l'usage d'une partie de ses membres et la cloua sur son lit, elle si active et si remuante. Ce fut une grande épreuve pour la petite famille. Le caractère de Madame Dubois s'altéra, et il fallait une patience extrême pour supporter ses exigences et son agitation continuelle; mais Madame Jacques savait que les longues heures d'oisiveté et la dépendance absolue sont une lourde croix pour une per-

sonne accoutumée à se suffire, et elle pardonnait des impatiences et de petites injustices qu'elle mettait sur le compte du chagrin et de l'ennui.

Le moment où Madeleine revenait de l'école était le plus heureux de la journée. On lui faisait tout raconter, on s'égayait des petites aventures qu'elle avait eues, on s'intéressait à tout ce qui se passait, soit dans la classe, soit dans la rue. Madame Jacques faisait aussi des questions sur les leçons et les progrès de sa fille, mais alors Madame Dubois se taisait ; elle n'avait jamais été pour toute cette science inutile, et elle montrait sa désapprobation par un silence obstiné.

Il y avait déjà quelques mois que Madeleine allait à l'école. On était au fort de l'hiver, la saison était rigoureuse et le pain bien cher. Il fallait pour vivre tant de choses qui en été ne sont pas nécessaires, du charbon, de l'huile pour la lampe ; et en outre l'édredon qui avait été mis au mont-de-piété pour acheter une

paire de chaussures à Madeleine à son entrée à l'école, faisait grand vide maintenant sur le lit que recouvrait à peine une vieille couverture. Madame Jacques était triste et inquiète. Il avait fallu retrancher bien des choses qu'elle croyait nécessaires jusqu'à ce moment d'extrême misère. Madame Dubois seule avait encore quelques douceurs : la mère et la fille ne mangeaient plus guère que du pain et des haricots.

Madame Dubois se plaignait souvent : c'était son pain qui était trop dur, ou bien encore elle avait froid parce qu'on ne chauffait pas assez. Puis elle demandait sans cesse de petits services dont elle aurait pu se passer et qui dévoraient encore une partie du temps précieux de la pauvre jeune femme.

C'était bien difficile de ne rien dire et de tout supporter avec douceur, mais Madame Jacques avait acquis une bonne dose de patience et d'abnégation dans sa vie de privations et de travail incessant. Elle demandait

seulement à Dieu de ne pas perdre courage et elle pleurait souvent la nuit, en pensant qu'elle ne pouvait plus empêcher son enfant de souffrir de la misère. Mais quand le matin revenait, que Madeleine s'éveillait joyeuse et qu'elle la voyait toujours bien portante et rose en dépit de la mauvaise nourriture, elle se remettait le cœur plein de reconnaissance au travail de la journée.

Un matin, cependant, elle se sentit presque écrasée sous son fardeau. Le gain de la semaine s'était fondu comme par enchantement; il y avait eu de l'arriéré, et l'arriéré c'est la perdition d'un pauvre ménage. Madame Dubois avait été la veille de plus méchante humeur que de coutume; elle s'était plainte de tout et Madame Jacques avait pleuré une partie de la nuit. L'avait-elle entendue? Quand elle lui demanda si elle avait bien dormi, la vieille dame lui répondit d'un ton irrité qu'elle devait bien savoir que non.

Lorsque Madeleine partit pour l'école, Ma-

dame Dubois entendit que sa mère lui disait sur le palier :

— Je ne puis pas te donner les deux sous pour avoir ton assiette de soupe chaude, ma pauvre chérie.

Et elle l'embrassa.

La journée s'écoula tristement sans que les deux femmes échangeassent d'autres paroles que celles qui étaient strictement nécessaires. A midi, Madame Dubois refusa toute nourriture. C'était la première fois.

Le jour commençait à baisser, la nuit venait si vite : il fallait allumer la lampe pour continuer à coudre, et la burette d'huile était presque vide, hélas !

Madame Jacques resta les mains croisées sur ses genoux, regardant le coin de ciel qu'envahissait l'ombre. Elle ne priait pas, elle ne pensait pas même. Est-ce que le courage allait manquer à son cœur vaillant comme l'huile allait manquer à sa lampe ?

On entendit alors le pas léger de Madeleine

dans l'escalier. Sa mère, si joyeuse d'ordinaire de la voir revenir, resta dans son morne accablement. Madeleine entra et avec elle une bouffée d'air glacé.

— Ferme donc la porte, petite, dit Madame Dubois d'une voix aigre.

— Laissez-lui au moins le temps d'entrer, répliqua la mère, moins patiente pour sa fille que pour elle-même.

Madeleine ôta son capuchon, qui laissa voir en tombant une figure si rose et si animée qu'elle semblait apporter avec elle la lumière et la chaleur.

— Maman, allume vite la lampe.

— Pourquoi, ma chérie?

— Allume-la, je t'en prie.

Et pendant que sa mère le faisait sans plus de résistance, elle prit dans son petit sac d'école un livre et le posa tout ouvert sur la table.

— Maman, reprit-elle d'une voix émue, je sais lire... Madame m'a permis de te le dire

aujourd'hui. Elle dit que c'est moi qui ai appris le plus vite de toute la classe. Est-ce que tu n'es pas contente, maman?

— Oui, ma chérie, très-contente. Mais n'as-tu pas bien faim, Madeleine?

— Ah! tu sais lire, interrompit Madame Dubois d'une voix rude. Eh bien! et après? Est-ce que ça te fait chaud de savoir lire? est-ce que ça te nourrit? Il vaudrait mieux apprendre à travailler de tes dix doigts pour faire comme ta mère, et comme moi j'ai fait toute ma vie jusqu'à ce que je sois devenue une charge pour ceux qui ne me doivent rien. Ce n'est pas de savoir lire qui m'aurait été bien utile.

Madeleine avait les yeux pleins de larmes. Sa mère l'embrassa en répétant sa question:

— N'as-tu pas bien faim, ma chérie?

— Non, non, maman : j'ai eu une bonne assiette de soupe.

La figure de Madame Jacques s'éclaircit.

— Eh bien, montre-moi comment tu lis. Et elle reprit son ouvrage abandonné.

La petite lut lentement, mais distinctement et d'un ton naturel, quelques versets de l'Evangile. Elle s'arrêta après ces mots : « Car votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses. »

— Qui a dit cela? demanda Madame Dubois, qui avait écouté malgré elle.

— C'est dans l'Evangile, répondit l'enfant. Madame m'en a donné un et elle m'a dit que maintenant je pourrais apprendre toute seule ma leçon pour le dimanche. Je vous ai lu les versets de notre leçon, mais je puis lire aussi tous les autres. Et Mademoiselle Hélène m'a promis de me donner un beau livre avec des images quand je saurais bien lire. Oh ! que je suis contente...

On ne pouvait rester tout à fait triste devant une telle joie. D'ailleurs les paroles lues par l'enfant avaient pénétré jusqu'au cœur de la mère et elle se sentait relevée et consolée.

La soupe au pain fut mise sur le feu et Madame Jacques reprit son travail tout en écoutant le babil de sa fillette et en y répondant. Madame Dubois ne disait rien, on la croyait endormie.

Pendant toute la nuit, Madame Jacques entendit la vieille dame se tourner et se retourner dans son lit comme une personne en grande angoisse de corps ou d'âme. Etait-elle malade ou seulement tourmentée de quelque souci? Le matin elle prétendit avoir dormi.

Quand Madeleine fut partie, Madame Jacques, qui avait retrouvé toutes les tristes pensées de la veille, s'entendit appeler.

— Venez ici, ma fille, disait la vieille dame.

Elle l'appelait ainsi dans les très-bons moments. Madame Jacques s'approcha du lit.

— Ecoutez-moi bien ; j'ai quelque chose d'important à vous dire. Prenez cette cassette noire qui est là sur la planche au-dessus de ma tête. C'est cela !... bien... Maintenant ouvrez-la puisque je ne puis pas le faire moi-même.

— Mais je n'ai pas la clef.

— Il n'y a pas de clef, c'est un ressort. Poussez un peu fort à droite, voilà tout. Y êtes-vous? Là, maintenant, qu'est-ce que vous voyez dedans?

Il y avait dans cette mystérieuse cassette beaucoup de choses étonnées de s'y trouver ensemble : quelques papiers jaunis, un ou deux bouts de ruban, des mèches de cheveux, un étui à lunettes, un vieux porte-monnaie, et enfin une paire de gants usés.

Madame Jacques nommait chaque chose à son tour.

— Ouvrez le porte-monnaie, dit Madame Dubois.

Il n'y avait rien dedans qu'une pièce de monnaie étrangère sans aucune valeur.

— Ha! ha!... dit la propriétaire de ces trésors, les voleurs seraient bien attrapés s'ils avaient cru que ma cassette renfermait une fortune.

Madame Jacques commençait à s'impa-

tienter un peu de ce caprice singulier qui lui faisait perdre tant de minutes de travail.

— Donnez-moi les gants, dit la vieille dame.

Ils étaient étrangement lourds, ces gants de filoselle soigneusement pliés et roulés ensemble en un très-petit volume. Elle les prit de sa main restée vivante, mais c'était la gauche et elle tremblait beaucoup.

— Tenez, dit-elle en les tendant à la jeune femme, regardez vous-même ce qu'il y a dedans.

Au profond étonnement de celle-ci, plusieurs pièces d'or roulèrent sur le lit quand elle déplia les gants.

— Eh bien ?... demanda Madame Dubois qui n'entendait aucune exclamation de surprise et de joie.

Madame Jacques les comptait. Il y en avait quinze.

— Trois cents francs !... dit-elle d'une voix altérée.

— Oui, c'est bien ça... Qu'en dites-vous, ma fille ?

— A qui est cet argent, Madame Dubois ?

— A qui si ce n'est à moi ?

Puis d'un ton un peu embarrassé :

— Il y a longtemps que je le garde comme une ressource en cas de détresse ; j'ai traversé bien des jours de misère sans avoir même la pensée d'y toucher. J'aurais voulu vous le laisser après ma mort pour vous dédommager un peu de toute la peine que vous avez pour moi, mais je crois qu'il vaut mieux vous les donner maintenant.

— Oh ! dit la jeune femme d'une voix toute tremblante, c'est Dieu qui vous a envoyé cette bonne pensée, car j'allais perdre courage.

— J'ai eu bien de la peine à me décider. Il m'a fallu me raisonner toute la nuit, mais ce matin j'ai été contente d'avoir pris ma résolution.

— Ecoutez, dit Madame Jacques, donnez-

moi vingt francs et remettons le reste dans la boîte ; cela suffira pour le moment.

— Non, non, prenez le tout et que je ne le voie plus jamais. Peut-être que je n'aurais plus le courage de le laisser aller s'il restait entre mes mains. Ce qui est fait est fait; il n'est plus à moi, il est à vous. Mais vous n'avez pas besoin de me dire quand vous l'emploierez, ça me ferait trop de mal.

Madame Jacques obéit, en se promettant toutefois de ne prendre que le strict nécessaire et d'agir comme si ce trésor ne lui appartenait pas. La certitude que ces pièces d'or étaient dans sa commode ne lui en donnait pas moins une grande sécurité et elle sentit son courage renaître. Au milieu du jour elle sortit pendant deux heures et revint toute rayonnante.

— J'ai une demande à vous faire, dit-elle à Madame Dubois : voulez-vous m'autoriser à acheter une machine à coudre avec l'argent que vous m'avez confié? On me promet au-

tant d'ouvrage que j'en pourrai faire. Nous n'aurons plus alors à craindre la misère.

Madame Dubois se défiait bien un peu de toutes ces inventions nouvelles; mais elle finit par se convaincre que même la somme de trois cents francs pouvait se dissiper, tandis qu'une machine à coudre serait toujours là. Au bout de peu de jours, la précieuse machine fut installée près de la fenêtre, dans la seule petite place qui pût encore lui être appropriée. Madame Jacques se mit gaiement au travail; il lui semblait déjà en avoir fini avec les peines et les soucis, et elle se voyait enseignant à Madeleine à travailler comme elle, et lui assurant ainsi un avenir. Madame Dubois revint peu à peu de ses préventions, et on l'entendit même dire que le bruit de la machine lui faisait une agréable société. Le sacrifice qu'elle avait fait l'avait réconciliée avec elle-même et rendue bienveillante pour les autres.

Peu à peu, Madeleine prit l'habitude d'ap-

prendre sa leçon, à haute voix, près du lit de l'aveugle. Celle-ci aimait à entendre dire et redire encore ces paroles simples et pénétrantes dont elle ne comprenait pas toujours le sens profond, mais qui peu à peu faisaient leur chemin et arrivaient jusqu'à son cœur. Elle devenait de jour en jour plus patiente, et ne savait pas bien elle-même comment il se faisait que ses maux et ses privations de toute nature lui semblaient moins difficiles à supporter. Les deux femmes attendaient chaque jour avec impatience l'heure où Madeleine revenait de l'école, l'une si lasse de son travail incessant, l'autre plus lasse encore de son oisiveté. Avec l'enfant, la vie, la joie rentraient au logis; la mère sentait sa main se raffermir et se remettait à sa tâche, comme si elle n'eût pas eu derrière elle de longues heures d'un travail opiniâtre. La pauvre infirme oubliait, elle, ses longues heures de silence et d'immobilité.

N'était-elle pas heureuse, cette petite Ma-

deleine, d'être la joie de deux pauvres femmes qui n'en avaient pas d'autre? Les enfants ne savent pas tout ce qu'ils peuvent pour répandre le bonheur autour d'eux rien qu'en étant gais, aimants et heureux eux-mêmes.

X

LA LETTRE

A l'école aussi Madeleine était heureuse. Elle était généralement aimée et elle aimait presque toutes ses compagnes, mais son affection pour Lydie était de beaucoup la plus vive et la plus tendre. Lydie à son tour aimait Madeleine de toute la force de son petit cœur triste et solitaire. Les deux enfants ne se quittaient pas. Aux heures de classe, Madeleine aidait Lydie à comprendre et Lydie, dont la lente intelligence retenait sûrement ce qu'elle avait une fois reçu, venait aussi quelquefois en aide à sa petite compagne, plus vive mais aussi plus oublieuse qu'elle. Partout ailleurs c'était Madeleine qui protégeait Lydie. Quand elles étaient ensemble on laissait tranquille la

pauvre petite, et si quelque raillerie parvenait jusqu'à elle, elle n'y faisait guère attention.

L'été allait revenir et à son approche les souffrances s'étaient adoucies. Lydie aussi semblait renaître avec les chauds rayons du soleil. La pauvre petite avait tant souffert du froid; rien qu'avoir chaud, c'était du bonheur.

Un jour Lydie pria Madeleine de rester dans la classe avec elle pendant la récréation de midi.

— Pourquoi? demanda celle-ci qui regardait avec regret le ciel bleu à travers les grandes fenêtres.

— Je veux écrire une lettre et tu m'aideras, n'est-ce pas ?

— Ecrire une lettre !... et à qui?

— A Mademoiselle Hélène.

— As-tu du papier?

— J'ai gardé une feuille de mon vieux cahier. Tiens, regarde, j'ai déjà essayé, mais c'est trop mal...

Elle sortit de sa poche un petit chiffon de papier sur lequel elle avait tracé quelques caractères informes. Madeleine le prit et essaya de lire, mais en vain.

— Tu vois!... dit tristement Lydie, qui avait espéré que son amie serait moins sévère qu'elle-même pour ce travail qui lui avait coûté tant de peine.

On pouvait déchiffrer ces mots : « Ma demoisel Elaine. » — Mais le reste était illisible.

— Eh bien, dit Madeleine d'un ton encourageant, nous allons la faire à nous deux, cette lettre. Qu'est-ce que tu veux lui dire?

— Rien... seulement que je l'aime.

— Alors ça ne sera pas long.

— Non, mais je veux la remercier aussi de tout ce qu'elle m'enseigne à l'école du dimanche. Et puis... Oh! je voudrais lui dire tout!

— Veux-tu que j'écrive? demanda Madeleine sans s'inquiéter de ce vaste programme.

— Non, je voudrais écrire moi-même.

— Alors, commence.

Lydie étendit sa feuille sur le pupitre, trempa sa plume dans l'encrier, et écrivit en caractères irréguliers, d'une main toute tremblante :

« Ma demoisel Elaine, je vous ème tan, vous aîte si bonne pour moi vous mavé parler de Gésus et du siel. »

Cela lui prit beaucoup de temps d'arriver jusque-là.

— Est-ce que ça peut aller, Madeleine ? demanda-t-elle à son amie qui s'amusait à dessiner sur son ardoise. Crois-tu qu'elle pourra lire ?

— Je crois que oui, répondit Madeleine en regardant.

Lydie continua un peu encouragée :

« Can je suis thrisse je panse à vous pars que vous aîte si bonne et si goli et can je ne pui pas dor mire je panse que vous mavé ambrasé un gour can je vous è doné les fleurs. Si vous voulié mambrasé encor une foi je serè si comptante.

« Lidie. »

Il y avait des taches nombreuses et les lignes suivaient des directions très-capricieuses. Madeleine conseilla une copie.

— Mais je n'ai plus de papier, objecta la petite.

— Tiens! je vais déchirer une feuille de mon cahier.

— Madame te grondera.

— Non. Elle ne me gronde pas souvent.

Cette copie fut encore une longue et pénible affaire, mais, enfin, Madeleine donna son approbation et la figure de Lydie s'éclaira de satisfaction et d'orgueil.

— Maintenant, dit Madeleine, comment allons-nous la lui envoyer? Faut-il la garder jusqu'à dimanche?

— Oh! non. Jamais je n'oserais la lui donner.

— Eh bien, mettons-la à la boîte. Il faut d'abord la plier et mettre l'adresse. Comme tu la plies maladroitement! Donne-la-moi.

— Mais je veux écrire l'adresse, dit Lydie.

Elle écrivit d'une écriture plus tremblée encore que celle de la lettre elle-même :

« Ma demoisel Elaine. »

— Voilà, dit-elle.

— Et la rue ? demanda Madeleine plus pratique que son amie.

— La rue ? et pour quoi faire ?

— Comment veux-tu qu'on sache où la porter ?

— Mais puisque nous la mettrons dans la boîte.

— Ah ! c'est vrai, dit Madeleine, sans être pourtant tout à fait convaincue. J'ai vu Madame écrire une lettre, reprit-elle d'un ton de doute, elle a demandé la rue et le numéro.

— Mais c'est que, moi, je ne les sais pas...

— Ni moi non plus. Et puis il faudrait encore un timbre.

— Pourquoi ? demanda Lydie.

— Maman a reçu une lettre qui n'avait pas de timbre ; il lui a fallu payer cinq sous. Elle

était très-ennuyée et elle a dit qu'on ne devait jamais envoyer de lettre sans mettre un timbre. Peut-être que Mademoiselle Hélène serait fâchée aussi.

— Oh!... dit Lydie d'un air d'effroi.

— Eh bien, sais-tu, gardons-la jusqu'à dimanche et nous la glisserons dans sa Bible. Elle la pose toujours sur le banc avant de commencer.

— Je veux bien, dit la petite un peu désappointée, car l'idée de mettre sa lettre dans la boîte lui avait souri d'une manière toute particulière, et elle était encore convaincue que par ce chemin mystérieux une lettre parvenait toujours à sa destination, n'eût-elle même pas d'adresse du tout. Mais tout valait mieux que de fâcher Mademoiselle Hélène. Elle se résigna donc en soupirant et serra la lettre avec le brouillon dans un coin de son tiroir.

Il y avait encore deux jours jusqu'au dimanche. C'était bien long.

Le lendemain, Madeleine arriva à l'école toute joyeuse.

— Tu ne sais pas ce que je t'apporte? glissa-t-elle dans l'oreille de Lydie.

— Non, dit celle-ci avec curiosité.

— Un timbre!... tu pourras mettre ta lettre à la boîte.

— Oh! que tu es gentille! répondit la petite émerveillée et pouvant à peine en croire ses oreilles. Qui te l'a donné?

— Une voisine qui avait reçu une lettre. Je le lui ai demandé.

Elle lui montra, soigneusement enveloppé dans un coin de son mouchoir, un timbre jaune portant la marque de la poste, mais cette marque n'embarrassait guère les deux petites filles qui le regardaient comme le plus précieux trésor du monde.

A peine la classe était-elle finie que Lydie tira la lettre du fond de son tiroir et elles commencèrent l'opération difficile d'y ajuster le timbre qui avait déjà fait son service.

A force de peine elles parvinrent à le faire tenir avec le peu de colle qui y restait encore, et, à la sortie de l'école, elles cherchèrent une boîte où elles pussent déposer la lettre, que Lydie tenait soigneusement serrée dans sa petite main toute tremblante d'émotion et de joie.

C'est un grand jour que celui où l'on écrit une lettre pour la première fois, mais c'est un plus grand jour encore quand on la met à la poste soi-même. La main de Lydie tremblait si fort quand elles eurent enfin trouvé une boîte qui leur parut digne de recevoir une lettre destinée à Mademoiselle Hélène, qu'elle ne put pas parvenir à l'y glisser. Madeleine la prit et la fit entrer dans l'étroite ouverture.

— Es-tu sûre qu'elle y est? demanda Lydie avec inquiétude.

— Très-sûre. Tu vois bien qu'elle n'est pas tombée.

— Quand l'aura-t-elle?

— Peut-être tout de suite.

— Crois-tu?

— Je ne sais pas, mais maman m'a dit que les lettres arrivent très-vite.

Elles continuèrent à marcher en silence.

— Retournes-tu chez toi? demanda Madeleine.

— Oui, répondit Lydie.

Et une ombre tomba sur sa figure éclairée un instant auparavant par la joie d'avoir fait partir sa lettre.

C'est que la veille encore son misérable intérieur avait été attristé par une scène de violence et qu'elle avait une répugnance inexprimable à y rentrer; mais il le fallait. Sa mère lui avait recommandé de ne s'arrêter nulle part parce qu'elle voulait laver sa robe pour le lendemain.

— Adieu! lui dit Madeleine toute souriante. Elle n'avait pas peur, elle, de rentrer à la maison.

Et Lydie se trouva seule au coin de la rue

où était sa sombre demeure; elle ralentit le pas sans s'en rendre compte.

Comme elle approchait, il lui sembla entendre dans la cour les voix des redoutables gamins, ses ennemis. Elle s'arrêta tout épouvantée et eut un moment l'idée de s'enfuir, mais elle n'entendait plus rien et lorsque, ayant franchi la porte, elle jeta autour d'elle un regard de terreur, il n'y avait personne dans la cour. Sans doute elle s'était trompée.

XI

L'ESCALIER NOIR

L'escalier était bien sombre en venant du grand jour de la rue ; au second étage, au troisième, il devenait plus sombre encore, n'étant pas éclairé par en haut, comme dans la plupart des maisons. Lydie devait monter jusqu'au quatrième, et c'était toujours pour elle une rude épreuve, car elle avait la respiration difficile et de pénibles battements de cœur. Rien n'était plus hideux que cet escalier noir, humide, aux marches inégales, où, à chaque tournant, on entrevoyait des recoins sombres et mystérieux. Cependant, Lydie, accoutumée à tout cela, montait sans défiance, heureuse d'avoir échappé, cette fois encore, à ses persécuteurs, quand un cri formidable

partit à côté d'elle, et une main rude la saisit par l'épaule, dans l'obscurité, en même temps que des cris semblables partaient de divers côtés. La pauvre petite, saisie d'épouvante, tomba en arrière et roula jusqu'au bas de l'escalier de pierre, où elle resta sans mouvement.

A ce bruit inusité, même dans cette maison, qui ressemblait à une arche de Noé, plusieurs personnes sortirent de leurs chambres en poussant des exclamations de frayeur. Les gamins avaient tous pris la fuite. Quand les yeux furent accoutumés à l'obscurité, un peu diminuée d'ailleurs par le demi-jour qui venait des portes entr'ouvertes, on aperçut Lydie étendue, la figure contre terre, et ne donnant aucun signe de vie.

— Les misérables! cria une voix d'homme pleine d'indignation; et, descendant quatre à quatre les trois étages, celui qui venait de laisser échapper cette exclamation se précipita dans la cour, où il arriva juste à temps

pour saisir au collet le dernier des fuyards. C'était Maurice, qui se débattit de toutes ses forces contre cette main ferme et impitoyable, mais en vain.

— Ce n'est pas moi! criait-il.

— Comment! ce n'est pas toi!... et pourquoi te sauves-tu, si ce n'est pas toi?... Ne mens pas, malheureux enfant! Avoue que tu as fait tomber cette pauvre petite.

— Non, non, ce n'est pas moi! répétait Maurice.

— Pourquoi te sauves-tu alors? réponds...

— Parce que j'ai eu peur qu'on ne crût que c'était moi.

Et, comme il voyait bien que son juge n'était pas convaincu, et qu'il se sentait encore sous l'étreinte de sa main vigoureuse, Maurice ajouta :

— Ce n'est pas moi, je vous le jure!...

Le jeune homme, en entendant ces mots, le lâcha, et, le regardant en face, bien au fond des yeux, il lui dit :

— Eh bien, va! Mais si tu mens, tu es un lâche dont il n'y a rien de bon à attendre.

Et il se détourna en le repoussant du geste, comme pour dire que c'était bien là son opinion. Maurice s'en alla la tête basse. En passant dans l'allée, il voulut se mettre à siffler pour se donner un air dégagé et indifférent; mais ce pitoyable essai ne réussit nullement.

Pendant ce temps, on relevait Lydie et on la portait à sa mère, qui n'avait rien entendu, sa chambre étant située à un autre étage et au fond d'un corridor. Quelques femmes disaient que l'enfant était morte, d'autres espéraient qu'elle vivait encore.

Madame Lebrun poussa de grands cris quand elle vit sa fille dans cet état.

— On me l'a tuée!... on me l'a tuée!... répétait-elle en se tordant les mains.

— Non, dit Madame Richard, qui venait d'arriver la dernière, et qui, en ce moment, paraissait seule en état d'agir avec bon sens

et décision; non, elle n'est pas morte, mais il faut la secourir promptement. Etendez-la sur le lit, ouvrez la fenêtre, donnez-moi un peu d'eau. Je sens son cœur battre. Elle n'est pas tombée de bien haut, je crois; mais comment cela est-il arrivé? J'étais sortie; je n'ai rien vu.

— Ce sont ces méchants garçons, sans doute, qui ont voulu lui faire une frayeur.

La physionomie de la nouvelle venue s'altéra :

— Est-ce que Maurice en était? demanda-t-elle.

— Si l'on a fait une méchanceté ou joué un mauvais tour, il devait en être, répliqua une voisine. C'est un mauvais garnement. Je vous plains d'avoir un garçon comme celui-là.

La pauvre mère rougit, mais elle ne dit rien. Elle savait que Maurice avait mérité qu'on parlât ainsi de lui.

— Il faut aller chercher un médecin, dit une des personnes qui entouraient Lydie.

— Avec quoi est-ce que je le payerais ? cria la mère. Mon mari m'a pris hier tout ce que j'ai gagné ; il ne m'a pas même laissé de quoi acheter un morceau de pain aujourd'hui. Il vaut mieux la laisser mourir, allez !... ça sera plus heureux pour elle.

Les voisines se regardaient avec consternation ; aucune d'elles n'était assez riche pour offrir de payer le médecin.

— Je vous prêterai l'argent, dit la mère de Maurice, sans oser s'avancer ; car elle se tenait un peu à l'écart depuis qu'elle avait quelque raison de croire que son fils était un des auteurs de l'accident.

— Je ne vous savais pas si riche, Madame Richard, dit une des voisines.

— Je vais le chercher, ajouta celle-ci sans répondre.

Pendant ce temps, Madame Lebrun s'était laissée tomber sur une chaise. Elle croyait sa fille morte et elle était comme stupéfiée par cette nouvelle douleur qui venait fondre sur

elle. Elle ne disait pas une parole et ne semblait pas même souffrir.

Les voisines, croyant montrer ainsi leur sympathie, faisaient un chœur autour d'elle.

— Pauvre agneau du bon Dieu! disait l'une.

Et l'autre reprenait :

— Pauvre petit ange! Est-ce triste de finir ainsi?

— Laissez donc cette enfant tranquille! dit une voix d'homme.

Et le médecin, qui venait d'entrer, repoussa avec autorité la foule qui entourait Lydie, et ajouta, en montrant la porte :

— Que tous ceux qui ne font rien ici que perdre leur temps et absorber l'air respirable, me fassent le plaisir de sortir! Ne voyez-vous donc pas que c'est du calme qu'il faut, et non du bruit et des conversations?

Il palpa Lydie avec soin, souleva ses paupières, écouta sa respiration, et déclara qu'il n'y avait aucun mal extérieur, aucun os brisé, aucune forte contusion, mais qu'il ne pouvait

répondre qu'il n'y eût pas de lésion intérieure.

— C'est le temps qui nous l'apprendra, ajouta-t-il. Pour le moment, tenez-la bien tranquille et faites ce que je vais vous indiquer. Donnez-moi une plume et de l'encre.

Les deux ou trois personnes qui étaient restées pour assister à la visite du médecin se regardèrent encore. Aucune n'avait ce qu'il demandait.

— N'importe, dit-il, en prenant un carnet dont il déchira un feuillet, et il y écrivit rapidement quelques mots au crayon.

Puis regardant encore la petite malade, il demanda :

— Est-ce le lit où elle couche d'habitude?

— Non, répondit la mère, en montrant la paillasse dans le coin sombre.

— Si c'est là son lit, laissez-la où elle est.

— Mais quand *il* viendra?... dit la mère d'un air de crainte.

— Eh bien, *il* se mettra où il voudra, répliqua le médecin qui devina ce qu'elle vou-

lait dire. Il ne faut pas qu'on remue l'enfant avant que je revienne, entendez-vous? Je serai ici demain, à la même heure qu'aujourd'hui.

Madame Richard suivit le docteur sur le carré pour lui offrir le prix de sa visite. Il la regarda avec surprise.

— Vous n'êtes pas la mère? dit-il.

— Non, Monsieur.

— Est-elle trop pauvre pour payer?

— Elle n'a pas même un morceau de pain.

Le docteur fit entendre un petit sifflement sourd.

— Mauvaise clientèle, dit-il. Enfin... un de plus ou de moins... Mais pourquoi voulez-vous payer pour elle? Etes-vous son amie?

— Non, je ne lui avais jamais parlé avant aujourd'hui.

— Vous ne paraissez pas bien riche vous-même?

Madame Richard ne répondit pas. Elle venait d'emprunter deux francs pour les donner au docteur, en promettant de mettre en gage

sa dernière paire de draps pour les rendre le lendemain.

— Non, reprit-il, après avoir attendu un moment cette réponse qui ne venait pas, je ne prendrai pas votre argent, ma chère dame, gardez-le !...

Et il s'éloigna, en trébuchant dans l'escalier sombre.

Madame Richard, qui était restée toute saisie de son refus, l'entendit grommeler en descendant :

— Je crois qu'on a fait cet escalier tout exprès pour qu'on s'y casse les jambes... Est-ce que des gens honnêtes devraient demeurer dans une pareille maison, une vraie caverne... un coupe-gorge !... C'est égal, je noterai cela dans mon journal. Cette femme maigre et pâle à faire pitié, qui veut à toute force me payer une visite à sa voisine qu'elle ne connaît même pas, ça ne se voit pas tous les jours. Mes riches clients ne m'ont jamais offert de payer le mémoire de leurs amis.

La fin de ce monologue n'était pas arrivée aux oreilles de Madame Richard ; elle remonta dans sa chambre et trouva son fils couché dans son petit lit.

— Maurice! dit-elle.

Il ne répondit pas.

— Maurice, tu veux donc me briser le cœur!

Point de réponse encore, si ce n'est que le petit garçon se tourna avec impatience du côté du mur. Sa mère soupira.

— La pauvre petite est bien mal, elle en mourra peut-être...

Maurice fit un mouvement involontaire, car il avait compris que sa mère lui disait l'exacte vérité.

— Comment cela est-il arrivé? demanda-t-elle. Qui l'a poussée si rudement?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi? Je n'y étais pas. Tu peux le demander à Valentin.

— Où étais-tu, Maurice?

— Au coin de la rue, près de la boutique de l'épicier.

— Est-ce bien vrai, mon enfant? Peux-tu me le dire en conscience? Rappelle-toi que le mensonge est un grand péché. Si tu me le dis encore en me regardant bien en face, je te croirai et cela m'ôtera un poids bien lourd de dessus le cœur.

Maurice aurait voulu pouvoir s'enfoncer dans la terre en entendant ces paroles de sa pauvre mère. Oh! pourquoi avait-il menti? pourquoi était-il entré dans cette voie funeste? Il pouvait encore tout avouer, tout réparer par son repentir, mais le courage lui manqua. Il imposa silence à la voix qui parlait si haut dans son cœur, et se tournant en plein vers sa mère, il lui dit :

— Je te dis que je n'y étais pas. Me croiras-tu maintenant? Pourquoi est-ce que tu m'accuses de mentir quand je te dis la vérité vraie?

La pauvre mère avait bien besoin de croire à l'affirmation de son enfant; elle ne pouvait se figurer qu'il fût capable d'un mensonge direct et positif comme celui-là. Son cœur était

si plein de tendresse pour lui qu'elle se reprocha même d'avoir été peut-être injuste en le soupçonnant. Elle l'embrassa en le serrant contre elle, et le petit garçon resta glacé et inerte dans cette étreinte d'un amour qu'il savait bien ne pas mériter, mais Madame Richard ne s'en inquiéta pas; elle était accoutumée à la froideur de son fils.

— Ecoute, lui dit-elle, je te crois et je suis fâchée de t'avoir soupçonné à tort, mais vois-tu, mon enfant, il faut me promettre de ne plus fréquenter Valentin. C'est un mauvais sujet, un fainéant, dont la société t'a déjà fait beaucoup de mal. Je t'en supplie, Maurice, évite-le. Tu te laisses facilement entraîner; il faut t'en souvenir et fuir la tentation.

— Il est toujours sur mon chemin, dit Maurice d'un ton rechigné.

— Eh bien, il faut tâcher de ne pas être sur le sien. Quand tu reviens de l'école, rentre ici tout de suite. Tu me trouveras toujours, et tu sais combien je suis contente de te voir.

Maurice, au fond, aimait sa mère, mais il ne pouvait lui témoigner aucune affection; il avait sur le cœur trop de fautes inavouées et de tristes secrets qui le séparaient d'elle. Le vol de la pièce de cinquante centimes ne lui avait jamais été attribué. Madame Richard, après l'avoir cherchée partout, lui avait demandé s'il l'avait vue; il avait répondu que non, et elle croyait fermement l'avoir égarée. Cette confiance de sa mère, la facilité avec laquelle il la trompait, le rendaient encore plus coupable; jamais il n'avait été aussi malheureux qu'au moment même où elle le serrait dans ses bras.

— J'ai sommeil, dit-il, d'un ton rude; laisse-moi dormir!...

La pauvre mère se remit au travail en soupirant.

XII

LE VOISIN DU N° 10

Maurice dormait profondément et sa mère travaillait le cœur plein de tristes pensées, quand un léger coup frappé à la porte la fit tressaillir. Il était bien rare qu'on vînt chez elle, surtout le soir ; elle se leva pour ouvrir et se trouva avec étonnement en présence de deux visiteurs.

C'étaient un jeune homme en costume d'ouvrier et une femme d'une soixantaine d'années, simplement vêtue et dont l'extérieur avait quelque chose de calme, de respectable et de bienveillant qui faisait plaisir à voir. Madame Richard les reconnut pour les voisins récemment emménagés au n° 10.

— Madame, dit le visiteur, j'ai été un peu

vif avec votre fils aujourd'hui; je viens vous prier de m'excuser. Quand on maltraite un être faible et sans protection, je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

— Mais Maurice n'avait pas mérité de reproches aujourd'hui, dit Madame Richard.

Elle regardait le jeune homme avec inquiétude en parlant ainsi, car quelque chose lui disait qu'il ne partageait pas sa conviction de l'innocence de son fils. En effet, il ne répondit rien.

— Me permettez-vous de faire asseoir ma mère? dit-il après un silence un peu embarrassant. Si nous ne vous dérangeons pas, nous voudrions bien causer un moment.

Madame Richard avança deux chaises.

— Elle est venue avec moi, continua le voisin du nº 10, pour rendre témoignage à mes bonnes intentions et parce que j'espère que, comme on ne peut guère voir ma mère sans l'aimer, elle vous inspirera confiance en moi.

— Robert ! dit la visiteuse d'un ton d'affectueux reproche.

— D'ailleurs, ma mère et moi nous ne nous quittons guère, surtout depuis que je l'ai amenée dans cette grande maison noire où elle se trouve un peu tristement, n'est-ce pas ?

— Partout où nous serons ensemble, je me trouverai bien, dit-elle avec un sourire.

— C'est vrai que la maison est bien triste, dit Madame Richard ; je n'y ai pris une chambre que parce que c'est moins cher que partout ailleurs.

— Oui, elle est un peu triste, un peu noire, mais elle est bien habitée.

— Ah ! non, s'écria Madame Richard étonnée de cette affirmation. C'est depuis que nous sommes ici que mon pauvre enfant a rencontré de mauvais camarades.

— Je veux dire qu'elle est très-habitée, et c'est ce qu'il me faut. J'aime à avoir beaucoup de monde autour de moi. Nous sommes

voisins, Madame, puisque nous demeurons à deux étages de distance ; cela crée un lien entre nous, car un voisin c'est notre prochain le plus proche. Je viens vous demander si vous voudriez bien me confier votre fils pour que je lui apprenne mon état. Je suis dessinateur, il a des dispositions pour le dessin ; son maître d'école, que je connais, m'a parlé de lui. Quand vous aurez un peu causé avec ma mère, vous verrez si vous voulez me le confier. Je serai heureux de pouvoir ainsi réparer le tort que j'ai eu d'entrer en relation avec lui d'une manière un peu brusque.

En parlant ainsi le jeune homme se leva et sortit. Les deux femmes restèrent seules ensemble.

— Vous êtes surprise, je le vois, dit la nouvelle venue en se rapprochant de Madame Richard ; mon fils voudrait vous être utile à vous et à votre enfant. Quand vous le connaîtrez mieux, vous ne vous en étonnerez pas. Si vous saviez comme il est bon, toujours occupé de

rendre service, d'aider, d'instruire. Et pour moi, si tendre, si dévoué!... Il ne veut pas se marier, parce que, dit-il, s'il avait une petite famille à lui, il faudrait renoncer à s'occuper de sa grande famille, et il m'assure que tant que je suis avec lui, il ne lui manque rien.

— Sa grande famille!... répéta Madame Richard.

— Sa grande famille, ce sont tous ceux qui l'entourent. Savez-vous pourquoi il est venu habiter cette maison qui, je l'avoue, ne me plaisait guère? C'est parce qu'il pense que là où il y a tant de monde, et tant de monde qui n'est pas bien heureux, il trouvera plus d'occasions d'être utile sans pour cela négliger son travail. Nous avons loué deux chambres dont l'une, assez grande, lui sert d'atelier, et où il peut recevoir le soir tous ceux qui veulent venir lire et étudier. Sauf l'école primaire qu'il a suivie jusqu'à treize ans, il s'est instruit presque seul, et il sait tant de choses! Quand je suis restée veuve avec trois enfants

dont il était le plus jeune, je pensais que c'était une grande charge ; mais dès qu'il a pu la porter avec moi, tout a été facile. Un fils comme le mien, c'est la meilleure bénédiction qu'on puisse avoir.

— Vous êtes bien heureuse, dit Madame Richard en soupirant. Quel âge avait-il quand vous avez perdu votre mari ?

— Cinq ans.

— Juste comme mon Maurice. Et il ne vous a jamais donné de chagrin?

— Oh ! quand il était petit il avait un caractère difficile, mais la raison est vite venue; il voyait que j'avais tant de peine pour les élever tous, et il avait tant d'affection pour moi. Puis, voyez-vous, ce qu'il est devenu, je l'attribue à son maître d'école qui a pris beaucoup de peine pour l'instruire et que le petit aimait tant qu'il se serait mis au feu pour lui. C'était un homme, celui-là, comme on n'en rencontre pas tous les jours. Mon fils dit souvent qu'il lui doit plus que la vie, parce

qu'il lui doit de la comprendre. Il aurait bien voulu, le pauvre homme, faire de mon garçon un instituteur comme lui, mais cela ne se pouvait pas ; il fallait gagner vite et m'aider, car ma santé s'altérait et je ne pouvais plus suffire à nous nourrir tous quatre par mon travail. Une de mes filles avait une mauvaise santé, l'autre était en apprentissage et ne gagnait pas encore. Robert est donc entré aussi en apprentissage et son maître a continué de l'aider à s'instruire le soir. Il dit que c'est un grand privilége d'avoir rencontré un tel ami sur son chemin, et qu'il doit tâcher d'être pour d'autres ce que son maître a été pour lui. Et il le fait, car chaque soir notre grande chambre est pleine de jeunes garçons qui viennent apprendre ce qu'ils n'ont pas pu ou pas voulu apprendre à l'école, ou d'hommes qui viennent pour lire, pour étudier, pour causer sur des sujets sérieux. Mon fils a des livres ; c'est à cela qu'il emploie tout ce qu'il peut mettre de côté ; peu de chose,

malheureusement, car il ne veut pas que je manque de rien et il aide encore sa sœur qui n'est pas heureuse. Et puis il ne peut pas voir souffrir sans tâcher de soulager. Je lui ai vu des larmes dans les yeux, à lui qui est si ferme, parce qu'il n'avait plus rien à donner. Ah ! vous pouvez lui confier votre fils, Madame Richard ; s'il le rend pareil à lui, vous serez heureuse comme je le suis.

La mère de Maurice soupira encore au lieu de répondre. Elle n'avait pas dans son cœur beaucoup de place pour l'espoir.

— Mais, dit-elle après un moment de silence, Maurice ne sait pas encore lire. Est-ce que votre fils voudra le prendre en apprentissage ?

— Il lui montrera à lire, le soir.

— Je ne sais pas s'il aura de la satisfaction avec lui... Maurice est un peu étourdi et paresseux.

— Oh ! ne craignez rien, Robert saura bien s'y prendre, répondit la mère dont la con-

fiance en son fils était absolue. Envoyez-le-nous de lundi en huit, quand son mois d'école sera fini. Il pourra remonter pour déjeuner avec vous; ce sera très-commode.

La visiteuse se leva en disant ces mots, et prenant la main de Madame Richard, elle ajouta d'un ton affectueux :

— Si vous le voulez, j'apporterai quelquefois mon ouvrage auprès de vous et nous causerons un peu. Cela fait du bien de voisiner quand on se convient. Nous sommes veuves toutes deux et nous avons eu de mauvais jours. Les miens sont passés et les vôtres le seront bientôt, je l'espère. Nous nous raconterons nos peines et aussi nos consolations.

Il n'y avait pas moyen de refuser, et Madame Richard répondit qu'elle serait toujours heureuse de voir arriver sa voisine.

Maurice fut enchanté en apprenant le lendemain qu'il n'irait plus que huit jours à l'école et qu'il deviendrait dessinateur ; mais quand sa mère ajouta, non sans trembler un

peu, que c'était son sévère ami de la veille qui voulait l'enseigner, son zèle se refroidit et il se montra moins empressé à se mettre sous sa direction. Cependant il fit moins de résistance que sa mère ne l'avait craint. Il se figurait que le métier de dessinateur était un amusement et non un travail, et d'ailleurs le secret qui lui pesait sur le cœur, et qu'il craignait à chaque instant de voir découvrir, le rendait plus traitable que de coutume. Il fit donc sa toilette sans mot dire, mangea sa soupe sans aucune plainte et resta ensuite appuyé contre sa chaise, regardant dans le vide et balançant ses pieds, sans paraître faire attention aux chaussures que huit jours d'usure n'avaient pas rendues plus présentables.

— Je vais savoir des nouvelles de la petite, dit sa mère en quittant la chambre.

Et Maurice resta seul, livré à ses réflexions qui n'étaient certainement pas gaies.

— Elle a repris connaissance, dit Madame Richard quand elle revint au bout de

quelques moments, mais elle paraît bien mal. Elle gémit à chaque respiration et pourtant, quand on lui demande si elle souffre, elle répond : Pas beaucoup. — Pauvre petit agneau !

Maurice ne répondit pas et sa mère se mit à ranger la chambre. Au bout d'un moment, il lui demanda d'une voix aussi rude et aussi indifférente qu'il put :

— Est-ce qu'elle mourra?

— J'en ai peur, dit Madame Richard.

Encore un long silence.

— Ne sors-tu pas ce matin? demanda la mère, vois comme il fait beau.

— Je n'ai pas envie de sortir.

Et en effet il n'avait pas envie de sortir, car il lui semblait que tout le monde en le voyant pourrait deviner qu'il était la cause de l'accident, peut-être de la mort de Lydie. Pourtant il redoutait aussi d'être seul avec sa mère ; il alla sur l'escalier, puis il rentra, et Madame Richard le voyant ainsi désœuvré et

mécontent lui proposa de venir un moment auprès de la petite malade.

— Sa mère doit sortir, nous resterons un moment auprès d'elle.

Maurice eut d'abord un frisson à la pensée de voir sa victime; puis il se dit que ce serait une occasion de s'assurer qu'elle-même ne le soupçonnait pas, que peut-être d'ailleurs il la trouverait moins mal qu'on ne le disait, et il descendit avec sa mère. Ils ne rencontrèrent personne dans l'escalier et personne non plus ne répondit quand Madame Richard frappa à la porte. Ils entrèrent doucement. Lydie était seule mais ses yeux brillants de fièvre et agrandis par la maigreur extrême de son petit visage étaient tournés vers la porte. En les voyant entrer, elle sourit de son sourire si doux et tendit sa petite main à Madame Richard.

— Tu es seule? demanda celle-ci.

— Oui, maman est sortie.

— Pauvre petite, il faut que ta maman

m'appelle quand elle doit sortir. Je viendrai près de toi.

— Oh ! je n'ai pas peur de rester seule, répondit Lydie.

Hélas ! ce qu'elle craignait, la pauvre enfant, ce n'était pas la solitude, c'était plutôt la présence de celui qui aurait dû la protéger et qui ne lui inspirait que de l'effroi.

— Souffres-tu beaucoup, ma fille?

— Pas beaucoup; seulement ça me fait mal de respirer.

Elle était couchée sur le côté, un peu relevée par un tas de chiffons que sa mère avait mis sous l'oreiller si plat et si dur qui appuyait sa tête, et sa poitrine se soulevait péniblement à chaque souffle.

— Voilà Maurice qui vient te voir.

Maurice s'approcha à regret, la tête basse et sans la regarder. Le chagrin qu'il éprouvait de la voir dans cet état, la peur d'être découvert pour l'auteur du mal, la crainte que Lydie elle-même ne sût que c'était lui qui l'avait

fait tomber dans l'escalier, tous ces sentiments divers qui l'agitaient se traduisaient par un air à la fois rude, honteux et farouche.

Lydie lui tendait sa main brûlante, mais il restait trop éloigné d'elle pour la prendre. Savait-elle? ne savait-elle pas?... Il n'avait pas d'autre pensée.

— Reste ici pendant que je lui ferai chauffer en haut une goutte de bouillon, dit Madame Richard.

Les deux enfants restèrent seuls.

— Tu ne veux pas me donner la main? dit Lydie.

— Pourquoi est-ce que je te donnerais la main?

Elle fixa sur lui un regard si pénétrant et si doux en même temps que le petit garçon le sentit jusqu'au fond de son âme.

— Tu sais tout! dit-il avec violence.

— Je sais que c'est toi qui m'as fait tomber dans l'escalier, répondit-elle, mais je suis sûre que tu ne voulais pas me faire tant de mal.

— Tu le leur as dit!...

— Non, je ne l'ai pas dit et je ne le dirai pas. Je ne voudrais pas te faire gronder.

— Est-ce bien sûr? demanda Maurice soulagé, mais encore inquiet.

— Je ne le dirai pas, tu peux compter sur moi.

Il y avait tant de fermeté dans sa douceur que le petit garçon se sentit entièrement rassuré.

— Je ne croyais pas te faire de mal, dit-il; c'était une farce, voilà tout. Est-ce que tu souffres beaucoup, Lydie?

Maintenant qu'il n'avait plus peur pour lui-même il y avait place dans son cœur pour un peu de sympathie.

— Je ne souffre pas beaucoup, dit-elle.

— Alors tu seras bientôt guérie, et je te promets de ne jamais plus te faire de mauvaise farce.

— Non, je ne me guérirai pas, dit Lydie, mais j'en suis contente, parce que j'irai bientôt au ciel.

Maurice resta un moment stupéfait, mais elle parlait avec tant de calme et d'un air si joyeux, que l'idée de sa mort qui lui avait paru terrible un moment auparavant lui faisait un effet beaucoup moins effrayant et qu'il se sentait bien moins coupable d'en être la cause.

— Tu serais contente de mourir? dit-il en la regardant avec curiosité.

— Oh! oui... répondit-elle.

C'était bien étrange.

— Petite Mayeux, dit-il tout à coup, veux-tu me pardonner?

— Oui, de tout mon cœur. Mais pourquoi m'appelles-tu ainsi? Tu sais que je m'appelle Lydie.

— Je ne t'appellerai plus ainsi, puisque ça te fait de la peine.

— Oh! ça ne me fait pas de peine, mais j'aime mieux qu'on m'appelle Lydie. Veux-tu me donner à boire puisque tu es là? J'ai toujours soif et ça me fait tant de mal de me remuer.

Maurice versa un peu d'eau dans la tasse et

l'approcha des lèvres de la petite fille, mais si maladroitement qu'il en versa la moitié sur elle et sur sa couverture. Lydie ne montra aucune impatience; elle était reconnaissante pour tout service, si gauchement qu'il fût rendu, et elle le remercia en laissant tomber sa tête en arrière comme si le simple effort d'avaler quelques gouttes d'eau eût été encore trop grand pour elle.

A ce moment, Madame Richard rentra.

— Maurice, dit-elle, c'est l'heure de l'école du dimanche, tu ne me refuseras pas d'y aller aujourd'hui.

La figure de Lydie s'était animée.

— Est-ce dimanche? s'écria-t-elle, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Oui, ma fille, dit Madame Richard, tu retourneras à ton école quand tu seras guérie.

Mais Lydie la regarda d'un air sérieux et répondit :

— Je ne serai jamais guérie.

— Tu ne le sais pas, mon enfant.

— J'ai demandé souvent au bon Dieu de me faire mourir, et je crois qu'il le veut bien, maintenant.

— Et tu es contente ?

— Oh ! oui. Au ciel, on m'aimera, Mademoiselle Hélène me l'a dit.

— Mais nous t'aimons, nous, ma petite Lydie.

— Oui... pourtant au ciel on m'aimera mieux.

La bonne voisine comprit ce qu'il y avait dans le cœur de l'enfant de désir passionné de cet amour qui lui avait manqué sur la terre ; elle se mit à genoux près d'elle, et, appuyant sa joue contre celle de Lydie, elle la berça un instant comme font les mères avec leurs petits enfants malades.

— Oui, dit-elle, en se relevant, tu as raison, le ciel vaudra mieux pour toi que la terre.

Maurice remonta prendre sa casquette pour sortir. La douceur et le pardon de Ly-

die l'avaient presque réconcilié avec lui-même. Il ne se croyait plus si coupable, puisque l'enfant elle-même trouvait si facile et si doux de mourir. Cependant, en entrant dans la chambre, quelque chose lui rappela tout à coup la pièce de dix sous qu'il avait prise à sa mère. Ce souvenir, un moment effacé par son autre faute dont les conséquences étaient plus graves, lui retomba sur le cœur comme un poids écrasant. On ne l'avait même pas soupçonné, et jamais il n'en ferait l'aveu; car voler de l'argent, c'était une chose honteuse. Mais il tâcherait de se conduire si bien que sa mère n'aurait plus jamais de reproches à lui faire, et il gagnerait de l'argent pour elle, de manière à lui remplacer dix fois, cent fois cette misérable petite pièce qu'il lui avait prise. Alors, sans doute, il pourrait l'oublier, et il ne sentirait plus cette maudite défaillance de cœur qui le prenait quand il pensait qu'il avait volé sa mère.

Et Lydie?... Lydie, couchée sur son misé-

rable petit lit, souffrant par sa faute et — il ne pouvait, malgré tout, y songer sans effroi — mourant peut-être par sa faute... Ah! pauvre Maurice, ce n'était pas si facile de l'oublier qu'il l'avait cru un instant. Faudrait-il donc porter toute sa vie ces terribles secrets dans son cœur?... Ne vaudrait-il pas mieux tout avouer?...

Non, jamais!... Il avait nié au premier moment, il fallait maintenant nier toujours. Et il s'en voulait à lui-même d'avoir pu penser un instant à faire une chose aussi insensée que de tout avouer, quand il lui était si facile de garder des secrets que personne ne lui demandait.

Il n'alla pas à l'école, mais il se promena dans les rues, portant partout avec lui son fardeau de misère, et jamais jour ne parut plus long que ne le fut ce dimanche pour le pauvre Maurice.

XIII

L'ATTENTE

Quand Mademoiselle Hélène se trouva au milieu de son groupe, elle vit bien vite qu'il y avait une place vide. Madeleine ne put pas lui dire si sa petite amie était malade; elle l'avait vue la veille, et Lydie se portait alors aussi bien qu'à l'ordinaire. Madame Martel promit, si elle ne venait pas le lendemain à l'école, de s'informer de ce qui en était; mais le temps lui manqua, et plusieurs jours s'écoulèrent ainsi.

Un matin, Madame Martel vit entrer dans la classe la mère de Lydie. Le cœur lui manqua lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était seule. Elle se fit un amer reproche de n'avoir pas su trouver le temps d'aller chercher des nou-

velles de la petite absente, et ne put parler quand Madame Lebrun s'approcha; mais les premiers mots qu'elle entendit furent pour elle un inexprimable soulagement.

— Ma pauvre petite fille est bien malade, dit Madame Lebrun; elle a attendu une visite toute la semaine, mais personne n'est venu. Elle voudrait revoir cette demoiselle qui lui fait l'école du dimanche. Je ne sais pas son adresse, sans cela, j'aurais été la prier de venir. Voulez-vous vous charger de le lui dire?

Elle parlait tranquillement, d'un air morne. On eût dit que la misère et le manque de sympathie avaient tué en elle la faculté de souffrir, ou du moins celle de le laisser voir.

— Quelle maladie a-t-elle? demanda Madame Martel.

— Ce n'est pas une maladie, c'est une chute. De mauvais petits drôles lui ont fait une frayeur dans notre escalier; elle est tombée de tout un étage en arrière, et elle a été

douze heures sans reprendre connaissance. Le médecin dit qu'il ne peut rien savoir encore. Ça vaudrait mieux pour elle de mourir, c'est certain.

— J'irai la voir tout de suite après la classe, dit Madame Martel.

La pauvre mère s'éloigna sans rien ajouter. Il n'était pas étonnant qu'elle fût endurcie et stupéfiée par tout ce qu'elle avait à endurer, cette malheureuse femme. Le soir même après la chute de Lydie, comme l'enfant était encore sans mouvement sur son lit, elle entendit le pas lourd et chancelant de son mari sur l'escalier. Oh ! s'il avait pu ne pas rentrer ce jour-là !... Mais il n'y avait pas à en douter, c'était bien lui qui revenait. Il entra et regarda d'un air stupide autour de lui.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en voyant sur le lit l'enfant immobile.

— C'est ta fille, répondit sa femme.

Et elle lui apprit en peu de mots l'accident et la gravité de l'état de Lydie. Elle espérait

que cela le dégriserait, mais il n'en fut rien.

— Ote-la de ce lit. Je veux me coucher.

— Le médecin défend qu'on la change de place. Cela pourrait la tuer.

— Ote-la, te dis-je, et vite encore!... ou je le ferai moi-même.

Il l'aurait fait, elle en était sûre, et avec quelle brutalité, elle ne le savait que trop. Il valait donc mieux obéir, au risque de détruire la faible chance de vie qui restait. Elle prit donc Lydie dans ses bras et la posa sur la petite paillasse; à ce prix, elle obtint un peu de tranquillité et de silence.

Le lendemain, le père était parti sans même jeter un coup d'œil sur son enfant, et quand il était revenu, il s'était contenté de dire :

— Eh bien, la petite est toujours là. Il paraît que ça va mieux.

Sa femme ne lui avait pas répondu.

Sans la mère de Maurice, elle n'aurait pas eu un morceau de pain pour se soutenir, ni une goutte de vin ou de bouillon à faire ava-

ler à Lydie, suivant l'ordonnance du médecin; mais Madame Richard partageait tout avec elle, comme une sœur. D'autres voisins compatissants apportaient aussi leur obole ; on lui remit même un peu d'argent, sans qu'elle sût d'où il venait. C'était peu que tout cela, mais assez au moins pour entretenir la vie.

Et maintenant Lydie était presque redevenue elle-même, si ce n'est la douleur au côté, qui gênait toujours sa respiration, et une excessive faiblesse. Le médecin, qui continuait à la visiter, craignait qu'il n'y eût une lésion intérieure. Elle était toujours étendue sur son petit lit, ne bougeant pas, car chaque mouvement la faisait souffrir, ne voyant devant elle que le mur noirci de la chambre, n'entendant que les mouvements saccadés de sa mère, ses paroles de murmure et les bruits discordants de la cour, où il y avait toujours des cris et des disputes.

Pas une fleur pour égayer ses yeux, et bien

rarement une parole tendre pour lui faire sentir qu'elle était aimée. Oh! ces longues journées et ces longues nuits sans sommeil!

Une seule pensée l'occupait, l'obsédait plutôt, car elle était devenue pour elle une idée fixe : Mademoiselle Hélène avait-elle reçu sa lettre? Viendrait-elle la voir? Chaque matin, elle espérait; chaque soir, son petit cœur défaillait et se repliait sur lui-même, dans sa morne tristesse. Un jour, enfin, elle dit à sa mère :

— Maman, je voudrais voir ma maîtresse de l'école du dimanche, Mademoiselle Hélène; veux-tu la chercher?

— Sais-tu son adresse? demanda Madame Lebrun.

— Non, mais Madame Martel la sait peut-être. Je voudrais la voir avant...

Elle s'arrêta sans achever, mais sa mère la comprit bien, et elle partit pour faire à son enfant le seul plaisir qu'il fût en son pouvoir de lui faire. Elle ne devinait guère dans

quelle fièvre d'impatience la pauvre petite attendrait son retour.

Dès que la classe fut finie et les enfants dispersés, Madame Martel se mit en route, emmenant Madeleine, à qui elle avait dit de l'attendre. Elles arrivèrent bientôt à la grande maison. En entrant dans l'allée noire qui conduisait à la cour étroite et sombre sur laquelle donnaient la plupart des fenêtres du bâtiment, Madame Martel pensa qu'on eût dit une grande ruche, mais quelle sombre ruche, celle-là, et comme elle ressemblait peu, en réalité, à celles où les abeilles viennent gaiement rapporter les sucs qu'elles ont butinés au soleil, parmi les fleurs! La vie des êtres humains qui y fourmillaient n'avait ni fleurs ni soleil.

Les deux visiteuses montèrent l'escalier qu'on leur avait indiqué. Madame Martel serrait dans l'obscurité la petite main de Madeleine, rendue silencieuse par l'impression de tristesse qu'on ne pouvait s'empêcher de res-

sentir en entrant dans cette demeure de la misère et de la souffrance. Elles arrivèrent enfin et frappèrent à la porte.

— Entrez! cria la voix rude de Madame Lebrun.

Elles entrèrent, et leurs yeux eurent quelque peine à s'habituer à l'obscurité et au désordre de la chambre. Cependant, au bout d'un instant, Madeleine quitta la main de sa maîtresse et courut vers la paillasse où était couchée sa petite amie, dont les yeux caressants l'attiraient, en même temps que sa faible voix prononçait son nom.

Elle s'agenouilla près d'elle et l'entoura de ses bras. Elle était si heureuse de la revoir!... Mais, tout enfant qu'elle était, elle comprit au premier coup d'œil que Lydie ne reviendrait plus jamais à l'école, et qu'elles ne recommenceraient pas ensemble leur douce vie à deux.

Lydie lui sourit faiblement et passa sa main sur ses cheveux.

— Je suis contente de te voir, dit-elle.

Et elle laissa retomber sa tête, comme si ces mots eussent épuisé toute sa force.

Madame Martel, qui avait commencé par causer avec la mère, s'approcha de sa petite élève et se mit aussi à genoux pour pouvoir l'embrasser. Lydie semblait touchée de tous ces témoignages d'affection, mais elle ne parlait guère, et sa respiration devenait de plus en plus difficile.

— Dort-elle un peu? demanda Madame Martel.

— Très-peu, répondit la mère; toute la nuit je l'entends gémir. Et cette respiration oppressée!... ça fait mal, pauvre petite!...

Lydie attira la tête de Madeleine tout près d'elle.

— Elle n'est pas venue... dit-elle. Crois-tu qu'elle est fâchée?

— Oh! non. Pourquoi serait-elle fâchée?

— Mais crois-tu qu'elle a reçu la lettre?

— Je ne sais pas. Pourtant, il y a bien

longtemps que nous l'avons mise dans la boîte.

— Si tu la vois demain à l'école, dis-lui que je voudrais la revoir.

— Veux-tu que je revienne demain? demanda Madeleine.

— Oui, viens souvent... répondit l'enfant. Et elle ferma les yeux, épuisée.

— Pauvre petite! dit Madame Martel en descendant l'escalier, elle est si faible, que je ne puis pas croire que cela dure longtemps.

Le lendemain, Hélène n'était pas à l'école du dimanche. Elle avait envoyé un message pour s'excuser et dire qu'elle était absente pour quelques jours, mais qu'on pouvait compter sur elle pour le dimanche suivant.

Le dimanche suivant!... serait-ce encore à temps?

Madame Martel se le demandait avec anxiété. Elle résolut d'écrire un mot à la jeune fille. Mais où le lui adresser?

Lorsque, dans l'après-midi, Madeleine et

sa mère entrèrent ensemble dans la chambre, où la petite malade était seule, celle-ci ne put cacher son cruel désappointement. En entendant monter l'escalier, elle avait espéré un instant... mais il fallait attendre, attendre encore. Demain, peut-être... se disait-elle toujours. Mais les nuits étaient longues, et demain venait si lentement!

C'était pourtant une joie de voir Madeleine et sa mère, qui avait toujours été bonne pour elle; mais ce n'était pas le désir de son cœur, et quand Lydie leur sourit, ce fut avec une larme dans les yeux.

—Elle n'est pas venue à l'école, dit Madeleine. Je ne sais pas pourquoi; peut-être qu'elle est malade.

Lydie ne dit rien, et ferma les yeux pour ne pas laisser voir combien son désappointement était grand. Madame Jacques s'assit auprès d'elle, et Madeleine commença à lui raconter tout ce qui s'était passé à l'école.

— Tu ne sais pas, Henriette m'a de-

mandé de tes nouvelles, et elle m'a donné quelque chose pour toi.

Elle fouilla dans sa poche et en tira une petite boîte avec une image, qu'elle posa sur le lit.

Lydie la regarda avec plaisir.

— C'est elle qui me l'envoie?

— Oui. N'est-ce pas que c'est gentil? Je crois que ça lui fait de la peine que tu sois malade; elle est moins méchante.

— Dis-lui qu'elle vienne me voir.

— Eh bien, je l'amènerai demain.

Lydie regardait la boîte, et au lieu de la mettre de côté comme d'autres petits objets qu'on lui avait donnés, elle la tenait dans sa main.

— Tu lui diras que j'aime beaucoup sa boîte. Je serai contente de la voir demain.

Puis, sa pensée dominante reprenant le dessus :

— Ah! si seulement Mademoiselle Hélène venait aussi!

XIV

LE LUNDI

Le lundi était venu. C'était le jour où Maurice devait entrer en apprentissage chez le dessinateur. Madame Richard se leva pleine d'espoir en pensant que son enfant allait commencer une vie nouvelle, et qu'elle le sentirait désormais sous une bonne influence et une ferme direction. Maurice lui-même paraissait content de cette perspective. Les enfants aiment la nouveauté; il était enchanté de ne plus aller à l'école où, ne voulant pas se donner de peine, il s'ennuyait un peu comme tous les paresseux, enchanté aussi d'apprendre le dessin qui lui semblait être un pur amusement. Il ne se doutait guère de tout le travail et de toute la peine qu'il

lui faudraît avant d'arriver à en posséder seulement les premières notions. Il descendait donc assez gaiement quand Valentin, qui l'attendait, le prit au passage :

— Ah! çà, je ne t'ai pas vu de toute la semaine, dit-il ; qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que nous sommes brouillés?

— Non, mais laisse-moi passer. Je dois être à huit heures au travail et l'horloge a sonné.

— Où donc?

— Au numéro 10, chez le dessinateur.

— C'est donc vrai, cette histoire-là? tu vas te laisser enfermer tout le jour et traiter comme un nègre à la tâche. Ce n'est pas moi qui voudrais être à ta place.

Maurice fit un grand effort sur lui-même pour répondre avec fermeté :

— Il est temps que j'apprenne quelque chose pour être utile à ma mère, dit-il.

— Tiens! tiens! tiens!... en voilà du nouveau. T'a-t'on changé en nourrice? Pourrait-on savoir ce qui a fait ce miracle?

— Ecoute, Valentin, il ne faut pas croire que je sois content quand nous passons notre temps à fainéanter ou à faire de mauvaises farces. Depuis que tu es venu habiter la maison je ne suis plus du tout heureux comme avant. Et puis...

Il s'arrêta un instant et ajouta d'une voix tremblante :

— Sais-tu qu'elle est bien mal?

— Qui?... la petite Mayeux?... Eh bien, ça ne me regarde pas, moi. C'est toi qui l'as fait tomber, tu ne peux pas dire le contraire.

— Oh! Valentin!... cria Maurice.

Il voulait protester, mais quelque chose qui le serrait à la gorge l'empêchait de parler. Oui, c'était bien lui, en effet, qui avait fait tomber Lydie; mais qui donc avait organisé cette méchante niche? qui avait vaincu, à force de moqueries, tous les scrupules que Maurice éprouvait à tourmenter encore la pauvre petite? qui avait dit qu'elle était un épouvantail, et que c'était bien juste qu'on

lui fît peur, puisqu'elle faisait peur à tout le monde? Etait-ce Maurice?

— Valentin, reprit-il, dès qu'il put parler; si tu l'avais vue sur son petit lit tu serais triste de lui avoir fait tant de mal. Pauvre petite Mayeux! Je veux dire : pauvre petite Lydie!

— Tu pleures!... dit Valentin en haussant les épaules. J'ai toujours dit que tu es de l'étoffe dont on fait les filles.

— Mais sais-tu, continua Maurice à voix basse, sais-tu qu'elle va mourir?

Valentin tressaillit légèrement.

— Bah! dit-il, on fait toujours tant d'histoires pour peu de chose. D'ailleurs, j'en serais bien fâché, mais ça ne me regarde pas. Ce n'est pas moi qui l'ai fait tomber, et mon père a dit qu'au moment où cela est arrivé il m'avait envoyé faire une commission. On ne t'a pas pris non plus et je ne dirai rien; ainsi, ne pleurniche pas, je suis un bon camarade et, s'il le faut, je dirai même que tu étais venu

avec moi faire une commission pour mon père.

Et il tourna sur ses talons pour redescendre chez lui.

— A propos, ajouta-t-il en guise de dernier coup porté aux bonnes résolutions du pauvre Maurice, nous allons aujourd'hui à la fête de Romainville. Il y aura tous les camarades; nous nous payerons une fameuse journée. Mais j'oublie que tu es devenu un enfant bien sage. Adieu, ma colombe.

Il descendit l'escalier quatre à quatre en sifflant joyeusement et disparut.

Maurice resta un moment immobile. Oui, c'était vrai, il avait été malheureux, mécontent, en guerre continuelle avec lui-même depuis qu'il était tombé sous l'influence de Valentin et d'autres mauvais camarades; mais aussi il s'était bien amusé, il avait secoué toute règle et toute discipline, il avait passé des journées entières sans aucun travail, et cela lui paraissait dur de se remettre à une vie régulière. Le cœur lui manquait un peu

pour commencer cette longue journée sous une surveillance sévère, cette journée qui ne serait que la première d'une longue semaine monotone. Il vit par la fenêtre Valentin qui sortait de la cour avec un petit voisin. Leur courrait-il après et leur demanderait-il de l'admettre de nouveau dans leur joyeuse compagnie? C'était une belle journée de soleil et l'on s'amusait beaucoup aux fêtes des environs de Paris. Mais non, il ne pourrait pas oublier, même avec eux, surtout avec eux peut-être, Lydie et ses souffrances; il ne pourrait avoir un seul moment de plaisir. Ce souvenir changea tout le cours de ses pensées, et, quittant la fenêtre, il frappa résolûment à la porte de M. Robert.

— Ah! c'est toi, mon garçon, dit la voix cordiale et gaie du dessinateur qui était au travail. Approche, et dis-moi pourquoi tu viens ici. Le sais-tu, au moins?

— Mais, répondit Maurice un peu interloqué, je croyais...

— Tu croyais que c'était moi qui avais demandé à ta mère de t'envoyer, et tu avais raison; mais penses-tu que ce soit seulement pour le plaisir de te voir? Voyons, qu'allons-nous faire?

— Je vais apprendre.

— Ah! c'est cela. Apprendre quoi?

— A dessiner.

— Oui, si tu as vraiment des dispositions comme on me l'a assuré. Mais sais-tu ce que ton maître m'a dit en même temps?... c'est qu'il n'a rien pu faire de toi pendant tout le temps que tu as été avec lui. Eh bien, moi je n'entends pas que cela aille ainsi. Je vais d'abord commencer par t'apprendre à bien voir, à bien écouter, à bien comprendre et à bien obéir. Que m'apportes-tu?

— Rien, dit l'enfant avec inquiétude.

— Comment rien?

— Ma mère ne m'a pas dit qu'il fallait apporter quelque chose?

— M'as-tu au moins apporté de bons yeux?

— Oui.

— De bonnes oreilles?

— Oui.

— Et de la bonne volonté?

— Oui.

— Eh bien, cela nous suffira pour le moment. Mais souviens-toi que je suis exigeant, très-exigeant, et qu'il faut avec moi marcher droit. Je veux bien me donner de la peine pour toi, mais c'est à condition que tu t'en donneras tout autant. Est-ce juste?

— Oui.

— Eh bien, c'est marché conclu. Maintenant, mon garçon, il me semble que tu as des souliers qui ne sont pas aussi bons que tu pourrais le désirer.

— Ma mère ne peut pas m'en acheter.

— Et si tu t'en achetais toi-même..., qu'en dis-tu? Veux-tu gagner de quoi le faire?... Je crois que tu dirais oui, si tu étais sûr que je parle sérieusement. Eh bien, prends ce seau, va à la fontaine de la cour qui est ouverte

maintenant, remplis-le et rapporte-le-moi. Tu le verseras dans la petite fontaine qui est à l'entrée, et tu retourneras en chercher un autre. Quand tu auras fait cela tu auras gagné deux sous. Sans doute tu fais la même chose pour ta mère?

Maurice baissa la tête, car il se souvint qu'il avait souvent refusé à sa pauvre mère de lui épargner cette peine, sous prétexte que cela le mettrait en retard pour l'école, où ensuite il n'allait pas.

— Nous n'avons pas de fontaine, dit-il.

— Ça n'empêche pas qu'il faut de l'eau dans un ménage. C'est moi qui allais la chercher tous les matins, mais ça me perd du temps, et si tu veux venir un quart d'heure plus tôt chaque jour, tu me rendras ce service et tu auras tes deux sous. Cela te convient-il? Mais il faut que tu puisses me dire que ce n'est pas ta mère qui va chercher la sienne.

Quand Maurice eut fait son second voyage, M. Robert tira un gros sou de sa poche et le

mit dans une boîte qu'il prit sur une étagère.

— Voilà, dit-il, la boîte restera ici jusqu'à ce qu'il y ait de quoi acheter des souliers. Tu viendras aussi me porter mon eau le dimanche. Deux sous par jour, combien cela fera-t-il par semaine?

— Quatorze.

— Quatorze sous, autrement dit soixante et dix centimes.... Mettons que je sois très-content de toi et que j'en ajoute le samedi trente ; dans cinq semaines tu aurais de quoi acheter une bonne paire de souliers. N'en dis rien à ta mère ; fais-lui-en la surprise. Mais d'ici là tu marches sur tes talons et tu n'es guère présentable. Ce soir tu me laisseras tes souliers en remontant afin que je les examine. Allons, maintenant, lis-moi ça.

Et M. Robert mit sous les yeux de Maurice une page d'un livre imprimé en gros caractères.

— Je ne sais pas lire, dit le petit garçon,

devenant rouge de honte jusqu'à la racine des cheveux.

— Quel âge as-tu?

— J'aurai douze ans dans deux mois.

— Eh bien, dans deux mois il faut que tu saches lire. Combien de temps as-tu été à l'école?

— Je ne sais pas; depuis que j'étais tout petit.

— Tu ne fais pas grand honneur à ton maître, ou plutôt c'est à toi-même que tu ne fais pas honneur. Est-ce que tes camarades apprenaient aussi peu que toi?

— Il y en a qui savent bien lire.

— Pourquoi? Est-ce qu'on s'occupait d'eux plus que de toi?

— Non.

— Alors d'où cela vient-il?

— Ils se donnaient de la peine, je pense..., dit Maurice avec effort.

— Ah! voilà. C'est la clef de toutes choses, se donner de la peine. Maurice, je ne te ferai

point de reproche pour ta paresse passée, cela ne me regarde pas; mais maintenant que tu es avec moi, je te conseille de te donner de la peine.

Et Maurice commença dès ce matin-là à comprendre qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que de se donner de la peine et de vaincre les difficultés lorsqu'on est sous une direction intelligente et affectueuse. Quand le coucou de M. Robert sonna midi, il l'accusa d'être en avance sur toutes les horloges, mais celle de la paroisse se hâta de justifier l'honnête pendule en sonnant le premier de ses douze coups au moment où celle-ci laissait résonner le dernier, et Maurice fut obligé de reconnaître qu'elle était sans reproche.

— Monte chez ta mère, lui dit son maître, et dis-lui que je suis content de toi et que si tu continues ainsi tout ira bien.

Quand Maurice passa devant le corridor, au fond duquel était la porte de Madame Lebrun, il vit qu'elle était ouverte et s'ap-

procha sans bruit. Lydie était seule, elle l'aperçut et sourit doucement, comme elle souriait à tous ceux qui venaient auprès d'elle.

— Es-tu mieux? lui demanda le petit garçon.

— Oui, répondit-elle, je souffre bien moins.

Le cœur de Maurice s'allégea en entendant cette réponse. Si, après tout, elle allait guérir, quel bonheur! Il vint tout près d'elle.

— Est-ce que ta maman est sortie?

— Oui, elle ne reviendra que vers le soir.

— N'as-tu que ça à manger? dit Maurice en regardant le morceau de pain qui était sur la chaise à côté d'elle.

— Maman me fera un peu de soupe en rentrant.

— Est-ce que tu n'aimerais pas à avoir autre chose à présent?

— Oh! je ne sais pas..., peut-être.

Maurice la quitta précipitamment pour remonter chez lui. Il n'y avait pas de soupe sur la table, mais un excellent déjeuner que le

petit garçon aimait beaucoup, des pommes de terre cuites avec quelques morceaux de mouton. C'était un régal rare dans le pauvre petit ménage. Sa mère lui en servit une portion et fut tout étonnée de le voir emporter son assiette.

— Où vas-tu, Maurice? cria-t-elle.

Mais il ne répondit pas, et elle pensa que peut-être M. Robert lui avait dit de redescendre avec son déjeuner.

— Tiens! dit-il à Lydie, essaye de manger un peu de ça. C'est bien bon, tu verras.

Lydie avança les lèvres pour recevoir la bouchée que Maurice lui présentait au bout d'une fourchette. Mais elle ne put réussir à l'avaler.

— Non, dit-elle tristement; je ne puis pas; et pourtant ça a l'air bien bon. Mange-le près de moi; ça me fera plaisir de te voir.

Maurice s'assit sur le bord de la paillasse; la petite fille suivait avec un intérêt affectueux chaque morceau qu'il portait à sa bouche.

Tout ce qui pouvait faire plaisir aux autres lui en faisait à elle-même.

Et, en vérité, Maurice semblait jouir beaucoup de son déjeuner. Le travail du matin, ce plaisir nouveau pour lui de s'être donné de la peine, et l'approbation de M. Robert l'avaient mis en appétit. Lydie était mieux ; elle le traitait avec tant d'amitié qu'il en oubliait qu'il lui avait fait un bien grand mal ; son cœur était plus au large qu'il ne l'avait senti depuis longtemps. Enfin, il avait entrevu la possibilité de gagner bientôt assez d'argent pour pouvoir remplacer les dix sous pris à sa mère, et il avait fait un plan qui lui semblait admirablement propre à tout arranger. Il voulait, quand il les aurait, faire semblant de les retrouver dans une fente du plancher, ce qui empêcherait sa mère d'avoir aucun soupçon tout en la remettant en possession de son argent. N'était-ce pas une heureuse invention? Une fois Lydie guérie et la pièce de dix sous rendue, il n'aurait plus rien à craindre,

et il entrerait bien résolûment dans sa vie nouvelle de travail et de bonne conduite.

Tout se réunissait donc pour que Maurice pût savourer son déjeuner. Il fut peiné sans doute quand Lydie lui dit qu'elle ne pouvait pas y goûter; mais ce premier élan de généreux dévouement une fois refroidi, il faut avouer qu'il ne fut pas fâché de ce qu'elle lui laissait sa portion tout entière.

L'après-midi se passa bien aussi. M. Robert avait mille manières de varier et d'abréger les heures de travail. Tantôt il chantait de jolies chansons que Maurice essayait de répéter après lui; tantôt il lui racontait quelque chose sur les pays éloignés dont il avait lu la description, sur les hommes et les animaux qui les habitent, sur la manière dont on y vit. Combien il savait de choses, ce M. Robert! Maurice ne put s'empêcher de le lui dire.

— Je voudrais en savoir bien davantage, répondit le jeune dessinateur; et toi, mon

garçon, tu pourras en savoir tout autant si tu veux.

— Mais, dit Maurice, si je dessine tout le jour je ne puis pas apprendre d'autres choses.

— J'ai toujours travaillé tout le jour, moi aussi, mais j'ai lu le soir. Demande à ma mère si elle ne trouvait pas quelquefois que l'huile de la lampe allait un peu vite.

— J'avais surtout peur pour tes pauvres yeux, dit la vieille dame.

— Heureusement qu'ils sont excellents, car j'en fais usage de jour et de nuit sans leur donner beaucoup de repos. D'autres yeux peut-être se révolteraient contre ce régime.

— Si le bon Dieu t'a donné de bons yeux, il t'a donné aussi une volonté de fer, dit la mère en riant. Allons! malgré tout, je ne suis pas trop mécontente de mon garçon.

Et elle rentra dans sa petite chambre où elle cousait près de la fenêtre, et dont elle laissait la porte ouverte pour entendre la voix de son fils.

Quand la journée de travail fut finie, M. Robert donna à Maurice une seconde leçon de lecture, puis il lui dit de l'aider à transformer sa chambre en salle d'étude. En un tour de main les instruments de travail disparurent, deux petites tables posées bout à bout en formèrent une longue au milieu de la chambre, et de chaque côté une planche appuyée sur deux chaises fit un banc sur lequel plusieurs personnes pouvaient prendre place.

Un ou deux livres sur la table, du papier, des crayons, un encrier et des plumes, c'était tout. Deux petites lampes à pétrole, avec des abat-jour, attendaient à chaque bout de la table qu'on les allumât.

— Maintenant nous pouvons dîner, mère, dit M. Robert, et toi, mon garçon, tu peux remonter chez toi.

— Puis-je venir ce soir ? demanda Maurice timidement.

— Non, tu es trop jeune ; tu viendras le jour de la leçon de dessin qui est deux fois

par semaine. Aujourd'hui tu ne comprendrais pas. Je me charge de t'enseigner à lire et à écrire dans la journée ; ensuite nous verrons. Viens demain à huit heures moins un quart. Ah ! mais nous oublions tes souliers. Voyons, laisse-les dans ce coin où on ne les verra pas. Tu remonteras bien pieds nus, ça ne te fera pas une grande différence.

— Eh bien ! dit la vieille dame quand Maurice fut sorti, que penses-tu de ce garçon ? Crois-tu toujours qu'il ait menti ?

— Je serais bien fâché de lui faire tort, et pourtant je ne crois pas me tromper, répondit Robert ; mais nous l'amènerons peu à peu à faire son aveu s'il en a un à faire. Il n'y aurait rien de bon à attendre de lui s'il commençait la vie en gardant un secret comme celui-là sur sa conscience.

Le lendemain matin, quand Maurice parut à huit heures moins un quart pour porter l'eau, M. Robert lui dit de chercher ses souliers dans le coin où il les avait laissés en

partant. Maurice obéit et prit deux souliers qui occupaient précisément la même place où il avait posé les siens, mais il les laissa retomber aussitôt.

— Ce ne sont pas mes souliers, dit-il. Je ne les vois pas.

— A qui sont-ils donc, ceux que tu tiens?

— A vous, Monsieur Robert.

— Regarde mon pied. Est-ce qu'il y entrerait? Moi je crois que ce sont bien les tiens.

— Mais alors on les a raccommodés... Ils sont comme neufs! cria Maurice avec ravissement.

— Eh bien! es-tu content?

— Oh! mais qui a pu faire cela?

— Il y a chez moi une fée qui travaille quand personne ne la voit et qui fait des merveilles, dit M. Robert d'un ton si sérieux et si tranquille que Maurice fut un instant incertain de ce qu'il devait croire.

— Oui, dit la mère qui venait d'entrer; mais aussi il a veillé presque toute la nuit pour

faire ce travail. Maurice, vous pouvez bien lui dire merci et vous en souvenir toute votre vie. Il n'y a que lui au monde pour faire des choses pareilles. Si je l'avais su!... Mais il avait eu soin de fermer sa porte, et moi je dormais si bien que je n'ai rien entendu.

Maurice restait debout, les souliers féeriques à la main, les regardant, puis regardant son maître, et dans une telle perplexité que celui-ci éclata de rire.

— Allons, dit-il, n'en parlons pas davantage. Je l'ai fait pour moi-même aussi bien que pour toi, parce qu'il ne me plaisait pas d'avoir un apprenti dont les chaussures faisaient honte à mon établissement. Allons, mon garçon, mets tes souliers au lieu de les regarder comme s'ils étaient ceux du Chat botté, et va nous chercher notre eau. Nous n'avons pas de fée qui se charge de nous l'apporter.

Maurice n'osa pas exprimer à M. Robert sa gratitude autrement que par un remercîment

qu'il marmotta en sortant; mais de ce jour-là il lui appartint corps et âme.

Ce n'était pas seulement sa bonté qui le charmait, c'était aussi cette habileté que rien n'étonnait, cette adresse à tout faire, cette gaieté qui faisait du travail un plaisir, et cette volonté forte qu'il employait, non-seulement à faire son propre devoir tel qu'il le comprenait, mais qui exerçait sur les autres un si grand ascendant.

De ce moment, Maurice ne courut plus guère le danger de retomber sous l'influence de ses mauvais camarades. Il avait trouvé plus fort qu'eux, et il commençait à comprendre que le travail vaut mieux que l'oisiveté, et qu'on est plus heureux en faisant son devoir qu'en tâchant sans cesse de s'y soustraire.

XV

LE RETOUR DE MADEMOISELLE HÉLÈNE

Ce même lundi, Madeleine dit à Henriette que Lydie voulait la voir. Celle-ci ne se montra pas fort empressée de se rendre au désir de la pauvre enfant qu'elle avait tant tourmentée.

— Est-elle bien malade? demanda-t-elle.

— Oh! oui, répondit Madeleine; si tu savais comme elle est changée et comme elle a de la peine à respirer.

— Mais c'est que je n'aime pas voir les malades, moi.

— Mais elle voudrait te voir. Elle ne te dira rien qui te fasse de la peine, elle est si gentille! Oh! ma pauvre petite Lydie!...

Et Madeleine fondit en larmes au souvenir de la pâle figure de son amie.

— L'aimes-tu donc tant que ça? demanda Henriette étonnée. Puis elle ajouta : Eh bien, j'irai avec toi ce soir.

Pour la première fois on vit les deux petites filles sortir ensemble de l'école et s'en aller côte à côte, non pas en se donnant la main comme Madeleine et Lydie avaient coutume de le faire, mais en causant tout le long du chemin.

— Je ne comprends pas pourquoi tu l'aimes tant, disait Henriette. Moi, je n'aime pas les gens si laids.

— Elle n'est pas laide du tout, elle a de si jolis yeux!

— Avec ça, tu serais bien fâchée d'être comme elle.

— Je ne voudrais pas être infirme, parce que je voudrais pouvoir aider maman quand je serai grande.

— Ah! bien, par exemple, moi, je ne m'inquiète pas de ça. Quand je serai grande, je veux m'amuser et faire tout ce qui me plaira.

Ma grande sœur va au bal le dimanche; elle me prendra avec elle quand je serai devenue une demoiselle. C'est ça qui m'amusera!

— Maman ne va jamais au bal, et moi je n'irai pas non plus, dit Madeleine, qui ne savait pas même bien ce que c'était.

— Vraiment!... Eh bien, je ne voudrais pas être toi.

C'était le refrain habituel de la conversation d'Henriette; Madeleine ne s'en formalisait nullement. Entre enfants élevés ensemble, on est accoutumé à se dire très-crûment ce qu'on pense.

Lorsqu'elles arrivèrent devant la porte de la maison noire, Henriette recula.

— Ah! quelle vilaine maison! s'écria-t-elle. Est-ce ici qu'elle demeure?

Et elle paraissait hésiter à entrer dans l'allée.

— Viens, dit Madeleine en l'entraînant, elle nous attend.

Lydie les attendait en effet, car ses yeux étaient tournés vers la porte et s'arrêtèrent

immédiatement sur Henriette, qui regardait autour d'elle avec une expression d'étonnement et de dégoût. Cependant, quand elle vit la petite figure amaigrie de sa compagne, ses yeux creusés et brillants de fièvre, elle s'avança vers le pauvre lit et prit la petite main qui lui était tendue, mais sans trouver une parole de sympathie.

— Je suis contente de te voir, lui dit Lydie. Je ne retournerai plus à l'école, et cela m'aurait fait beaucoup de peine de ne pas te dire adieu.

Henriette, embarrassée de cette réception, un peu émue, mais ne voulant pas le laisser voir, regardait partout ailleurs que dans les yeux caressants qui étaient attachés sur elle. Elle laissait gauchement sa main dans celle de Lydie, et du bout de son pied semblait vouloir creuser un trou dans le plancher.

— Veux-tu t'asseoir là, lui dit Lydie, lui indiquant un coin de la paillasse. Tu seras

plus près de moi, je pourrai mieux te parler.

— Il faut que je retourne chez nous, dit Henriette, toujours sans la regarder.

— Déjà!...

— Je suis seulement venue parce que Madeleine m'a dit qu'il fallait venir. Je reviendrai une autre fois.

— Ah! non, reste un moment, Henriette, un tout petit moment. Assieds-toi là.

— Non, non, pas aujourd'hui. Il faut que je retourne chez nous.

Lydie laissa aller la main qu'elle tenait toujours, et sa figure prit une expression de lassitude et de tristesse.

Henriette restait debout à la même place, tortillant un coin de son tablier et regardant toujours dans le vide.

— Henriette, dit la petite malade de sa voix douce, je voulais seulement te dire que je t'aime.

— Toi!... tu m'aimes!...

— Oui, de tout mon cœur.

Il n'y avait pas moyen, en la voyant, en l'entendant, de douter de la sincérité de ses paroles. Henriette ne trouvait rien à répondre, mais elle ne parlait plus de s'en aller. Evidemment, elle avait redouté les reproches de sa petite compagne; elle ne s'attendait pas à entendre de sa bouche une parole d'amour. Sa figure exprimait un violent conflit de sentiments divers; elle aurait voulu s'enfuir et ne jamais revoir cette pauvre petite Lydie, qu'elle avait rendue aussi malheureuse qu'il était en son pouvoir de le faire. Elle aurait voulu aussi l'embrasser et lui demander de lui pardonner, mais l'orgueil la retenait. Enfin, le bon mouvement l'emporta sur le mauvais : Henriette se jeta sur le petit lit et, cachant sa tête dans la vieille couverture de Lydie, elle s'écria en sanglotant :

— Je voudrais être comme toi. Mais moi je suis méchante, méchante...

Un peu effrayée de cette violente explosion, Lydie caressait la tête noire et ébou-

riffée d'Henriette de sa petite main frêle...

— Ne pleure pas, disait-elle, Madeleine t'aidera ; elle t'aimera aussi, si tu le veux.

Mais Madeleine, qui jusque-là était restée à l'écart, regardant cette petite scène sans s'y mêler, ne confirmait cette promesse par aucune parole. Lydie l'appela pour qu'elle vînt l'aider à calmer Henriette.

— Non, dit-elle en s'approchant, je ne pourrai pas l'aimer, si elle ne te demande pas pardon.

A ces mots, l'orgueil d'Henriette se réveilla. Elle se releva et se tourna contre Madeleine, furieuse de s'être laissée aller devant elle à un bon sentiment et de recevoir d'elle une leçon.

— Et de quoi est-ce que je demanderais pardon, madame la mijaurée?... Est-ce que je vous ai demandé de m'aimer, à vous? Je m'en soucie comme de ça.

Et avec un geste de dédain, sans jeter un autre regard sur Lydie, elle se précipita hors de la chambre.

La petite malade fut si saisie de ce brusque changement, qu'elle en eut une crise d'oppression qui se termina par un spasme douloureux ; et Madeleine, effrayée, ne sachant que faire pour la soulager, était tout en larmes quand Madame Lebrun rentra. Elle ne quitta son amie que lorsqu'elle la vit calme; mais la pauvre petite était si anéantie qu'elle put à peine lui tendre la main.

Cependant quand Madeleine se baissa pour l'embrasser, elle l'entendit murmurer :

— Elle n'est pas encore venue aujourd'hui...

Ah! c'était bien dur d'attendre ainsi toujours en vain. Avoir donné tout son cœur et ne trouver en échange qu'oubli et indifférence! — Pendant trois jours encore, Lydie se dit chaque soir, quand sa triste journée touchait à sa fin et que la nuit venait plus triste et plus longue encore :

— C'est trop tard, maintenant, elle ne viendra pas.

Son pauvre cœur commençait à se lasser d'espérer.

Que faisait Mademoiselle Hélène pendant tout ce temps? La lettre que Madame Martel lui avait écrite le dimanche ne lui avait pas été envoyée et attendait tranquillement son retour entre les mains de sa mère.

Hélène avait une vie difficile. La mort de son père l'avait laissée seule, très-jeune, avec une mère malade et sans aucune ressource. Elle avait reçu une bonne éducation, et son père lui avait enseigné l'amour du travail et un profond sentiment du devoir; elle se mit courageusement à la vie qui s'ouvrait devant elle. Comme elle était instruite, aimable, consciencieuse, elle eut bientôt plus de leçons qu'elle n'en pouvait donner. Sa mère, à qui sa santé ne permettait aucune activité extérieure, mais qui prenait soin du petit ménage, lui donnait l'exemple de chercher chaque jour sa force auprès de Dieu. Il y avait plusieurs années qu'elle vivait ainsi, et jamais

le courage ne lui avait fait défaut. Toutes les heures de sa journée étaient employées à donner des leçons; le soir, elle revenait auprès de sa mère et s'efforçait de la distraire et de lui faire une douce société. La plus grande joie de sa vie était son école du dimanche et ses rapports affectueux avec les enfants qu'elle instruisait et qui l'aimaient.

Depuis bien des années, Hélène n'avait pas respiré l'air de la campagne, et les yeux inquiets de sa mère trouvaient sur son visage pâli les traces de la fatigue; elle avait cédé à ses sollicitations en allant passer quelques jours chez une amie. Ce n'était pas sans regrets et sans remords qu'elle avait manqué son école et quitté sa mère. Elle revint le mercredi soir, et après avoir accablé celle-ci de baisers et de caresses, pour se dédommager de quatre jours de privation, elle lui fit subir un interrogatoire minutieux sur la manière dont elle avait passé le temps de son absence.

Madame Lambert se défendait en riant de l'accusation de s'être ennuyée.

— Tu es plus heureuse sans moi qu'avec moi, dit Hélène, me voilà bien convaincue de cette vérité. Oh! que j'aurais voulu que tu pusses jouir aussi de cette verdure, de cette fraîcheur et de ce silence! Pauvre maman, toujours enfermée entre quatre murs, avec une rue maussade pour tout horizon!

— Je vois un arbre de ma fenêtre, ma fille. D'ailleurs, j'ai eu mes joies de campagne dans mon temps.

— C'est justement parce que tu y es née, qu'elle doit te manquer doublement maintenant. Et demain, je m'en vais encore tout le jour; mais cela, je n'ai pas le cœur de le regretter. C'est notre promenade de l'école du dimanche, tu sais, et le temps sera magnifique. Pauvres petits, qu'ils vont être heureux! Il n'est venu aucun message pour moi?

— Non, aucun. Ah! j'oubliais... Voilà une lettre qui est arrivée ici, pour toi, lundi ma-

tin. Je ne te l'ai pas envoyée, pensant que tu l'aurais presque aussitôt en arrivant.

Hélène ouvrit la lettre et la parcourut à la hâte.

— La pauvre petite Lydie est bien malade, dit-elle ; elle a fait une chute affreuse ; elle me demande... et on me l'écrivait dimanche matin !... Que sera-t-il arrivé depuis lors ? Maman, j'y vais à l'instant.

Mais Madame Lambert lui montra la pendule.

— Regarde l'heure, dit-elle. Je suis bien fâchée de ne t'avoir pas donné ta lettre tout de suite.

— L'heure ne fait rien. Je suis sûre qu'elle m'attend, si elle vit encore. Oh ! pauvre petite Lydie !

— Mais, mon enfant, tout le monde sera couché dans la maison, tu les dérangeras. Es-tu sûre que les parents te recevraient bien, même à une autre heure ? Non, c'est impossible que tu y ailles ce soir.

Hélène fut obligée de se rendre à l'évidence, mais elle resta triste et inquiète.

— Pourquoi n'ai-je pas été la voir avant cet accident? répétait-elle. Elle paraissait si misérable et si triste; j'aurais dû m'occuper d'elle, et maintenant je ne la reverrai peut-être pas. Elle a dû penser, la pauvre petite, que je ne voulais pas venir... Ah! je ne m'en consolerai jamais!

— J'espère que tu la retrouveras demain. D'ailleurs, tu ne pourras te faire aucun reproche; il n'y a pas eu de ta faute, mon enfant; tu as fait pour elle tout ce qui était en ton pouvoir.

— Ah! non, j'aurais dû l'aimer davantage. Je vois maintenant tout ce que j'aurais pu faire. Et il est trop tard, trop tard... Oh! pourquoi avons-nous le cœur si froid et si égoïste?

— Toi, le cœur froid et égoïste, mon Hélène!...

Mais rien ne pouvait apaiser ce regret poi-

gnant de n'avoir pas assez aimé pendant qu'il en était temps. Hélène relut à haute voix la lettre de Madame Martel :

« Elle vous demande continuellement, et sa mère serait allée vous chercher, si elle avait su votre adresse. La pauvre enfant a sans doute une lésion intérieure, car, extérieurement, rien n'explique ses grandes souffrances.

— Et demain, reprit Hélène, nous nous réunissons à l'école à six heures pour prendre le train de sept heures et demie, et je ne puis aller auprès d'elle avant de partir. Le père y serait peut-être encore, et l'on dit que c'est un homme si brutal! Je ne puis non plus manquer la promenade, on a besoin de moi; nous ne sommes pas trop nombreux pour surveiller tant d'enfants. Ah! pauvre petite Lydie qui me demande et m'attend! Mais, qui sait? peut-être elle ne m'attend plus.

Cette nuit-là parut bien longue à deux per-

sonnes : à Lydie, qui ne pouvait dormir et se posait toujours la même question, à laquelle rien ne répondait; à Hélène, qui ne s'endormait un moment que pour être réveillée aussitôt par ses regrets et ses tristes pensées.

Avant l'heure du rendez-vous, elle était à l'école. Madame Martel, occupée à de formidables préparatifs pour la journée, la vit arriver avec joie.

— Ah ! soyez la bienvenue, Mademoiselle. Puisque vous êtes là, tout ira bien; nous allons nous partager la besogne.

— Oui, mais dites-moi d'abord ce que vous savez de Lydie.

— Ne l'avez-vous pas vue?

— Non; j'étais absente. Je n'ai reçu votre lettre que tard hier soir.

— Elle est mieux, dit Madame Martel. Madeleine me donne de ses nouvelles tous les jours.

Hélène, en entendant ces mots, se sentit capable, tant elle était heureuse, de se char-

ger à elle seule de toutes les corvées, et mit gaiement la dernière main aux préparatifs. Les enfants arrivaient par groupes et par pelotons, la figure épanouie et revêtus de leurs meilleurs habits. Ceux qui avaient déjà fait des promenades de ce genre racontaient aux autres leurs souvenirs, leurs aventures, et jouaient un rôle dont leur amour-propre paraissait très-satisfait. Ceux qui n'avaient jamais été plus loin que les fortifications ou les jardins de maraîchers et les petits morceaux de pré qui forment la ceinture de la grande ville, les écoutaient bouche béante, comme des oracles, et s'attendaient sans doute à de grandes merveilles. Mais quelle que fût l'extravagance de leur imagination, aucun d'eux ne devait être déçu ; car ils ne pouvaient rêver rien de plus beau que la fraîcheur des bois, les mousses vertes au bord des sentiers, les rayons de lumière à travers le feuillage léger des hêtres ; rien de plus vivifiant que les parfums de végétation printanière, que

l'air libre et pur qu'ils allaient respirer.

Tout était prêt, chacun était à son poste, sauf pourtant quelques enfants qui ne répondaient pas à l'appel. Etaient-ils malades? étaient-ils seulement en retard? on n'en savait rien. Il fallait partir sans eux. Le signal est donné, les deux longues files s'ébranlent, l'une, toute de garçons sous la direction des instituteurs et des moniteurs de l'école du dimanche; l'autre, toute de filles, Madame Martel en tête. Chacun compte le groupe qui lui est spécialement confié. Hélène pense avec tristesse qu'elle devrait avoir une petite fille de plus dans le sien; mais la pauvre Lydie, même dans son état habituel, n'aurait peut-être pas eu la force de faire une si longue promenade.

Tout le monde les regarde passer, ces heureux enfants; on semble leur porter envie. Où vont-ils? se demande-t-on. Quelle belle journée ils ont devant eux! Bon voyage, pauvres petits! Vous n'avez pas souvent une

journée de plaisir, et chacun vous souhaite en passant beaucoup de joie, un beau soleil jusqu'au soir et un heureux retour dans vos pauvres demeures, où vous rapporterez le parfum des grands bois, des fleurs par poignées et des souvenirs pour longtemps.

XVI

LA PROMENADE DANS LES BOIS

Comme on approchait de la gare, on aperçut de loin une femme et un enfant qui couraient en faisant des signes. La grande bande des garçons s'arrêta un instant pour les attendre; celle des filles en fit autant pour ne pas devancer l'autre. Ils arrivèrent tout hors d'haleine.

— C'est toi, Jean, dit M. Martel qui était en tête d'une des longues files, comme sa femme était en tête de l'autre; pourquoi viens-tu si tard? Un peu plus et nous étions partis.

— Ce n'est pas la faute du petit, Monsieur, dit la mère parlant à voix basse; j'ai voulu lui mettre une poche à son pantalon, et ça

m'a pris plus de temps que je ne croyais.

— Une poche à son pantalon! vous auriez pu mieux choisir votre jour.

— Non, Monsieur; je suis sûre que vous trouverez que j'ai bien fait de la lui mettre quand vous saurez l'histoire.

— Contez-moi donc l'histoire, dit M. Martel reprenant la tête de colonne et donnant le signal de se remettre en marche.

— Il faut que vous sachiez, Monsieur, dit la mère de Jean, que j'ai acheté au petit, il y a quelque temps, un pantalon pour le dimanche qui s'est trouvé n'avoir pas de poche. Ça lui a fait beaucoup de chagrin parce qu'il ne savait où mettre ses billes et son couteau, et vous savez comme les garçons tiennent à leur couteau. Chaque jour il me disait : « Maman, quand me mettras-tu une poche à mon pantalon du dimanche? » Je répondais toujours : « Demain, » et je n'en trouvais jamais le temps. Enfin, hier il me l'a encore demandé, et comme j'avais de l'ouvrage pressé pour le

magasin, je lui ai répondu de ne pas m'ennuyer. Il n'a rien dit, le pauvre petit, mais il avait le cœur bien gros, et quand il a été dans son petit lit, je l'ai entendu qui disait tout bas : « Bon Dieu, fais qu'on me mette une poche à mon pantalon. » Je n'ai pas fait semblant d'entendre, et j'ai fini mon ouvrage avant de me coucher; mais ce matin je me suis levée de bonne heure et j'ai mis une poche à son pantalon avant qu'il fût éveillé. Il ne s'en est pas aperçu tout de suite, mais quand je lui ai dit : « Tiens, mets ton couteau et tes billes dans ta poche, » vous auriez dû voir sa mine étonnée et joyeuse. Je ne sais pas s'il a deviné que c'est moi et non pas le bon Dieu qui ai mis cette poche à son pantalon, mais il m'a au moins embrassée bien fort. Voilà pourquoi nous arrivons si tard; mais, Dieu merci, nous sommes encore à temps.

— Vous avez bien fait, vous avez très-bien fait, dit M. Martel.

Et la mère de Jean s'en alla joyeuse en

faisant un signe d'adieu à son petit garçon qui marchait tout fier dans les rangs, sa main dans la poche miraculeuse dont il voulait à chaque instant constater l'existence.

Jean était un blondin de six ans, rose et joufflu, et si sage qu'on l'aimait partout où il allait; aussi tous ses camarades se réjouirent de sa bonne fortune, et si on lui emprunta souvent son couteau, car beaucoup, moins heureux que lui, avaient bien la poche mais non le couteau, on le lui rendit toujours.

Ils entrent enfin dans la vaste gare; les employés du chemin de fer comptent les enfants. Ils ont l'air de trouver que c'est une bien grande bande et qu'on aurait mieux fait de laisser tout ce monde à la maison; mais quelques-uns d'entre eux sont de bonne humeur et sourient en les voyant si gais. Il serait difficile de décrire la bousculade qui suit le passage dans la salle d'attente; les quelques voyageurs qui se trouvent à ce train du matin ont l'air tout effarés et cherchent un refuge

contre cette invasion de barbares. On les fait entrer dans les wagons : huit, dix, on en met jusqu'à quatorze dans un compartiment. Les grands garçons montent sur l'impériale et les petits les envient, car ils verront bien mieux le pays. Enfin, tout le monde est casé ; les gardiens de ce petit peuple respirent. C'est un premier cap doublé, mais il en reste bien d'autres jusqu'au soir. On attend maintenant le sifflet final. Comme c'est long !

— Il y a bien une demi-heure que nous sommes ici, dit une petite impatiente.

Mademoiselle Hélène tire sa montre et répond :

— Il y a juste trois minutes.

Enfin, le lourd convoi s'ébranle et les toits des maisons commencent à passer sous les yeux des enfants qui se figurent rester immobiles. Puis on file plus rapidement au milieu des jardins, des arbres rabougris, des maisons naines de la banlieue. Enfin on est en pleine campagne. Les enfants battent des mains, sur

l'impériale on chante, et les petits prisonniers des wagons répondent. De temps en temps on se tait pour mieux regarder, pour mieux causer. Madeleine a trouvé moyen de se nicher tout près de Mademoiselle Hélène ; elle se serre contre elle et lui baise la main en répétant :

— Je resterai tout le temps à côté de vous.

Henriette, qui est dans la même voiture, se vante d'avoir déjà été en chemin de fer et même bien plus loin ; elle ne veut pas paraître étonnée et ravie comme les autres. Pourtant elle a eu soin de prendre une des meilleures places, à côté de la portière, mais elle s'appuie au fond du wagon, ne regarde rien et mange assidûment des dragées dont elle a sa poche pleine.

Une toute petite fille qui a un chapeau couvert de fleurs et une ombrelle à la main, tandis que la plupart de ses compagnes ont la tête nue, dit qu'elle a aussi été en

chemin de fer. On la regarde avec une certaine déférence.

— Oui, répète-t-elle d'un air pénétré de l'importance que lui donne la chose, j'ai été en chemin de fer quand j'avais un an, maman me l'a dit.

— Moi, dit une grande à la figure douce et un peu triste, je suis venue de bien loin quand j'étais toute petite, mais je ne m'en souviens pas et depuis je n'ai jamais vu que les rues.

Et elle regarde à l'horizon comme pour remplir son âme de cette lumière et de cette beauté.

Cependant, la première joie du mouvement étant calmée, les voyageurs commencent à devenir un peu bruyants, remuants et indisciplinés dans les wagons, et les bergers de ce troupeau ne sont pas fâchés d'arriver au terme de leur voyage. Encore un moment d'angoisse à traverser. Le train mesure les secondes et ne s'arrête pas assez pour donner à la grande

bande le temps d'opérer tranquillement sa descente. Il faut presser les lents, enlever les maladroits :

— Allons, vite ! Etes-vous bien tous descendus? Il y en a encore un dans ce compartiment. Voyons, petit lambin, qu'as-tu à regarder les autres bouche béante? Fais comme eux, saute lestement.

Le train est reparti. On les compte, ils y sont bien tous. Les bergers respirent de nouveau et le grand troupeau part pour les bois.

Les bois !... Oh ! qui dira combien ils sont beaux, pleins d'attrait, de fraîcheur et de vie mystérieuse pour des yeux qui, pendant des semaines et des mois, n'ont vu que les pavés, les murs et les arbres alignés d'une grande ville!... La verdure est si nuancée, l'air si pur, si parfumé, tout ce qu'on voit caresse le regard. On admire chaque détail : la mousse, tantôt d'un vert sombre au pied d'un vieux arbre, tantôt d'un vert si clair que sous un rayon de soleil elle semble sourire, et ce tapis

de plantes de toute espèce, si varié, si charmant que le pied a honte de le fouler. Puis, quand on lève les yeux, quelle diversité de feuillages, les uns légers, semblables à une broderie capricieuse et mouvante sur le ciel bleu, les autres épais et lourds, qui laissent à peine pénétrer un rayon de lumière ! Et tout cela change à chaque instant. Les longues allées, avec leurs arceaux mystérieux, s'étendent à perte de vue et semblent vous inviter à marcher, marcher toujours; puis, tout à coup, au sortir d'un fourré, on se trouve dans une clairière où l'on voudrait s'arrêter longtemps. Et, à mesure que le soleil monte à l'horizon, on sent toujours mieux la beauté de ces grands bois où la chaleur ne pénètre que si douce, et l'on ne demande qu'à s'asseoir sur la mousse et à rester tranquille et silencieux pour jouir et pour admirer.

C'était sans doute ce que Lydie aurait aimé à faire, mais elle n'avait jamais vu les bois ; jamais elle ne s'était assise sur la mousse et

n'avait cueilli les fleurs des sentiers ; et maintenant, pendant que ses joyeuses compagnes s'ébattaient sous les grands arbres, elle était couchée immobile sur son petit lit dans la chambre sombre ; elle allait mourir. Deux personnes pensaient à elle au milieu du bruit et de la joie de cette journée de fête ; c'étaient Hélène et Madeleine qui ne la quittait pas.

— Si Lydie était ici ! soupirait souvent la petite fille.

— Nous allons cueillir un beau bouquet, dit Hélène, et nous le lui porterons au retour.

On était arrivé près d'une source d'eau pure et fraîche, abritée par de grands hêtres ; c'était là qu'on devait s'arrêter et distribuer à la joyeuse troupe le repas du matin. Quel plaisir de voir sortir des grandes corbeilles les petits pains dorés, les énormes sandwiches et les cerises rouges ! Après le repas vinrent les grandes rondes, les jeux et les ébats dans la clairière. Quelques enfants, les petites filles surtout, aimaient encore mieux cueillir les

fleurs, ces fines et délicates fleurs des bois, mais on leur avait défendu de s'éloigner dans les taillis; ils devaient rester dans la clairière découverte où l'on pouvait facilement les suivre du regard. On réunit encore une fois les enfants pour un second repas sous la feuillée et pour chanter tous ensemble avant de prendre le chemin du retour; puis on les compta de nouveau et on s'aperçut que deux d'entre eux manquaient à l'appel. C'étaient Henriette et un petit garçon plus jeune qu'elle. On appela, on chercha dans toutes les directions, aucune voix ne répondit, et aussi loin que le regard pouvait atteindre on n'apercevait rien, ni dans les sentiers du bois, ni parmi les buissons; mais il est bien facile de se cacher derrière les troncs d'arbres, au milieu des arbrisseaux ou des grandes herbes. Madame Martel pensait que Henriette avait voulu jouer un méchant tour et reparaîtrait tout à coup.

L'heure du départ était venue; si l'on voulait reprendre le train il fallait se mettre en

marche. Madame Martel aurait voulu rester en arrière avec une des grandes filles pour chercher encore. Mais un des enfants ayant assuré qu'il avait vu Henriette et Charles dans le chemin qui conduisait à la station, il fut décidé que tout le monde partirait et que deux ou trois personnes reviendraient avec des hommes du village pour battre les bois si les deux enfants ne se retrouvaient pas en route. Madame Martel était dans une grande anxiété; tout en marchant et en hâtant le pas de son troupeau fatigué et un peu récalcitrant, elle demandait à Dieu avec ardeur de lui ramener les deux enfants égarés. Que ferait-elle si on ne les retrouvait pas avant le soir? Elle n'osait y penser. Les chefs de groupe marchaient en silence, tous inquiets, préoccupés, et se reprochant d'avoir manqué à leur devoir de surveillants. Les enfants, las de courses, de jeux, de mouvement, traînaient le pied et se disputaient entre eux. Personne ne songeait plus à admirer, et pourtant comme le bois était beau! Les

rayons obliques du soleil faisaient sur la mousse de longues traînées lumineuses et doraient les troncs d'arbres, tandis que dans l'épais feuillage les oiseaux, chantant leur chant du soir, semblaient dire mille adieux joyeux à leurs petits visiteurs d'un jour.

On sortit enfin du bois pour rentrer dans la partie ouverte et cultivée du pays; non loin de sa lisière se trouvait une ferme entourée de grands vergers, où les enfants avaient remarqué le matin en passant de beaux cerisiers couverts de cerises mûres qui leur avaient fait venir l'eau à la bouche. Madame Martel, qui marchait en tête de la caravane, toujours attentive à chercher de tous côtés les enfants perdus, bien qu'elle n'espérât plus guère les trouver sur le chemin de la station, s'aperçut la première qu'il se passait quelque chose de singulier dans ce verger, qu'elle avait admiré, elle aussi, en passant. On voyait autour d'un des cerisiers un petit groupe très-agité; on entendait une voix d'homme irritée, et il

semblait qu'il s'y mêlât des voix d'enfants, mais on était encore trop loin pour bien voir. Quelques pas de plus et Madame Martel s'arrêtait, à la fois consternée et soulagée d'un poids énorme : c'était... oui, c'était bien Henriette qui était là au pied de l'arbre, se débattant entre les mains d'un homme en manches de chemise, qui la secouait d'une main rude... Mais où pouvait être le petit Charles ?

— Descends ! criait l'homme, descends à l'instant, petit drôle ! Tu auras ce que tu mérites, je t'en réponds !

— Mais je ne peux pas descendre, répondait une voix lamentable du haut du cerisier.

— Puisque tu as pu monter, tu peux bien descendre. Allons, dépêche-toi.

M. Martel s'était approché pendant ce temps et commençait à comprendre toute l'aventure. Le petit Charles était monté si haut dans les branches de l'arbre pour cueillir les plus belles cerises, qu'il ne pouvait plus ni avancer ni

reculer. Il se tenait accroché à une grosse branche et regardait en bas d'un air d'effroi, ne sachant lequel il devait redouter le plus des deux dangers qui le menaçaient.

— Descends! criait le propriétaire du cerisier, d'une voix qui devenait de plus en plus terrible.

Henriette, que l'homme tenait ferme par un bras, n'avait point lâché de sa main restée libre son mouchoir plein des cerises que Charles lui avait jetées, et Madame Martel vit avec étonnement qu'elle trouvait moyen, même dans ce moment critique, d'en mettre deux ou trois dans sa bouche quand le paysan ne la regardait pas.

M. Martel ordonna à la bande de continuer son chemin et de l'attendre à la station. Alors, s'avançant avec sa femme vers le paysan irrité qui ne l'avait pas encore aperçu :

— Je me charge de faire descendre ce petit garçon et de le punir, dit-il d'une voix ferme et calme.

En l'entendant, le paysan se retourna et lâcha la main d'Henriette que sa maîtresse tenait déjà de l'autre côté.

— Ah! ces enfants-là sont à vous? dit-il. Eh bien, ils vous font honneur. Ils sont joliment bien élevés.

Puis, se retournant vers l'arbre où l'on apercevait à travers les branches touffues la figure piteuse du petit Charles, toujours accroché à sa branche, il cria de nouveau plus fort encore qu'avant :

— Petit drôle! petit vaurien! veux-tu bien descendre!

— Laissez-moi faire, dit M. Martel, cela me regarde.

Et, se suspendant à une branche inférieure, il prit solidement pied sur la plus forte; puis se tenant d'une main, de l'autre il saisit l'enfant et le remit à Madame Martel, qui le posa sur la terre où il resta tout tremblant et secoué par ses sanglots.

— Maintenant, dit l'instituteur, c'est à moi

de châtier ces enfants. Vous pouvez être sûr qu'ils seront punis comme le mérite leur honteuse conduite. Dites-moi combien je vous dois pour le dégât qu'ils ont fait de vos cerises, et croyez bien que je suis désolé de l'ennui qu'ils vous ont causé.

Le paysan s'était adouci sous l'influence de la politesse de M. Martel.

— Ces enfants sont-ils à vous? demanda-t-il encore.

— C'est suivant qu'on l'entend. Vous pouvez voir d'ici notre grande famille descendre la côte là-bas.

Il se retourna et regarda un instant la bande qui se déroulait comme un long serpent sur le chemin découvert.

— Ah! c'est une école, dit-il. Ces enfants de la ville, ça ne vaut rien. Non, je ne veux pas de votre argent; mais si j'avais un tant soit peu battu ce petit drôle, rien que pour rire, je serais tout de même plus content.

— Soyez tranquille, il n'y perdra rien. Nous ne voulons pas qu'il devienne un voleur, répondit M. Martel, pendant que sa femme, prenant des mains d'Henriette le mouchoir de poche aux cerises, les laissait glisser en tas au pied de l'arbre, sous les yeux pleins de regret de la petite fille.

Alors, chacun prenant un des coupables par la main, ils se mirent à courir pour rejoindre le corps d'armée.

Madame Martel ne dit pas un mot à Henriette, et M. Martel garda le même silence avec Charles, qui d'ailleurs paraissait beaucoup plus humilié et affligé que sa compagne. Les enfants qui se trouvaient dans les mêmes voitures qu'eux les regardaient d'un air curieux et désapprobateur. On entendit même une ou deux fois les mots de *voleur*, *voleuse*, chuchotés à demi-voix, mais personne n'osa se permettre rien de plus. Henriette boudait, Charles pleurait comme si ses larmes ne devaient plus s'arrêter.

Une heure plus tard, tous étaient arrivés sains et saufs à la maison d'école où quelques mères étaient venues attendre les plus jeunes, et d'où les autres devaient partir pour retourner chez eux par le chemin familier qu'ils faisaient chaque jour.

— Charles, dit M. Martel à son petit élève qu'il aimait beaucoup et qu'il avait toujours trouvé honnête et consciencieux, comment as-tu pu te laisser entraîner à prendre ce qui n'était pas à toi? Cela s'appelle voler, tu le sais, et les voleurs sont méprisés de tout le monde.

Charles sanglotait sans oser lever les yeux.

— Est-ce Henriette qui t'a entraîné à cette mauvaise action?

L'enfant se tut; il ne voulait pas dénoncer sa compagne. M. Martel le comprit et n'insista pas.

— Tu dois être puni, tu le sens bien, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, pendant huit jours, au lieu de jouer avec les autres pendant la récréation, tu resteras en classe à faire un devoir que je te donnerai. Et maintenant que vas-tu faire quand tu seras rentré chez toi?

— Tout dire à maman, répondit l'enfant d'une voix qui sortait toute rauque de sa poitrine pleine de sanglots.

— Et ensuite?

— Demander pardon à Dieu.

— Eh bien, mon enfant, si tu te repens sincèrement Dieu te pardonnera et ne te laissera plus retomber dans la tentation. Tu peux aller maintenant.

Pendant ce temps Madame Martel parlait à Henriette; mais celle-ci n'avait ni chagrin réel, ni remords de sa faute, et ne voulait pas convenir qu'elle eût mal fait d'entraîner son petit camarade à voler, lui qui était bien plus jeune qu'elle. Sa maîtresse lui annonça qu'elle subirait la même punition qui avait été infligée

à Charles, et Henriette s'en alla sans avoir répondu une parole, et bien décidée à ne pas revenir à l'école avant qu'elle pût croire qu'on avait oublié et son méfait et le châtiment qu'elle avait mérité.

XVII

FLEURS FLÉTRIES

A peine arrivée, Hélène s'était hâtée de prendre avec sa petite compagne le chemin de la maison de Lydie.

— Oh ! Mademoiselle, dit tout à coup la petite qui courait plutôt qu'elle ne marchait à côté d'elle, voyez comme mes pauvres fleurs sont fanées ; elles ne seront plus du tout jolies. Pauvre Lydie ! j'aurais tant voulu lui faire plaisir.

— Elles refleuriront dans l'eau, dit Hélène. Hâtons-nous, ma petite, il est si tard déjà. Est-ce encore bien loin ?

Elle éprouvait une étrange impatience d'arriver auprès de Lydie. Une angoisse inexprimable s'était emparée d'elle, il lui semblait que ce serait trop tard.

— Elle était mieux hier, n'est-ce pas? demanda-t-elle à Madeleine.

Combien de fois déjà elle lui avait fait cette même question !

— Oh ! beaucoup mieux, répondit encore la petite fille. Elle m'a dit qu'elle ne souffrait presque plus, seulement elle avait beaucoup de peine à respirer.

— Pauvre petite Lydie ! quand je pense qu'elle est malade depuis douze jours et que je n'en ai rien su ! Oh ! j'irai la voir tous les jours maintenant.

En parlant ainsi elle redoublait de vitesse, Madeleine avait peine à la suivre. Enfin, elles arrivèrent devant la maison noire, et le cœur d'Hélène se serra plus encore en voyant pour la première fois la demeure de sa petite élève. Elles traversèrent l'allée sombre, montèrent en tâtonnant les quatre étages dans l'obscurité et s'arrêtèrent un instant avant d'oser frapper à la porte. On n'entendait aucun bruit à l'intérieur; pourtant Hélène

crut distinguer un soupir étouffé. C'était peut-être à Lydie que la souffrance l'arrachait ; mais non..., ce n'était pas un soupir d'enfant.

— Comme elle va être contente ! dit Madeleine tout bas. Peut-être qu'elle dort, on n'entend rien.

Cependant il se fit un léger mouvement à l'intérieur. Hélène frappa et ouvrit presque aussitôt. La lampe était allumée, mais n'éclairait qu'une petite partie de la chambre ; le lit de Lydie était dans l'ombre. Une grande figure sortit de cette ombre et vint au-devant des visiteuses : c'était Madame Lebrun. Elle ne connaissait pas Mademoiselle Hélène ; celle-ci se nomma.

— Ah ! dit la mère de Lydie avec amertume, c'est un peu tard pour venir. Quand je pense qu'elle vous a demandée tous les jours et que vous venez maintenant qu'elle ne peut plus vous reconnaître !

— Est-elle donc si mal ? demanda la jeune

fille, qui pouvait à peine se faire comprendre tant elle était bouleversée.

— Le médecin vient de nous dire qu'il n'y en a plus que pour une heure ou deux. Regardez-la.

Et elle prit la lampe pour éclairer la figure de la petite mourante.

— Mais on me disait qu'elle était beaucoup mieux...

— Oui, c'était le mieux de la fin. Le médecin dit qu'il y a eu quelque chose à l'intérieur, et au moins, Dieu merci! pauvre agneau, elle ne souffre plus. Mais depuis ce matin elle ne nous a pas parlé.

Madame Lebrun tourna la lampe du côté du petit lit, et les visiteuses virent alors qu'il y avait une autre femme agenouillée tout auprès, la figure dans ses mains. C'était Madame Richard.

Hélène se mit aussi à genoux à côté d'elle. Oh! pourquoi Dieu ne lui avait-il pas épargné cette cruelle douleur? pourquoi n'avait-elle

pas pu venir quelques jours, au moins quelques heures plus tôt et revoir le regard affectueux de Lydie, serrer encore dans les siennes sa pauvre petite main, lui dire que Jésus, celu qui aime les petits enfants et ceux qui souffrent, allait la recevoir dans le ciel et la prendre dans ses bras? Oh! pourquoi était-elle venue trop tard? En la voyant si pâle et toute couverte de larmes, Madame Lebrun s'adoucit.

— Elle vous aimait bien, dit-elle à demi-voix; elle me parlait sans cesse de vous. C'était toujours : Mademoiselle Hélène m'a dit ça, Mademoiselle Hélène...

Un faible mouvement de l'enfant arrêta brusquement les paroles de la mère. Lydie avait soulevé sa petite main et remuait faiblement les lèvres, mais sans ouvrir ses yeux fermés. Sa mère se pencha sur elle.

— Elle parle encore de vous, dit-elle en se tournant vers Hélène, c'est votre nom qu'elle essaye de dire. Parlez-lui, peut-être qu'elle vous reconnaîtra.

Hélène se pencha et dit d'une voix douce, mais très-distincte :

— Lydie, chère petite Lydie, je suis ici près de toi.

Une sorte de frémissement passa sur la petite figure, puis Lydie entr'ouvrit les yeux pour regarder devant elle, mais ils étaient ternes et ne paraissaient rien voir.

— Lydie, reprit Hélène, m'entends-tu? Donne-moi ta main.

La petite main, déjà bien froide, chercha la sienne.

— Lydie, je ne savais pas que tu étais malade, sans cela je serais venue te voir tout de suite.

Elle ne pouvait supporter l'idée que Lydie croirait jusqu'au bout qu'elle l'avait oubliée ou négligée volontairement. L'enfant avait-elle compris?... Il était impossible de le savoir.

— Lydie, reprit-elle encore, tu seras bientôt dans le ciel avec Jésus. Es-tu contente?

La petite main serra faiblement celle qui la

tenait. Lydie essayait de parler. Hélène, inclinée sur elle, entendit ces mots :

— Il aime ceux qui souffrent...

— Oui, il aime ceux qui souffrent. Il t'aime, Lydie, et tout est si beau près de lui !...

Un faible sourire éclaira la figure de l'enfant mourante, puis la petite main devint plus glacée et plus inerte, la respiration sortit plus inégale des lèvres entr'ouvertes, et après quelques minutes de silence, Hélène s'étant aperçue la première que Lydie avait cessé de vivre, ferma doucement ses yeux qui étaient restés à demi ouverts.

— Elle ne souffre plus, dit-elle à la mère.

Madeleine, qui avait assisté à cette scène sans comprendre ce qui se passait, entendit ces paroles, et prenant la main d'Hélène :

— Est-ce qu'elle est guérie ? demanda-t-elle, joyeuse et inquiète pourtant.

— Elle est au ciel, répondit la jeune fille en serrant l'enfant contre elle, au ciel où l'on ne souffre plus et où l'on aime.

Le lendemain, Hélène revint apporter un bouquet de roses blanches et de jasmin. C'était un étrange contraste que celui de ces fleurs avec la misère sordide de la chambre et du lit où reposait la petite morte. Cependant une voisine avait donné un drap blanc pour la couvrir, une bougie brûlait à côté du lit, et la figure de l'enfant portait cette empreinte d'im mortalité que l'âme laisse après elle.

La mère était assise dans un coin, les mains croisées sur ses genoux; elle ne leva pas les yeux sur Hélène quand elle s'approcha et ne sembla pas la voir; mais lorsque celle-ci eut posé quelques fleurs sur la poitrine de Lydie et les autres autour de sa tête comme une auréole blanche, elle lui dit d'une voix rauque :

— Vous lui apportez des fleurs maintenant. Quand elle vivait, elle n'avait jamais rien de joli ni de bon, pauvre agneau. Elle n'a eu dans ce monde que peine et misère.

— Ne croyez pas cela, dit Hélène avec douceur, elle a eu de la joie aussi parce qu'elle

avait un cœur aimant. Si sa part a été dure sur la terre, maintenant elle est bien heureuse.

— Oui, dit la mère, je ne voudrais pas la faire revenir, moi qui ne pouvais pas même lui donner le morceau de pain dont elle avait besoin. Ah ! ma pauvre petite Lydie, ma dernière, la seule qui me restait, ta mère n'a pas été bonne pour toi...

Et la pauvre femme éclata en sanglots convulsifs, elle qui n'avait pas encore versé une larme.

— Mais vous l'aimiez, dit Hélène.

— Ah! oui, je l'aimais... Quelle mère n'aime pas son enfant?... Mais je ne le lui montrais pas, et maintenant c'est trop tard. Voyez-vous, quand on a tant de mal à vivre, ça vous rend dur quelquefois. Je l'ai rudoyée, et souvent elle ne me répondait rien, mais elle me regardait d'un air si triste... Oh ! ça me fend le cœur d'y penser. Ma pauvre petite Lydie, si je pouvais seulement t'entendre encore une fois me dire : Mère, tu m'aimes? comme tu

l'as dit hier, quand tu as parlé pour la dernière fois. Oh! si tu pouvais me le dire encore!

— Elle ne reviendra pas, dit Hélène, heureusement pour elle, mais vous irez où elle est maintenant.

— Est-ce que je sais, moi? reprit la malheureuse femme avec l'air de profond découragement qui lui était habituel et qui, pendant quelques instants, avait fait place à une expression d'amère douleur; je suis si misérable, je ne puis rien faire de bon. Elle me parlait souvent du ciel, de Dieu et de tout ce qu'on lui disait à l'école, et je ne l'écoutais pas. Personne ne m'en parlera maintenant.

— Je viendrai vous voir et nous parlerons ensemble de votre petite Lydie et de ce qu'elle aimait.

— Non, c'est inutile; vous ne me trouveriez pas et vous risqueriez de trouver mon mari qui pourrait vous parler mal. Il vaut mieux me laisser. On n'est pas venu voir ma pauvre

Lydie ; pourquoi est-ce qu'on viendrait me voir, moi ?

En la quittant, le cœur serré, Hélène se rendit à l'école, auprès de Madame Martel. C'était l'heure de la récréation ; les enfants jouaient dans le préau. Elle les regarda un instant, se demandant s'ils n'avaient pas une pensée d'affection et de regret pour leur petite compagne.

— Pauvres petits, se dit-elle en se détournant, ils ne savent pas ce que c'est que la mort ; il faut les laisser être heureux.

Madeleine était dans la classe avec Madame Martel. Quand elle vit entrer Hélène, elle vint au-devant d'elle et l'embrassa sans rien dire, puis elle resta debout, près d'elle, immobile et silencieuse.

Madame Martel était assise sur un des bancs, occupée à examiner ce que contenait le tiroir de Lydie. Elle se retourna et fit signe à la visiteuse d'approcher.

— Venez, Mademoiselle, dit-elle, et voyez ce que je viens de trouver.

Elle montrait un papier froissé et chiffonné qu'elle venait de prendre au fond du tiroir et sur lequel elle avait lu : « Ma demoisel Elaine. »

— C'est pour vous, sans doute.

Hélène le prit et déchiffra avec un peu de peine le brouillon de la lettre que Lydie lui avait adressée. A mesure qu'elle lisait et parvenait à comprendre, ses yeux se remplissaient de larmes qu'elle essuyait afin de pouvoir continuer sa lecture.

— C'est Lydie qui l'avait écrite, dit Madeleine.

— Quand l'a-t-elle écrite?

— C'était un peu avant de tomber dans l'escalier, répondit l'enfant.

— Pourquoi ne me l'a-t-elle pas donnée?

— Elle l'a copiée, et nous l'avons mise dans la boîte.

— Je ne l'ai jamais reçue. Pauvre petite, je ne me doutais pas qu'elle eût pour moi une telle affection. Ah! pourquoi ne suis-je pas

allée la voir le dimanche même où elle a manqué l'école!...

Elle se détourna et s'approcha de la fenêtre pour cacher ce qu'elle éprouvait. Cette pensée que Lydie l'avait tant aimée sans qu'elle le devinât, et l'avait attendue en vain pendant ses longs jours de souffrance, lui brisait le cœur. Le ciel était bleu et pur; elle pensa à la sombre chambre où reposait la petite figure immobile entourée de fleurs blanches, et se dit que l'âme aimante était maintenant là-haut en pleine lumière, en plein amour. Voudrait-elle la rappeler, même pour un jour?... Oh! non, pas même pour s'épargner cette tristesse amère de ne l'avoir pas assez aimée.

Elle plia soigneusement le papier chiffonné et le mit dans son portefeuille. Ce souvenir, toujours présent, d'une douleur si poignante, la préserverait-il de passer encore à côté d'un cœur aimant sans le deviner? Oh! combien elle le désirait!

— Que Dieu me pardonne de ne t'avoir pas comprise, pauvre petite! disait-elle en essuyant ses larmes, qui ne voulaient pas s'arrêter. Toi qui avais soif d'amour, nous n'avons pas su t'aimer; mais maintenant, tu te désaltères à la source.

Consolée par cette pensée, elle se retourna vers Madeleine.

— Tu l'aimais bien, toi, lui dit-elle.

L'enfant baissa la tête, et ses lèvres tremblèrent, mais elle ne répondit pas. C'était si étrange de penser que Lydie était morte, qu'elle ne la reverrait plus, qu'elle était au ciel, dans ce ciel dont on parle souvent, mais que personne n'a jamais vu! La petite intelligence de Madeleine se perdait dans tous ces mystères.

— Est-ce qu'elle n'est plus dans son lit comme hier? demanda-t-elle.

— Son corps y est encore, son âme est au ciel.

— Mais elle, où est-elle, alors? demanda

l'enfant en attachant sur Hélène un regard profond.

Puis, comme on ne lui répondait pas, elle fondit en larmes en s'écriant :

— Oh! je voudrais la revoir!

— Elle ne voudrait pas revenir, dit Hélène avec tendresse, elle est trop heureuse maintenant; mais nous irons auprès d'elle, Madeleine, si nous aimons comme elle aimait.

XVIII

L'AVEU

Les voisins suivirent le petit cercueil jusqu'au cimetière. Il n'y avait presque personne dans la maison qui ne fût attristé par la mort de Lydie ; on se rappelait, maintenant qu'elle n'était plus là, combien elle avait été douce, aimante, reconnaissante du moindre témoignage d'affection ; et chacun croyait l'avoir aimée bien que, en réalité, on n'eût guère fait attention à elle. Maurice aussi alla au cimetière avec M. Robert. Ils revinrent ensemble après la cérémonie sans échanger une parole. Maurice était morne et abattu et son maître ne voulait pas le distraire de ses réflexions qu'il jugeait devoir être sérieuses et salutaires. Il pensait que le mieux était de le laisser à sa conscience,

Maurice avait vu Lydie sur son lit, tout entourée de fleurs blanches, et il y avait tant de douceur dans cette petite figure immobile qu'elle ne lui avait pas laissé un souvenir pénible. Cependant, éveillé, endormi, il la voyait toujours, non pas comme alors avec un doux rayonnement sur ses traits mais telle qu'elle était avant, respirant avec peine, ne pouvant faire un mouvement sans souffrir, et ne laissant pourtant échapper ni une plainte ni un murmure. Cette image le poursuivait.

Quelquefois, la nuit, il s'éveillait en sursaut : il avait rêvé qu'il était encore dans l'escalier noir et qu'il entendait le cri de terreur de Lydie au moment où il l'avait saisie si rudement et lui avait fait perdre l'équilibre. Alors il aurait donné tout au monde pour éveiller aussi sa mère et lui dire son triste secret. Une fois même il l'avait appelée ; mais quand elle lui avait répondu, la crainte de l'aveu avait repris le dessus, et il s'était con-

tenté de lui dire qu'il avait fait un mauvais rêve.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Chaque soir Maurice se disait qu'il pourrait le lendemain secouer le poids écrasant qu'il avait sur le cœur; mais chaque matin, au contraire, ce poids lui paraissait plus lourd à porter et il se sentait plus malheureux, plus triste, plus seul. Le soir avant de se coucher il se mettait à genoux, comme sa mère lui en avait donné l'habitude, et il priait en répétant les paroles accoutumées; mais il se relevait de cette prière, qui ne pouvait être sincère, plus malheureux, plus triste, plus seul encore.

Un soir sa mère était sortie de la chambre. Il se sentait plus libre, car, devant elle, il n'aurait pas voulu, même tout bas et avec la certitude qu'elle ne pouvait l'entendre, prononcer les paroles qui auraient pu faire connaître sa faute. Il était profondément malheureux à ce moment-là. Il se dit que Dieu lui pardonnerait peut-être, s'il le lui demandait, et il ajouta à sa prière habituelle ces mots :

— Mon Dieu, pardonne-moi d'avoir fait cette méchanceté !

Puis avec un effort plus grand encore :

— Et pardonne-moi aussi d'avoir pris la pièce de dix sous !

Cet aveu lui coûtait bien davantage que l'autre.

Il se releva alors, regardant autour de lui avec effroi si personne n'avait pu l'entendre. Personne... Mais Dieu l'avait-il entendu, lui? Non, sans doute, car le fardeau qui l'accablait pesait plus lourdement que jamais sur son cœur. Rien ne lui répondait, et il pensa que c'était bien inutile de prier. Il n'y avait donc qu'une chose à faire : oublier, mais ce n'était pas facile, c'était même impossible, peut-être.

M. Robert voyait clairement que la conscience du jeune garçon était travaillée; il se demandait par moments s'il ferait bien de lui dire une parole qui l'encourageât à parler, mais il craignait, en voulant hâter le moment

de l'aveu, de le pousser peut-être à un nouveau mensonge et de lui rendre plus difficile encore le retour à la vérité. Il se contentait donc de l'observer et de lui témoigner assez d'affection pour que l'enfant ne pût avoir aucune peur de lui ; mais il était bien décidé, si la semaine entière se passait sans que Maurice fît aucun aveu, à lui adresser de nouveau une question directe à laquelle il ne pût échapper. On arriva ainsi au samedi.

— Mon pauvre enfant, dit Madame Richard qui paraissait plus triste et plus soucieuse que de coutume quand Maurice remonta pour déjeuner, je ne sais pas ce que tu auras pour ton souper. Voilà notre dernier morceau de pain, nous n'avons pas un sou, et je ne puis reporter mon ouvrage aujourd'hui, il n'est pas fini. Peut-être bien que le boulanger me donnerait à crédit un pain de deux livres, mais je n'aime pas entrer dans ce chemin-là, on ne sait pas où il conduit. Ah ! mon garçon, il est temps que tu deviennes raisonnable, afin de

pouvoir m'aider bientôt, car mes pauvres yeux se fatiguent si vite maintenant que je ne travaille plus comme autrefois.

Et elle se remit en soupirant à son ouvrage, qui était bien moins avancé que de coutume à cette heure du jour et ne pouvait être achevé pour le soir, quelle que fût la diligence qu'elle y mettrait.

Quand Maurice eut fini sa journée de travail, il demanda, non sans hésitation, à M. Robert s'il voulait lui donner dix sous sur sa semaine.

— Pour quoi faire ? lui répondit son maître en le regardant attentivement.

— Pour ma mère. Elle n'a pas pu finir son ouvrage et nous n'avons rien.

— Si c'est cela, tu demandes bien peu. En veux-tu vingt?

— Non, dit Maurice en rougissant, je voudrais une pièce de dix sous, s'il vous plaît.

M. Robert la lui remit et le jeune garçon monta en courant, mais il s'arrêta un instant avant d'ouvrir la porte.

Le moment était donc venu où il allait se débarrasser pour tout de bon d'un des remords qui le rendaient si malheureux; il allait restituer à sa mère la pièce de dix sous, et ensuite il n'y penserait plus jamais. Oh! que ce serait bon de l'oublier. Mais le pourrait-il? Oui, sans doute. Pourquoi y penserait-il encore quand il l'aurait rendue sur l'argent gagné honnêtement par son travail?

Il entra. Sa mère avait le dos tourné. Elle travaillait encore avec fièvre aux dernières lueurs du jour. Maurice ne dit rien et se mit à fureter dans les recoins de la chambre comme s'il cherchait quelque chose.

— Que cherches-tu donc? demanda sa mère.

— Mon couteau, répondit-il d'un ton un peu embarrassé. Ah! le voilà. Mère, devine ce que je trouve avec.

— Quoi donc?

— La pièce de dix sous que tu avais perdue.

Il ne put prendre un ton de joyeux éton-

nement comme il avait projeté de le faire, mais Madame Richard ne s'en aperçut pas.

— Ma pièce de dix sous ! cria-t-elle. En es-tu sûr? Comment est-ce possible? où était-elle?

— Dans cette fente du plancher, là, à côté de la commode.

— Ce que c'est que de bons yeux! J'ai pourtant cherché tant de fois dans ce coin, et balayé, et même lavé la chambre. C'est une chose vraiment étonnante! Je suis bien contente de l'avoir retrouvée : d'abord elle vient à propos, et puis, tu ne sais pas, mon pauvre garçon, que la voisine d'à côté voulait me faire accroire que tu l'avais prise. Je savais bien que tu n'aurais jamais voulu faire une chose semblable, mais par moments... Viens ici, mon fils, et embrasse-moi. Je m'en veux de cette mauvaise pensée, — par moments je me demandais si peut-être elle avait raison. Vois-tu, je suis bien plus joyeuse encore de pouvoir lui dire qu'elle soupçonnait à tort

mon garçon que de retrouver mes dix sous. Embrasse-moi encore !... cela me pesait sur le cœur malgré moi, et maintenant j'ai le cœur léger. Tiens ! voilà une assiette de bonne soupe que Madame Lebrun m'a apportée. La pauvre femme, je ne sais ce qu'elle ne ferait pas pour moi, parce que sa petite Lydie m'aimait. Mets-toi là, et mange. Dès que je n'y verrai plus du tout pour coudre, j'irai dire à la voisine que j'ai retrouvé ma petite pièce.

Mais Maurice restait debout, immobile, ne répondant rien à ce flot de paroles joyeuses, le visage tourné du côté où sa mère ne pouvait le voir. Enfin il n'y put plus tenir. Il vint sans bruit derrière la chaise de sa mère qui avait repris son travail sans remarquer son trouble, et il dit d'une voix basse et tremblante, tout près de son oreille :

— Mère, c'était vrai... J'avais pris la pièce de dix sous.

Elle se retourna brusquement pour le regarder, croyant presque que c'était une plai-

santerie, ou qu'elle avait mal entendu, mais elle vit les yeux pleins de larmes de son fils, sa figure pâle, ses lèvres tremblantes; elle comprit que c'était dans ce moment qu'il disait la vérité.

— Oh ! Maurice!... dit-elle.

Le premier pas était fait; l'esprit de lâcheté et de mensonge qui avait jusque-là fermé la bouche de Maurice était plus qu'à demi vaincu. Il vint s'agenouiller devant sa mère, et il lui dit tout ce qu'il avait sur le cœur, tout ce qui, depuis trois semaines, pesait d'un poids si lourd, si insupportable sur sa conscience.

Quand la mère comprit que c'était bien son fils qui avait fait tomber Lydie dans l'escalier, et qui avait ainsi causé ses souffrances et sa mort, elle se mit à trembler de tous ses membres et cacha sa figure dans ses mains.

— Oh! Maurice, mon pauvre enfant!... répétait-elle. — Lydie n'a pas su que c'était toi? demanda-t-elle enfin.

— Elle le savait bien, répondit Maurice; elle m'a dit qu'elle me pardonnait.

— Mais sa mère n'en a rien su... Elle n'a rien voulu lui dire, cher petit ange! Oh! Maurice, que Dieu te pardonne, malheureux enfant!... Cela me brise le cœur de penser que c'est toi qui l'as tuée.

Et la pauvre femme sanglotait avec tant de violence que Maurice, consterné, la regardait avec effroi.

A ce moment on frappa à la porte, et M. Robert l'ouvrit doucement.

La nuit était devenue sombre et au premier moment il ne vit rien que des figures immobiles près de la fenêtre.

— Je viens dire à Maurice que ma soirée est libre et qu'il peut venir travailler avec moi, s'il le veut. Mais, qu'y a-t-il, Madame Richard?... avez-vous eu une mauvaise nouvelle?... un malheur?

Madame Richard se remit à sangloter sans pouvoir répondre. Maurice s'était levé et, fai-

sant un pas vers son maître, il essaya de parler, mais aucun son ne put sortir de sa bouche.

— Maurice !... dit M. Robert en lui posant la main sur la tête et en le regardant au fond des yeux à la dernière lueur du crépuscule, parle, mon enfant.

— Oh ! Monsieur Robert, dit Maurice, c'est moi... c'est moi qui ai fait tomber la petite Lydie...

— Et tu viens de l'avouer à ta mère ?

— Oui.

— J'en remercie Dieu, mon enfant. Je lui demandais tous les jours de te donner le courage de le faire.

— Vous le saviez donc ?

— J'en étais convaincu, mais sans avoir de preuve certaine, et je savais, mon pauvre enfant, que si tu gardais ce secret dans ton cœur tu ne serais jamais qu'un misérable et tu ne pourrais pas marcher dans le droit chemin. Une faute niée, cachée comme l'était la tienne dans un cœur d'enfant, c'est comme le ver

dans le fruit qui le fait pourrir au lieu de mûrir. Maintenant, maintenant seulement que tu l'as avouée, je puis avoir bon espoir que tu deviendras un honnête homme.

Madame Richard relevait la tête, et elle se calmait peu à peu pendant que M. Robert parlait à Maurice des grands péchés qu'il avait commis et surtout de ce mensonge, le plus grand de tous aux yeux de Dieu, celui qui nous sépare le plus complétement de lui, le plus honteux aussi aux yeux des hommes.

Maurice écoutait et pleurait beaucoup, car il comprenait combien il avait été coupable, mais il était pourtant moins malheureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps, maintenant que son cœur était déchargé de son lourd fardeau.

Quand M. Robert les eut quittés, il alla s'agenouiller de nouveau près de sa mère.

— Mère, dit-il, pardonne-moi de t'avoir fait tant de peine.

Elle l'attira contre elle et dit d'une voix tremblante :

— Demandons ensemble à Dieu de nous pardonner et de nous bénir.

Ce soir-là la mère et l'enfant prièrent d'un même cœur, et quand ils se relevèrent, ils sentirent tous deux que leur prière avait été entendue.

XIX

ENCORE MADELEINE

Quelques années se sont écoulées depuis la mort de notre petite Lydie ; son souvenir s'est effacé dans tous les cœurs qui n'avaient senti pour elle qu'une pitié et une affection passagères, mais il est resté bien vivant pour ceux qui l'ont véritablement aimée.

Madeleine est devenue une jolie jeune fille de quinze ans ; elle travaille avec sa mère. Le petit ménage a prospéré ; au lieu d'une chambre on en a deux ; la fenêtre est toute garnie de fleurs et Madame Jacques, encore jeune, est maintenant vêtue d'une robe presque neuve et paraît bien moins fatiguée que lorsqu'elle portait seule le poids de la vie. C'est que Madeleine a réalisé son

vœu et que maintenant elle aide sa mère.

Madame Dubois est toujours là, bien vieille, tout à fait aveugle et tout à fait paralysée, mais paisible et douce. Elle s'est entièrement résignée à son inaction, et elle est heureuse de pouvoir se dire que ses trois cents francs ont été la source du bien-être qui règne autour d'elle et dont elle a largement sa part. Ses préjugés sont vaincus : elle est forcée de reconnaître que l'instruction n'empêche pas d'être une habile ouvrière ; la gaieté de Madeleine la ranime et elle ne se lasse pas de l'entendre chanter de sa voix fraîche tous les chants qu'elle a appris à l'école. Le soir, quand la tâche du jour est achevée, Madeleine fait une lecture à haute voix. Le dimanche elle va à sa chère école, où elle retrouve quelques-unes de ses compagnes d'autrefois ; l'après-midi elle emmène sa mère se promener avec elle, bien loin, quelquefois dans les champs, et on trouve toujours moyen de rapporter à Madame Dubois quelque dé-

dommagement de ses heures de solitude.

Ainsi la vie de Madeleine s'écoule, monotone, mais douce et heureuse, et elle ne la changerait pas contre celle d'une princesse.

Les visites sont rares dans la mansarde où travaillent la mère et la fille; cependant un jour une main légère frappa à la porte et quand Madeleine se retourna, Mademoiselle Hélène était sur le seuil.

Il y avait longtemps qu'on ne l'avait vue, car elle habitait un autre quartier; Madeleine poussa un cri de joie.

— Eh bien, dit Hélène à Madame Jacques en s'asseyant près d'elle, voilà ma petite Madeleine devenue plus grande que moi. Je ne vous demande pas si elle est devenue sage en proportion ; il me semble qu'elle est une bonne travailleuse, à en juger par ce que je vois là.

Madame Jacques se leva, et d'un air rayonnant, elle déplia sous les yeux de la visiteuse un échantillon du savoir-faire de Madeleine.

— Regardez, Mademoiselle, elle coud

mieux que moi maintenant. N'est-ce pas fin et régulier, cette couture-là?... Et chaque point est perlé que ça fait plaisir à voir.

Mademoiselle Hélène admira de manière à satisfaire même l'orgueil maternel de Madame Jacques, et elle ajouta que les joues roses et les yeux brillants de Madeleine lui faisaient encore plus de plaisir à voir que ses fines coutures.

— C'est notre alouette, dit Madame Dubois. Elle chante tout le jour en travaillant; ça me fait du bien de l'entendre.

— Il me semble que c'est hier, reprit Hélène, qu'elle était toute petite fille et qu'elle arrivait le dimanche à l'école avec Lydie. Pauvre petite Lydie!... vous ne l'avez pas oubliée, Madeleine?

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes, et elle regarda un petit cadre noir, suspendu à la muraille, qui renfermait une fleur desséchée et une boucle de cheveux bruns.

— Pendant longtemps cela me faisait mal

de penser à elle, mais ensuite j'ai commencé à y trouver de la douceur. La terre était bien rude pour elle ; mais au moins sa pauvre petite vie a été courte. Madeleine, vous devez être heureuse de penser que vous l'avez beaucoup aimée pendant le peu de jours qu'elle a passés avec nous.

Madeleine ne répondit pas. Elle savait combien Hélène avait souffert de la pensée que la pauvre petite Lydie était morte sans avoir reçu d'elle un témoignage d'affection en échange de celle qu'elle lui avait vouée.

— J'ai toujours sa lettre sur moi, continua Hélène ; je la relis souvent. Chère petite Lydie !... Madeleine, nous ne l'oublierons jamais, n'est-ce pas ? — J'ai rencontré Henriette, reprit-elle après un moment de silence. Je l'aurais à peine reconnue, tant elle est grandie aussi ; bien plus que vous, Madeleine. C'est une femme maintenant. Je l'ai arrêtée au passage, mais elle paraissait se soucier médiocrement de renouveler connaissance. Elle est

demoiselle de magasin comme sa sœur et elle était vêtue d'une manière très-élégante, mais je crains qu'elle ne soit encore la même Henriette qu'autrefois. J'ai voulu aussi, puisque j'étais dans le quartier, revoir la grande maison noire; j'ai demandé si Madame Lebrun l'habite encore, on m'a dit qu'elle a déménagé depuis longtemps, et qu'on ne sait plus rien d'elle. Comme j'étais arrêtée sur le seuil, regardant cette cour où notre petite Lydie a tant de fois passé le cœur ému de crainte et d'effroi, une personne que je n'ai pas reconnue au premier abord, s'est approchée de moi avec une exclamation de surprise. « C'est bien vous, Mademoiselle, je ne me trompe pas, disait-elle, c'est Mademoiselle Hélène que la pauvre petite Lydie aimait tant. » C'était Madame Richard, la voisine qui était auprès de Lydie à son dernier moment; elle m'a instamment priée de monter dans sa chambre et nous avons causé. Elle aussi garde le souvenir de Lydie dans un cœur aimant.

« — Ah ! m'a-t-elle dit en pleurant, c'est de la mort de ce pauvre agneau du bon Dieu que date le grand changement de notre vie. » Et elle m'a raconté comment son fils unique, qui était l'un des gamins qui ont tant fait souffrir la pauvre enfant, est devenu depuis lors un bon fils, un habile dessinateur, et quel bel avenir il a devant lui. « C'est à son maître que nous le devons, me disait-elle à chaque instant, mais j'ai toujours dans l'idée que cette pauvre petite qui était si douce, si aimante, a laissé une bénédiction sur tous ceux qui l'ont aimée et même sur ceux qui lui avaient fait du mal. Pauvre petite Lydie, nous ne l'oublierons pas ! » Cela m'a fait du bien de l'entendre parler ainsi. Lydie n'a pas même une tombe sur la terre, mais sa part est belle dans le monde où l'amour et la foi d'un cœur d'enfant sont la meilleure richesse.

Quand Mademoiselle Hélène se leva pour partir, Madeleine l'accompagna au bas de l'escalier et la suivit du regard jusqu'à ce

qu'elle eût disparu au coin de la rue. Alors elle remonta et reprit son ouvrage auprès de sa mère, mais de tout le reste du jour on ne l'entendit pas chanter. Sa voix aurait tremblé, si elle l'avait essayé; son cœur était trop plein de souvenirs doux et tristes, et elle ne pouvait penser qu'à Lydie.

FIN.



TABLE

—

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1873.

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE MADAME E. DE PRESSENSÉ

Sabine. — Gertrude de Chanzane. Deux nouvelles. Un volume in-12. 3 fr.
Poésies. Un joli volume in-12. 3e édition. 2 fr. 50
En préparation, 50 exemplaires sur papier de Hollande.
Deux ans au lycée. Un volume in-12. 3e édition. 2 fr. 50
Rosa. Histoire pour la jeunesse. Un vol. in-12. 14e tirage. (28,000 ex.) 1 fr. 50
La Maison blanche. Histoire pour les écoliers. Un vol. in-12. 7e édit. 2 fr. 50
Journal de Thérèse. Un vol. in-12. 4e édition. 2 fr. 50
Scènes d'enfance et de jeunesse. 1 vol. in-12. 2e édition. 2 fr. 50

TRADUCTIONS DE MADAME E. DE PRESSENSÉ

Amy Herbert, par E. Sewell. Trad. de l'anglais. 1 v. in-12. 4e édit. 2 fr 50
Le Monde, le Vaste Monde, par Elisabeth Wetherell. Traduit de l'anglais. Un fort vol. in-12, orné de huit gravures. 7e édition. 3 fr. 50
Les Collines du Shatemuc, par E. Wetherell. Deux volumes in-12. 4 fr.

SOUS PRESSE.

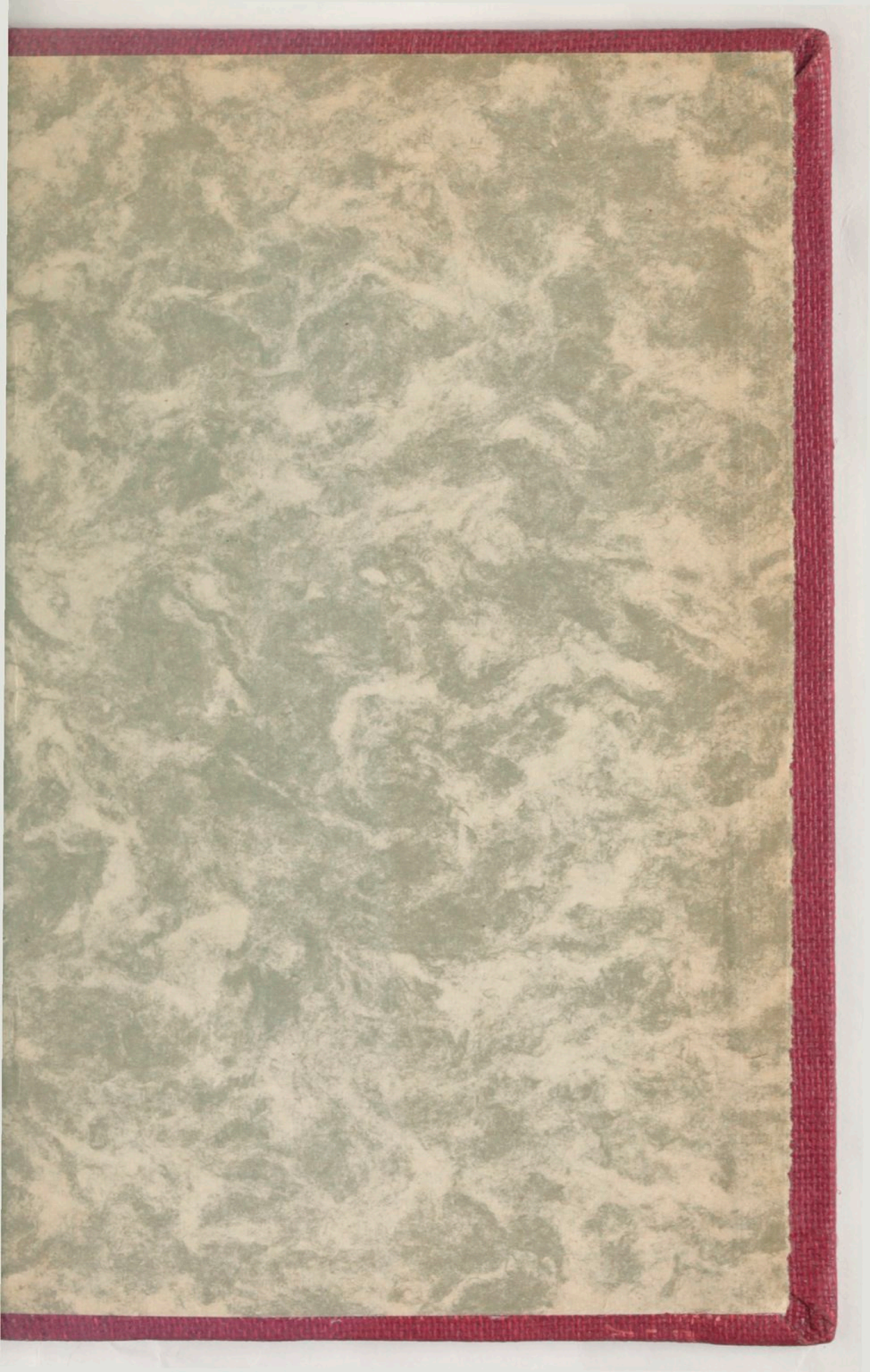
Micheline, par Mme Eug. Bersier. 1 vol. in-12.
Pauvre Garçon! par Mlle Henriette Hollard. 2 vol. in-12.
Légendes de l'Alsace. Deuxième volume, traduit de l'allemand par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. 1 vol. in-12.
Petit Cours d'anglais à l'usage des enfants, par Mlle Garnier des Longchamps. Livre de l'Elève. *Ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.* 1 vol. in-12. 3e edit. (Le Livre du Maître, épuisé, se prépare en 2e édit.)

EXTRAIT DU CATALOGUE.

La Bonne Guerre, par Mme Eugène Bersier. 1 vol. in-12. 2e édition. 3 fr. 50
Le Petit Duc, par l'auteur de *l'Héritier de Redclyffe*, traduit de l'anglais par Mme Eugène Bersier. 1 vol. in-12. 2e édition. 2 fr.
Kérouac, par C.-C. de Rocfort. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
Agnès Jones. Souvenirs recueillis par sa sœur, traduction libre autorisée. 1 vol. in-12. 3 fr.
Amour ou Patrie. Souvenirs d'Alsace, 1870-1871. 3e édition. 2 fr. 50
Les Enfants Rutherford, par E. Wetherell, auteur de *Le Monde, le Vaste Monde.* Trad. de l'anglais . 1 vol. in-12. 3e édition. *Vient de paraître.* 3 fr.
Queechy, par E. Wetherell. Trad. de l'anglais. Deux vol. in-12. 4e édit. 4 fr.
Melbourne, par Elisabeth Wetherell. Traduit de l'anglais par Oselma. 2 vol. in-12. 5 fr.
Madeleine Linders (*My Little Lady*). Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par la traductrice de *Mary Powell.* Un volume in-12. 3 fr. 50
Mary Powell (femme de Milton), jeune fille et épouse. 1643-1646. 2e édit. Un joli volume in-12. 1 fr. 50
Marguerite Armadale (*Friends and Fortune*), par Miss Drury. Traduit de l'anglais. Un volume in-12. 3 fr.
Le Vœu d'Ellen, ou l'Influence de la famille (*Home Influence*), par Grace Aguilar. Traduit de l'anglais. Deux volumes in-12. 4 fr.
Les Colons du Canada, par le capitaine Marryat. Traduit de l'anglais. Deux volumes in-12. 3e édition. 4 fr.
Elisabeth. Histoire qui ne finit pas au mariage, par l'auteur de *Louise de Plettenhous.* Deux volumes in-12. 5 fr.
La Veillée, par Alphonse Levray. Nouvelle édition. (Médaille d'honneur de la Société d'Encouragement au bien). Un volume in-12. 1 fr. 50
Lucie, ou les Deux Influences, par Mlle Adèle Couriard. Un volume in-12. 3 fr.
Vie pour vie, par Miss Mulock. Un volume in-12. 3 fr.
Augustin. Un volume in-12. 6e édition. 2 fr.
Histoire du petit Louis. Trad. de l'anglais par Madame de Witt, née Guizot. Un joli volume in-18, orné de gravures. 3 fr.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas 13. — 6248.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02884959 5